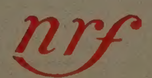
3e ANNÉE No 264 1er SEPTEMBRE 1935

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

INTRODUCTION A QUELQUES POÈMES

Il ne se passe pas de jour que l'on ne m'annonce, sous quelque forme, la mort de la Poésie. Ce sont les critiques qui embouchent leurs cors, c'est un avaleur de monocles qui pérore, engoncé dans une cheminée mondaine, c'est le fils de ma concierge, boxeur de quartier à ses moments perdus, qui me gratifie de ses condoléances d'un coup de paupière, ce sont les écrivains pour marchands de meubles et les chroniqueurs de wagons-restaurants, les tripiers devenus sous-secrétaires d'Etat à la Danse, aux Sports d'Hiver ou aux maisons de passe, certains correcteurs d'imprimerie, des garçons de bains, des tondeurs de chiens, les agents électoraux, les costauds, les infirmières et les colleurs d'affiches. Bref, il n'est pas un bon Français qui ne soit impatient de bornioliser la Muse.

J'ouvre un journal, un catalogue de machines agricoles, le Larousse pour aveugles ou pour cardiaques, le guide bleu, le guide rose, le programme de l'Enseignement Secondaire, le livre de cuisine, l'annuaire des téléphones, un manuel de Droit fluvial, la cote de la Bourse, le menu du Colisée, la carte des vins de chez Damoy, un album de timbres, un traité d'épicerie ou la gazette des dompteurs. Partout la poésie est morte...

Morte, elle est morte. La poésie est morte. Tous les fossoyeurs du radicalisme, de la Mode, de la passemen-

terie, du Jockey-Club ou de la pêche à la ligne l'affirment, le prouvent, le constatent, le publient, le tintamarrent, le bavent. La poésie est morte.

Ils sont allés à l'enterrement, ces gaillards. Ils l'ont vue fermer l'œil, mettre la tête sous l'aile, hoqueter. Ils l'ont entendue appeler les prêtres de l'Académie, les ordonnateurs de l'Ecole de Guerre, les pleureurs officiels. On ne la regrette guère, d'ailleurs. Elle était bien malade, la pauvre. Elle ne se vendait plus. On l'accueillait de moins en moins chez les vivants. De toute façon, elle n'aurait pas fait long feu. Cela vaut mieux pour elle. Du moins, la malheureuse s'est éteinte sans douleur.

La poésie est morte. Bon. D'accord. Je n'ai, en ce qui me concerne, jamais été touché par le moindre faire-part. Aucun cimetière ne m'a revélé de tombe. La poésie est morte ? Mais, b...... de bigorneaux, vous le répétez comme vous répétiez ces phrases de pesage ou de générales ! « Il n'y a plus d'enfants. L'Allemagne paiera. C'est charmant, c'est formidable ! » Ouais. Cela donne du ton. Il semble que le pli du pantalon soit désormais incassable, que l'on ait plus de chances de paraître moderne, lorsque l'on murmure, le carnet de chèques sur la fesse, le cigare en bouche, le pied chaussé chez Machin, que... la poésie est morte... Misère.

De tous temps, la poésie fut toujours ce qu'il y a de plus moderne, de plus dynamique. Elle est là qui nous précède, qui nous entraîne vers l'avenir. Quand les livres seront morts et leurs lecteurs, quand snobs, critiques et petits-fils de critiques, épluchures de mondains et reliefs d'intellectuels seront pourris, la poésie ne se sera pas encore tue. C'est la seule chose éternelle, et, quand il ne restera plus rien de cet univers, la poésie du Vide s'esclaffera, seule, dernière, définitive, sans commencement ni fin, pardonnant même à l'Absolu de l'avoir fait vivre un temps au milieu de plumitifs, d'épistoliers, d'hommes de lettres, de versificateurs et

de bibliophiles, d'encrophiles et d'encrivores. La poésie est morte ? Non, mais tu ne nous as pas regardés, étrangleur de cygnes, faucheur de macaroni, constipé, fait au compte-gouttes !

La poésie, Monsieur le badaud, fils de marchand de moutarde et père de croque-morts, la poésie, c'est le rapport qui existe entre toi et une andouille, entre toi et ton crochet de bottine, entre ta maîtresse et un vautour inverti. La poésie n'a lieu que pour quelques-uns, et pourtant elle se manifeste partout, et de plus en plus. Elle n'a jamais été si étincelante de vitamines. L'évolution lui redonne des facettes, multiplie ses prolongements, amplifie ses sonorités, gonfle son retentissement. Il y a plus de poésie aujourd'hui que du temps de Sardanapale, de Rotrou ou de Sully-Prudhomme. Plus les calendriers s'accumuleront, plus les journaux auront de numéros, d'années d'existence, et plus nombreuses seront les sources de poésie.

Ce qui meurt, c'est le rapport de l'homme à la chose, c'est la sensualité de l'œil, c'est le contact entre le civilisé et le produit de la civilisation. Ce qui meurt, c'est le cri, c'est l'étonnement, c'est le choc.

Ce qui meurt, ce sont ces « événements » visibles qu'Elisabeth de Vautibault vient jeter à la face des aveugles. Rien de plus efficace, rien de plus nécessaire que ces poèmes pour être admis en féerie. De ces coutumes que nous acceptons en naissant, un bateau, une cravate, un permis de chasse, de ces contraintes qui font la femme de chambre, l'huissier, le juif nègre ou l'essayeur de claques, Elisabeth de Vautibault tire des perceptions situées à des années de lumière, comme disent les astronomes, de la fabrication qui fait réfléchir dont nous assomment les jeandlaîtres. Disons-le bien haut, nous sommes fatigués du sonnet pour pauvres, de l'alexandrin pour noces et banquets, de la poésie en smoking, de la ballade pour agrégés ou

du lyrisme de l'apéritif. Fatigués, éreintés, mordus.

Attention. Ces traces de rêves, ces mouvements de passion pour la matière, ces diagnostics de diable que voici, il ne faut pas les confondre avec les rêves d'un oisif. Ce qui distingue la poésie de bachelier, de bohème ou de capitaine au long cours, de la poésie vraie, ce n'est pas le métier, ni le luxe, encore moins le succès, la légion d'honneur, ou le caviar des autres, c'est le climat. Or, ces *Evénements Visibles* ont été dorés par un vrai soleil. Ils ont été perçus beaucoup moins par un raffiné que par un mécanicien. Ils sont précis, mais juteux de qualité. Ils ont l'odeur de la grande compagnie, les signes de la race. Ils sont soie, diamant, forteresse, nuit grasse, champagne, jeune sein, bouche d'enfant. Leur richesse n'a d'égale que leur richesse ; leur qualité ne peut être comparée qu'à leur qualité. Ces poèmes constituent un univers en suspens. Mais les tonnes de féerie sont légères...

Cette Nature que j'ai une fois appelée au « second degré », Elisabeth de Vautibault a le don de la provoquer, de lui donner forme par une action imperceptible mais intense. Ses démarches me sont familières, et ses tâtonnements dans le monde du miracle me sont connus. D'autres avant elle ont fait le pas en avant, apprivoisé les vibrations : Poe, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé, Valéry, Claudel, Schwob. Et, comme ces colons de grande classe, elle n'escamote rien.

De ses visites en pays de béatitude et d'humour, de ses croisières en mers de magie où l'exotique se mêle au populaire, où le minéral a une âme de végétal, et le végétal une sensibilité d'homme, où les chimies se confondent avec les kermesses, les êtres avec les sièges sur lesquels ils sont assis, les sexes avec les idées, les couleurs avec les nombres, les alphabets avec les clefs ; de ses explorations un peu au-dessus de la vie, et pourtant dans la vie, un peu en-dessous de nos sentiments,

de nos perceptions, et pourtant dans la matière même de ces sentiments et perceptions ; de ses courses à travers cerveaux, nerfs, inquiétudes, paysages intestinaux, panoramas homéopathiques, films ouvriers, marins, militaires, ecclésiastiques, sorciers ; de son séjour en féerie ; de ses conversations avec le cœur d'un matin, les frères d'un arbre, les employés de la solitude, les sentinelles de l'inouï, les fonctionnaires du néant ; de ses longues rêveries dans les musées de l'inconnaissable, dans les galeries des fantômes, sur les quais de la fantasmagorie, de l'apparence ou du semblant, dans les brasseries de mânes et de spectres, ce ne sont pas que des images, que nous rapporte Elisabeth de Vautibault. En cette matière, le talent importe peu, et pèse moins lourd, d'une certaine façon, que l'appareil du touriste qui ne photographie que du tourisme. Ce qui compte, c'est le récit. Que celui-ci demeure indéfiniment fait-divers. Car la poésie est ce qui supporte le moins la littérature. La poésie n'a qu'une ennemie : la littérature. Le poème n'a qu'un ennemi, c'est le grammairien. La fantaisie ? Mais ni le porte-plume ni l'encre ne la peuvent supporter. Non, les poèmes d'Elisabeth de Vautibault sont beaux, tout simplement, j'ai gardé ce mot pour la fin à dessein, parce qu'ils sont poèmes, parce qu'ils refusent d'être autre chose qu'un rendu exquis et essentiel, parce qu'ils sont d'une dignité de pyramide et d'une précision d'atome, enfin, parce qu'ils sont réussis jusque dans les recoins de leurs cellules, et que Poésie n'accepte pas ce qui est manqué.

LÉON-PAUL FARGUE

POÈMES

MATINES

La feuille disparut vers quelque pré à chevrette.
Bien des tiges automnales se concertèrent à l'orangerie.
La fille qui portait la mauvaise nouvelle au château frôla la manche (en passant) au cadet — au journalier.
Une brume courait encore sur la rivière avec un floconnement de rideaux et de satines — d'épaisseurs mirifiques du pubis, du clapotis, du coude et de la crinière. Le tout resté seul d'un monde noir.
L'Angélus ce matin avait perdu grand'chose. Encore que pour Jésus restaient : la vieille béquillant, la route scintillant, le retour sonnant, affamé, rutilant après la génuflexion coutumière, le souffle de la châtelaine, le petit buisson de cierges, la clef du sacristain, le parvis et le gris s'allumant de la pierre après le dernier signe.

Bonne âme, bonne âme, Messes d'aube !

L'horizon souligne d'un singulier mauve clignant le rond des certitudes. Et le dessin de l'enfant

sous l'œil du professeur n'a rien à voir avec le ciel.

De la ville, une tristesse inévitable prend sa force au soleil, s'épanouit en charrettes, en petites automobiles couvertes de boue sèche.

Le jeune homme qui pense bien à son aimée ; mais le travail l'attend qui est insupportable...

Le cantonnier arrive.
Se met à tout casser.
De la taille, et du rein, il s'étend au Seigneur. Redescend.

Au Conseil Municipal, on vote assidûment.

PETITE DÉBAUCHE

« *Quand une affaire mûrit, dit le voyageur de commerce, l'autre succède...* »

Et la fresque aux raisins sur le mur du café envahit le plafond et couronna la caissière. Un rideau de filet se plia, fit du vent. Trois savants et les mouches furent contents. On réclama à grande bonhomie les horaires, les noms d'ici des petits esphoradium januci dans les pots.

« *Buvez le vin. Soyez joyeux* » —

Sur la place, l'architecture, une vieille se confondirent lentement. Prirent place au rang des mœurs. Considérèrent d'un point de vue doux la loi sur l'ivresse publique.

C'est peut-être précisément parce qu'on ne s'y attendait pas que la servante ouvrit sa jupe pour montrer :

Une histoire — la page de garde — quelconque. Une blonde tordue en toutes petites vrilles pointues, sèches.

Une poussière gaie sur un costume de pêche (pour faire rustique), un effort prodigieux pour être intelligent, convenable, « ni soi, qu'elle dit, ni autrui ».

La servante s'assit — et la fleur du pays succomba là-dessous.

LE CIMETIÈRE

Comme un jour ordinaire, mais craquant à chaque pas, nous marchions sur les branches mises là par le vent. Mon vrai cœur et le sang du cœur faisaient du bruit.

C'est alors que du pied, de l'écorce, de la mousse et de nous-mêmes, qui savions peu des projets énormes de cette sorte de nuit — s'agitant des poussières — roulées du ciel — les feuilles prirent des fronts noirs et se mouillèrent d'un brouillard absolument épais qui me fait savoir — qu'aucune maison ne m'attendait vraiment — ne m'attendait très fort — comme si j'étais une sainte.

Autour des fossés une musique d'un formidable été commençait.

Avant et après les masures, et tandis que se rangeaient pour dormir certaines choses de la route,

Ils se mirent à n'épier que nous.
C'était le bois.

La grille se ferma. Et, sur la lune, plaquée de métaux sonores, les croix brillantes, toutes neuves et les plus riches — s'écroulèrent.

De petites herbes inutiles sautèrent droits sur nos ombres.

LE CORPUS BONHOMME

Voyez le vent plein d'oiseaux (avec des ailes creuses pour le vent).
Voyez le désastre du cœur! Les projets les besoins abîmés.
Voyez le trou muré qui attend sous chaque fenêtre le corps dévoré d'ambition et d'amour!
Où sommes-nous
lorsque sonne
le commencement rapide des printemps, des liaisons, des combinaisons d'âmes insensées?

« Venez être beaux! Etre riches! »
« Il n'y a pas de quoi rire, idiots! »
Le vrai, c'est le chapeau couvert de bijoux neufs, la main aux grands os certains qui apaisent les silences, cueillent l'instant définitif, impossible à refaire, à manquer, sur le comptoir et sur la peau, et sur la table des vieux convives.

Ah les vieilles filles et les nonnes satisfaites d'un péché immortel cloué sur de l'ivoire! C'est l'ivrogne aussi qui a raison. Et le barbu et le

propre à rien, et le petit du lycée. Lisez-les, contes cachés aux jupettes des bonnes!

Je vous confie l'avenir. Tirez la manette : « Vous serez déliés plus tranquillement que des couleurs, aux soirs, aux jours.

Votre nom jeté à quarante mille faces, ne produira rien, qu'un mystère erroné.

Tout ce que vous chercherez sera venu en courant, avec une si petite figure que personne ne l'aura vue, ne pourra dire qu'Elle se souvient, (quand vous irez plus tard, racontant, avec des crachottements et des rengaines, comme un pauvre).

Je vous conseille vivement de penser à Dieu *(Pfft' ... Et puis ça chiale, ça tombe, ça se déroule et s'embrouille.*

Ça projette, ça hurlasse, ça stipule et bichonne toute la gamme angélique, tout le Corpus Bonhomme, inapte à l'incroyable).

OUVREZ-VOUS! MILLE CŒURS!

On a peu dit — peu saisi du grand âge.
(Excusez, faute d'argent!)

Disposés à rire sur une blague de charretier, les voyageurs de vide se délectent et cahotent, se tapent au plus ferme, à la cuisse, à la joue, à l'hygiène des pudeurs lâchées tout à coup, aux noms triomphants de quelques générés...

Le *savent-ils, aux portières?*

Qu'il y presse ses peuples de campagnes,

Ses hautes armées d'anges faisant
cercle pour chacun

Sa mouvance absolue où toute cause
peut renaître
Sa figure de bien-aimé.

Ses profits — ses bâtisses — ses départs d'atmosphère,
encore tous ses abandons. Ses meurtres, et Ses
(regardez partout) *petites compagnies basses*
d'une manière de courage.

ELISABETH DE VAUTIBAULT

LA BELLE LURETTE

I

Ma mère et sa jeune sœur, sa sœurette Césarine, étaient des fruits d'une union provinciale et bien pensante. Dans l'armoire à glace, en piles inégales, voisinaient les Rentes françaises et les napperons et couvre-lits brodés. Tout cela, à la mort des vieux, devait être partagé entre les deux filles. Et aussi la maison en meulière, du solide, et son jardinet, où les dimanches, jours des tantes et des oncles, l'on faisait pissoter le jet d'eau.

Sophie, c'est le nom de ma mère, sortit scandaleusement de ce monde, dans la seizième année de son âge, pour s'unir par la main gauche à un quadragénaire anarchiste et tuberculeux dont on comptait les jours. Au trousseau, à la dot, à l'héritage certains elle préférait l'apostolat. C'était l'époque faux-seins, faux-culs, chapeaux à fleurs et, dans l'air, traînaient encore les lourds relents du romantisme. Le sacrifice était au goût du jour.

Le malade crachait le sang normalement et se trouvait en fâcheuse posture avec un pied dans la tombe et ne sachant sur quel pied danser, entre la vie et la mort.

Il devenait moribond.

On crut alors qu'il allait lâcher pied.

Mais, contrariant tous les pronostics, il se raccrocha au fil de sa vie dure.

Au lieu de faire le saut dans l'autre monde, il fit des pieds et des mains dans celui qui nous occupe. Il eut même une fine semence tardive qui produisit quelque chose : un enfant pour Sophie.

Et puis, attiré par d'autres horizons et de plus en plus vivant, il partit d'un pied leste pour le Nouveau-Monde emmenant avec lui la petite Césarine qui avait à peine perdu ses nattes et qui s'ouvrait, à son tour, aux idées nouvelles.

Il était au-dessus des préjugés courants.

A la suite de ces deux abandons, les vieux parents n'eurent qu'à plonger dans la consternation sans fond. Et on les vit se laisser aller à leurs inclinations naturelles : pour elle, la broderie ; pour lui, le jeu de boules.

C'était une brodeuse comme il n'y en a plus. Au métier ou à l'aiguille.

C'était un amateur remarquable.

Il joua tant aux boules — pendant qu'elle, sans retenue, brodait — et se mit tant en nage qu'il eut trop chaud, un soir d'été, et puis trop froid : un chaud et froid qui le tua. Avec le concours gracieux de la fanfare, dont il était, de son vivant, membre d'honneur, on l'enterra au coquet cimetière où il possédait une concession perpétuelle surmontée d'un obélisque qui dépassait de beaucoup, par sa hauteur, les monuments des autres morts.

Les milieux avancés accueillirent ma mère. Elle eut des succès. On l'appelait « La Belle Sophie ». Pour jouir des bénéfices de la fausse-monnaie et des félicités de l'amour libre, il suffisait d'avoir fait sa propre révolution intérieure. Les théories révolutionnaires mil-neuf-cent avaient du bon.

Les camarades hommes et femmes, purs doctrinaires et terroristes sanguinaires, mêlaient leurs cheveux longs,

sous de semblables grands chapeaux, et leurs idées hardies. Les premiers préconisaient un retour à la nature ; les autres la violence au service de la reprise individuelle. Tous se rencontraient sur le terrain sexuel.

Le problème est enveloppé d'épaisses brumes et mérite que l'on s'y attache jusqu'à des heures avancées, en petit comité.

La belle Sophie s'y attacha et comptait bien parvenir à cette harmonieuse égalité des sexes, qui est un des points — et pas le plus négligeable — des principes libertaires.

Il fallait coucher beaucoup.

A l'aube d'un sale jour, la police est entrée chez elle pour mettre son sale nez dans ses sales affaires. Ils recherchaient des faux-monnayeurs et ne pouvaient mieux tomber. Ma mère et son ami du moment, un dynamiteur, furent cueillis, au sortir du sommeil, alors qu'ils folâtraient en liquette et sans que l'homme ait eu le temps de tirer les balles du browning qu'il n'oubliait jamais de poser sur la table de nuit, à la portée de la main. C'est avec cette arme enrayée et rouillée, qui effrayait tant les femmes, que les gardiens de la paix lui cassèrent la tête à coups de crosse, au fond du commissariat. On lui cassa vraiment la tête puisqu'il est mort d'une hémorragie cérébrale à l'infirmerie du Dépôt.

Ma mère était saine, forte et rieuse de toutes ses dents qu'elle avait encore. Tout le monde semblait prendre cela gaiement... le flic qui la conduisait, en fiacre, de la prison au Palais de Justice et qui ne savait pas ce qui le retenait de la laisser s'échapper, tant il la trouvait gentille. Et, le juge d'instruction, lui-même, qui, en la pelotant un peu, affirmait que tout s'arrangerait...

Pour ces raisons, elle attendit le procès avec confiance.

Derrière les murailles, les journées passaient en file indienne lente.

Après l'éveil, les prisonnières se rendaient ensemble — file indienne — à la fosse, pour y vider les seaux d'eaux sombres où nageaient les crottes de la nuit et, chaque matin, un détenu du quartier des hommes parvenait à glisser une missive amoureuse sous le couvercle du récipient de ma mère.

Idylle partout, quand même et jusqu'au bout.

Sur les papiers, il étalait ses projets, ses espoirs et ses rêves de petit voleur sentimental.

« A la messe, je tousserai pendant l'Elévation », écrivait-il d'un crayon tendre.

Il a toussé longtemps.

Assez drôle.

Ma mère qui avait des lectures et un fond de romanesque idiosyncrasique, descellait quotidiennement les rivets de la porte de sa cellule en ruminant un plan d'évasion.

Bien étudié : le long couloir, l'escalier large (cinquante-deux marches), la cave humide, le soupirail fermé par un rideau de toiles d'araignée, la cour sans arbres, le mur bas à cet endroit, la rue et voilà.

« Je le longe le long couloir, tas d'vaches... »

C'était la chanson du Plan.

« ... à pas comptés, je descends l'escalier. Dans la « cave humide, je m'engouffre et je suis assez mince « pour passer par le soupirail... »

Traversée en courant, la cour ; escaladé, le mur ; aspiré à pleins poumons, l'air des rues.

« Quand j'aurai mon compte de rivets ».

Elle en était au trentième, il y en avait deux cents ; quand Sœur Angèle — tas d'vaches — la surprit.

Cette sœur était une vraie saleté. Ma mère avait déjà eu des démêlés avec elle à propos de son corset

qu'elle réclamait et que Sœur Angèle ne voulait pas rendre pour la raison que la Vierge n'en portait pas.

Après un tel esclandre, on ne riait plus. Sophie fut envoyée au pénitencier pour femmes, pour quatre ans.

Ce que j'en sais, je le dirai.

Quatre ans, c'est mille jours approximativement. Et mille nuits. Pas les Mille-et-Une Nuits.

C'était jeudi quand, dans une rue de la ville inconnue, l'orgue de barbarie moulait une valse de Faust en musique mécanique. Pas autre chose et s'en allait plus loin.

C'était dimanche quand, dans le box individuel, les femmes assistaient à la messe. Ce n'était pas toujours dimanche, c'était parfois l'office des morts.

C'était Pâques quand elles recevaient la moitié d'un œuf dur.

C'était la Pentecôte, au Printemps, et la fête du Saint du pays quand arrivaient les odeurs grasses et les beuglements des cochons roses. Et des lueurs rouges sur les murs.

C'était le cœur de l'été quand, sur les toits chauds, les chats faisaient l'amour sur leurs femelles tremblantes comme des femmes. L'amour avec des cris d'amour.

C'était l'heure de la promenade quand la porte s'ouvrait et qu'y apparaissaient le visage de la Sœur, muet, jaune encadré de blanc raide, et son corps amplifié, noir avec un crucifix de cuivre ballottant dans les jambes, au bout d'un rosaire. Balade, la tête couverte de la cagoule à deux trous et serrée au cou par un lacet. Une demi-heure, écourtée le plus souvent.

C'était tous les jours...

Les jours perdus à recommencer ce qui fut fait. En mieux, c'est toujours possible. Du lever du soleil à son coucher et sans bien savoir ce que le soleil vient faire là-dedans.

On suit la trace d'usure laissée par d'autres pan-

toufles à semelles de feutre et qui est très visible, de la porte à la lucarne. On compte ses pas dans le sillage incurvé.

On compte les vers trouvés dans la soupe.

On compte tout.

Il arrive qu'on n'arrive pas.

*

Parce que sa conduite fut jugée bonne, ma mère bénéficia d'une réduction de peine de trois mois, Monsieur le Directeur la convoqua dans son grand cabinet et lui communiqua la nouvelle avec les précautions d'usage. Les paroles sortaient lentement, par phrases. Il parlait du faux-col, car il n'avait pas du tout de menton.

On lui remit ses vêtements de femme, qui lui parurent légers et son pécule de trente et un francs, léger aussi.

Elle se trouva dehors sur la petite place où devait avoir lieu la fête annuelle des cochons roses. Elle marcha dans une avenue vide, une avenue d'automne. D'un mouvement machinal des mains, pour recouvrir son crâne rasé, elle enfonçait sur les oreilles, sans bien y parvenir, sa toque d'astrakan. La toque était enjolivée d'un bouquet de violettes, heureusement artificiel.

Cette préoccupation, qui l'absorba dès la sortie, lui fit oublier la bouffée d'air libre.

En cheminant, elle rencontra une dame qui lui parut drôlement attifée.

« Une Anglaise ? »

Peu après, soudainement, elle rit...

« Hi ! Hi ! Comme tu es bête... la mode a changé, voyons ».

Elle avait pris la manie du soliloque... Hi ! Hi !

Aux « Galeries Parisiennes », elle fit l'emplette d'une poupée de porcelaine souriante pour sa fille qui, depuis

son départ, grandissait en un orphelinat. Dans la salle d'attente, elle attendit et accoutra la poupée d'une robe et d'une paire de bas ; objets qu'elle avait tricotés en cachette, avec des déchets. Elle eut l'idée que l'orphelinat pour une fillette ce doit être, à peu près, comme la prison.

Un train vint qu'elle prit.

II

S'il est vrai, pour moi, que mon père à vingt ans avait déjà derrière lui une sale petite vie et qu'il allait de ville en ville, la casquette de travers en auréole graisseuse ; s'il est vrai encore qu'il était alors clochard, vermineux et en état de désertion ; si je prends pour certains les propos, qu'ultérieurement, ma mère tint et admets, avec elle, que s'il ne l'avait pas connue, il n'eût jamais chié de grosses crottes et qu'il n'avait même pas un pantalon pour cacher ses fesses ; si tout cela est assuré, il n'en reste pas moins que mon père était un Vertebranche et que de son extraction il avait le droit d'être fier. Les origines de cette famille se perdaient dans la nuit des temps. Que pour un instant il grimpât à l'arbre généalogique et il en redescendait tout titré, doré, chevronné, renté, gradé, décoré.

Et ma mère n'était, après tout, qu'une Toubide.

De la splendeur hélas passée, l'aïeule restait, très symbolique. Elle assistait en se suçant les lèvres et en se tapotant les genoux, à la dégringolade de la famille.

Je ne l'ai vue qu'une fois et l'ai trouvée sévère, grande, raide et toute noire dans son fauteuil de bois. Elle portait des mitaines.

Avec ses tout petits yeux, tout noirs, tout ronds, elle fit un regard piquant.

« Ah ! c'est le petit scélérat », dit-elle dans un soupir lointain.

Après ce rapide examen et pour terminer l'entretien, elle ajouta : « Du gibier de potence, comme son père ».

Elle usait d'un vocabulaire démodé. Une Vertebranche. Pendant que je baisais le trou de sa joue, pour la saluer, elle fit prout-prout sous elle, mais ne s'en émut point.

Le vestige prestigieux était dur d'oreilles et indifférent, il me le sembla, à ses émanations propres.

Pète-sec.

En son jeune temps, elle avait été reçue à la cour de l'impératrice Eugénie. Depuis lors, sa nourriture se composait de peaux de poulets, exclusivement. Il lui en fallait six à chaque repas.

La succession s'avérait utopique car la veuve, frottant sans trêve ses genoux décharnés, entamait le nouveau siècle avec appétit. Cependant, de discordes en mésalliances, ses enfants étaient tombés bas. C'est une triste histoire que cette décomposition d'une belle famille et bien française.

En acceptant une condition ancillaire, grand'tante Marguerite ouvrit la porte au malheur. Elle était lasse de tirer le diable par la queue et devint femme de charge chez un chef de gare de la Compagnie du Chemin de Fer du Midi.

Peu après, un Vertebranche (Aurélien) fut condamné à vingt ans de Travaux Publics pour avoir lacéré des couvertures militaires. Le président du Conseil de Guerre le jaugea, qui le traita de « tête de pioche » et conclut comiquement qu'il était tout indiqué pour aller casser des cailloux à Biribi.

Juste le temps qu'il faut pour boire toute cette honte et Félix, l'instituteur, était révoqué sur ordre du ministre. Il avait, dit-on, les genoux trop accueillants aux petits garçons à qui il faisait, entre autres choses, la classe. Une loge de concierge se trouvait vacante, à Montmartre ; il la postula, l'obtint et, méthodiquement, s'avina.

En commun avec le précédent, Marcellin, mon grand-père avait un fort penchant pour les boissons.

Et aussi Blaise qui s'était engagé dans la Garde Municipale.

Ils ne bougent plus ; ils ont pris dans l'album familial le même air ahuri et jauni.

■

Mon père, à l'âge de trois ans, était orphelin. Sa mère, pendant qu'elle chantait dans les cours avec sa marmaille accrochée à la jupe et déjà engrossée dessous, fut attrapée par une phtisie galopante. Le père Marcellin l'a suivie de près. Lui, c'est dans une crise de delirium qu'il est parti. Epicier malchanceux et failli, il laissait le moule avec lequel, au hasard des mansardes, il avait fabriqué des pastilles de menthe, jusqu'à la fin. Il laissait en plus, grand-papa, une vérole qui, le plus naturellement du monde, devait plus tard me revenir. Ce n'est pas un reproche.

Les quelques enfants réussis échurent en charge à la grand'mère et furent, par elle, confiés aux bons soins de prêtres qui exploitaient, le mot est faible, un vaste domaine agricole, en province. Lorsque mon petit père s'en évada, la vieille dame, excédée, le fit enfermer à la Petite Roquette, qui servait encore de prison pour enfants. Le séjour était de six mois renouvelables. C'est un système d'éducation.

Il fallait verser deux francs par jour à l'administration. Le « misérable » fut libéré quand il eut atteint dix-sept ans. Elle avait fait tout son devoir et il pouvait voler de ses propres ailes. Elle avait toujours fait tout son devoir et put s'éteindre saintement en maudissant sa descendance dégénérée et en léguant sa fortune au vieux curé de la paroisse.

Mon aïeule avait vécu une centaine d'années ; le régime était bon.

A la Roquette, au moyen de caresses furtives qui étaient des attouchements malpropres, des relations pédérastiques se nouaient et les p'tits potes juraient de se retrouver à la levée d'écrou.

On en partait, seul, avec un bagage de connaissances utiles et sa liberté, le plus cher des biens.

Le garçon s'était promis un bain de sang à la sortie, après cinq ans de variations sur un même thème rouge.

Chanson du Cou.

« Je lui couperai le cou... je lui sectionnerai la gorge... je lui trancherai la tête... je lui taillerai le kiki... ».

Et ainsi de suite, avec un couteau affilé de boucher et d'interminables grincements de mâchoires, pour souligner. Car il rendait sa grand'mère responsable de tout, tout, tout.

En face des prisons, des pénitenciers, des maisons centrales ou de correction, ou de redressement et même à la porte des cimetières, on trouve un établissement à enseigne engageante : « On est mieux ici qu'en face ». Ce qui est vrai.

Les résolutions sauvages de mon père butèrent contre le premier zinc et sortirent de lui en même temps que la fumée des cigarettes de tabac bleu, désiré de longue date avec la fougue de l'enfance.

Le tenancier est un conciliateur et le prouve en frappant les dos d'une manière bienveillante.

— Et maintenant, mon gars, ne te fais plus pincer. On est gentil ici.

De semblables souhaits prodigués en de semblables circonstances n'ont jamais entravé la marche normale des affaires du café.

Le libéré partit en se mettant le doigt dans l'œil et en se disant qu'il y avait encore de beaux jours de jeunesse pour sa jeunesse.

*

Une sale petite vie, tout juste ce que ses étroites épaules pouvaient porter, dont il se mit à découper des tranches.

Il alla chez Fradin, aux Halles. Une adresse à retenir.

On passait la nuit pour trois sous et, si l'on ajoutait un sou supplémentaire, on avait droit à un bol de soupe chaude. Pas mal.

Plus on montait, plus ça puait et les premiers arrivants étaient favorisés. Ils s'installaient au rez-de-chaussée pour roupiller sur un coin de table, la tête dans les bras, à la manière des petits au bout d'un dîner que les parents prolongent bêtement en bavardages sur l'ennui.

Quand les trois sous manquaient, on pouvait essayer d'entrer gratuitement, en fraude, mais il fallait avoir du toupet. En côtoyant la caisse de M. Fradin, le truqueur disait : « J'viens d'pisser », avec un droit regard sur ses pieds. Le stratagème consistait à faire admettre qu'on revenait de la pissotière du Square des Innocents. On pouvait aussi bien faire salement ça dans les chambrées, contre un mur ou sous la table. La plupart des clients ne se dérangeaient pas afin de gagner des minutes de chaleur ensommeillée. Et c'est pourquoi ça cocottait tant, aux derniers étages, chez le père Fradin.

Il eut des nuits creuses. Sans gîte et sans pain, exactement comme dans la chanson. Il ne fait pas bon se vautrer sur les bancs et l'on marche, sur semelles molles, en somnolant, simple routine. Chemin faisant, on s'essayait à l'attaque nocturne, sans courage, contre des pochards attardés que l'on délestait d'un restant de paye en leur faisant sonner le ciboulot sur le pavé parisien.

Il fit des séjours trop brefs à l'hôpital, le temps de s'épouiller, et des séjours trop longs à la Santé.

III

Ils pataugeaient dans le chemin des pauvres, mon père de vingt ans et ma mère, qui devait avoir bien du charme avec sa trentaine ; j'en juge d'après les photographies que j'ai vues.

Ils se sont rencontrés. Mon père, sur l'instant, se fit tatouer un cœur allégorique, traversé d'une flèche, sous le biceps gauche, parce qu'il était amoureux. Ils se sont mis « à la colle », c'est l'expression de ce temps, je suis venu, et on est parti tous les trois.

J'eus toutes les maladies que l'on dit être nécessaires à la croissance et qui font l'orgueil d'une mère. Le sien a eu la coqueluche et la scarlatine, la rougeole et la jaunisse, la varicelle et les oreillons, un commencement de méningite...

Par dessus ce marché, j'ai eu une orchite, tout comme un grand, à la suite d'une chute sur mes petites boules qui se mirent à grossir énormément et gardèrent une allure bien laide.

Dans le cours de ma sixième année, l'ostéite se déclara. C'était, dans mes os, la manifestation de la syphilis ancestrale. Avec cela, j'étais servi pour la vie.

De l'hôpital, où je fus opéré, on dut sans tarder m'envoyer dans l'air de la mer. Afin de faire face aux dépenses élevées de la pension, ma mère entreprit un périple européen pour le placement de la production. Les boutiquiers de Paris devaient être saturés de la monnaie qu'elle battait.

Au chalet de bois jaune, contre la dune jaune pareillement, nous étions cinquante enfants malades, dans le plâtre jusqu'au cou.

Pendant trois ans, je reçus des cartes-postales de tous pays et j'y répondis par des millions de baisers en pattes de mouches.

A la fin, les mensualités ne parvinrent plus régulièrement.

Et plus du tout.

Maman était retournée au pénitencier.

Je fus alors chargé de l'épluchage des légumes et des commissions.

Le lourd panier au bras, je rôdais autour de la petite gare en reniflant mes larmes.

*

Madame la Directrice et moi prîmes, un jour, le « Tortillard », le chemin de fer d'intérêt local.

Elle avait dit : « Nous allons à Paris tous les deux ».

J'appris dans ce train que mon père s'était mis en ménage avec Louise, ma demi-sœur, et que je n'avais plus de père.

Cette nouvelle, sur le moment, me toucha peu.

J'écrasais mon nez sur la vitre ; Madame faisait les grands yeux et m'ordonnait de cesser le jeu ; j'obéissais à moitié ; le p'tit train allait dans sa voie étroite entre les lacets du télégraphe, sous sa fumée ; j'étais bien aise ; aux courbes apparaissait le mouchoir rouge du cou du machiniste ; j'avais le bout du nez noir ; des vaches, des hommes levaient la tête de leur travail ; le train sifflait, soufflait... ; je recevais un dernier avertissement.

A Paris, où elle se rendait fréquemment et entre deux courses aux grands magasins où elle se fournissait en corsages clairs et osés, Madame la Directrice s'était occupée de moi. Elle avait fait des démarches auprès de l'A. P.

L'Assistance Publique où elle me conduisait.

HENRI CALET

SPORADES

René, *qui avait toujours dit leur fait aux puissants, se met depuis un temps à les flatter. Il approche de la soixantaine et en a assez d'avoir l'estime de tout ce qui pense, mais de n'être point de l'Institut.*

*

Vous m'assurez, Samuel, *du haut de votre tristesse, qu'en face de ce monde moderne dont il vous est prouvé qu'il ne sera plus jamais que laideur et sottise, un refuge vous reste : votre amour des choses de l'esprit. Mais cet amour,* Samuel, *vous ne l'avez point. Sinon, fortuné comme vous l'êtes, vous passeriez vos jours avec l'œuvre de Virgile ou les partitions de Bach, ou à dresser vous-même quelque belle construction gratuite, en vous souciant fort peu de ce monde, qui vous laisse tranquille en votre oratoire bien autrement qu'il n'y laissait Dante ou Montaigne. Au lieu de cela, vous n'aurez pensé qu'à lui, soit autrefois pour le sauver, soit, maintenant que vous voyez qu'il se rit de vous, pour lui enfoncer plus ou moins droit votre mépris. Non,* Samuel, *vous n'êtes pas un de ces fils d'Apollon qui ne respirent que du côté de l'Idée. Vous êtes un sombre juif, rongé de passion morale et politique.*

*

Albert, *essayiste aimable, passe pour un grave esprit. Il écrit sur la chute de la Monarchie, sur la crise du capitalisme...*

Choisissez de grands sujets, quitte à ne pas les traiter. Vous bénéficierez de leur grandeur.

*

Les colloïdaux.

Certains esprits sont tels qu'il leur est impossible d'avoir une pensée nette. Leurs idées ne présentent aucune terminaison, aucun clivage, aucune arête, mais vivent emmêlées l'une dans l'autre, en un état à la fois fluide et pâteux qui fait songer à celui de la colle. Je les nomme les colloïdaux.

Ces esprits échappent à toute prise. Comme ils tirent de là grand profit, on croit que l'état colloïdal est chez eux un calcul. Erreur, c'est un don de nature.

Les colloïdaux sont tristes. Ils constatent que le monde, quoi qu'en dise le boudoir, n'admet que l'idée nette et fait, en somme, peu de cas de leur genre d'esprit. Comme ils pensent que ce genre est seul considérable, ils s'estiment l'objet d'une grande injustice.

Le colloïdal s'épanche-t-il? Tout de suite il trouve une âme barbare qui lui demande de se préciser. Il se referme alors sur lui-même, ainsi qu'une fleur blessée.

Les colloïdaux, en tant que minorité persécutée, ont un instinct très sûr qui les fait se reconnaître entre eux et s'assembler. Certains cénacles sont leurs lieux de rendez-vous. Le mot d'ordre est d'y louer ce qui vagit et de n'avoir pas assez de risée pour qui dit quelque chose.

On est tenté parfois de plaindre les colloïdaux, que leur infirmité coupe du reste du monde. On y renonce en voyant quel orgueil ils prennent de leur état, quel mépris ils professent pour ceux qui en sont dénués. On admire alors comme ils deviennent soudain capables d'affirmations et des plus roides.

Les colloïdaux ont des dogmes pour glorifier leur race et mépriser l'adverse. L'un est que la netteté de l'esprit est nécessairement grossière, ignorante de la nuance. Comme si le propre du bon esprit n'était pas la netteté dans la nuance !

Une autre de leurs raisons est que la netteté de l'esprit implique nécessairement un sacrifice. Là, les colloïdaux montrent le fond de leur âme. Ils veulent jouir à la fois de toutes les choses, n'en renoncer aucune. Les colloïdaux sont sans courage.

Les colloïdaux expliquent encore que leur refus de s'affirmer est un effet de leur « nature artistique ». Comme si un Dante ou un Wagner n'était pas le type de l'homme qui s'affirme. C'est que, pour eux, cette nature consiste à caresser des formes d'art et non à en créer. Ils confondent être artiste et être un artiste.

Mais l'article principal des colloïdaux est que, la réalité étant essentiellement confuse, l'esprit, avec ses idées nettes, ne saurait l'atteindre. Comme si le rôle de l'esprit était d'atteindre la réalité et non de l'enserrer par un système d'idées.

Rappellerai-je aux colloïdaux, avec un de leurs censeurs, que la fin nécessaire de leur philosophie est qu'ils doivent rester muets ? [1] *C'est ce que beau-*

1. *Debeant obmutescere.* (Spinoza, *De emendatione intellectus*). — « Ne serait-il pas plus conséquent en se taisant ? » (H. Poincaré, *La Valeur de la Science*, p. 216.)

coup semblent avoir compris qui, bien qu'ils aient fait de nombreux livres, n'ont jamais rien dit.

Vous m'opposez, Gélatin, *que certains colloïdaux ont dit des choses très fortes. Mais les ont-ils dites en tant que colloïdaux? Vous me rappelez qu'un de vos dieux a fait une distinction profonde entre deux formes de la mémoire. N'est-il pas, en tant qu'il l'a faite, le type même de l'esprit rompant avec le vague, et pratiquant la netteté, la séparation des idées?*

Vous insistez que, pour atteindre à ces nettetés, l'esprit devait commencer par accepter le colloïdal. Vous oubliez, Gélatin, *votre catéchisme. Il n'énonce point que le vague est un mode inférieur, qu'il nous faut traverser pour parvenir au net. Il énonce qu'il est le mode suprême, dont il ne faut pas sortir. Que c'est en y restant que nous trouvons le vrai.*

■

*Je songe parfois que je n'ai point la gloire du génie et que cela est très bien, que je ne la mérite pas. Mais, me dites-vous, d'autres l'ont, qui ne la méritent pas plus que vous. — Je ne jouirais pas de leur cas. Je goûterais peu de bonheur à la place d'*Amyntas, *salué tous les matins comme l'égal de* Descartes, *et qui sait bien qu'il ne l'est pas.*

■

Syphax, *qui fut vingt fois pris à truquer les textes, continue de passer pour l'archétype de l'honnête homme, de l'historien probe.*

La cause? Son austérité, ses rudesses, ses rages soudaines de sanglier.

Beaucoup ne conçoivent pas que l'improbité peut être sans grâce.

*

Je dis à Opax *que le christianisme a transformé dans l'âme des hommes la conception de l'Etat. Il me répond en me signalant, chez deux obscurs païens, d'infimes linéaments de la conception chrétienne et se demandant s'il y eut jamais rien de nouveau dans l'histoire. J'ai le malheur de le suivre et me voilà cherchant s'il y a du discontinu dans le réel, s'il est possible de définir une religion, si le langage peut saisir la vie, etc.*

Etes-vous parcimonieux de vos forces et de votre temps? N'énoncez jamais une pensée devant Opax. *En une seconde il aura embrouillé vos idées les plus nettes et vous suerez dans l'inextricable, seul élément où il se plaise.*

On blâme ceux qui simplifient les questions compliquées. On parle moins de ceux qui compliquent les questions simples.

*

Arsène, *qui arrange l'histoire au profit d'un parti, glisse de loin en loin, dans son livre, un mot dur pour les siens. Il ressemble à ces jeunes personnes qui font mettre une pointe d'or dans leur fausse dent, pour qu'on la croie vraie.*

*

Servus, *dans sa dernière chronique, parle du* « *beau livre* » d'Etienne, *mais ne dit pas en quoi il est*

beau. Ce qui lui serait difficile, car il sait comme tout le monde que ce livre ne vaut rien. Beaucoup offrent ainsi à leurs amis ou aux puissants des fleurs qu'ils ne payent pas.

*

Certains esprits sont excellents tant qu'ils traitent leurs idées ; imbéciles dès qu'il s'agit de comprendre celles des autres.

Laissons parler Cyrus. *Jouissons de l'impérialisme de sa pensée, de son flot de connaissance, de son merveilleux pouvoir à se féconder lui-même. Allez au diable,* Judex, *avec les sages questions que vous lui posez, auxquelles il n'entend rien et ne répond que par des sottises.*

Comprenez donc qu'il y a des hommes qu'il ne faut pas interrompre. Ils ne sont pas faits pour la conversation, mais pour la versation.

*

Pour un cénacle du Centre :

Dans l'ordre intellectuel, l'union fait la faiblesse.

*

Deux belles morts. Pétrarque mourant le nez sur un manuscrit de Virgile. Liszt en prononçant : Tristan.

*

De Souday à Massis.

Au lieu de laisser le débat ouvert, ils le ferment. Ils remplacent la critique de discussion par la critique de concussion.

(à suivre) JULIEN BENDA

QU'EST-CE QUE LA DIALECTIQUE ?

La pensée magique confond le désir et l'efficience, la chose et le signe. Lorsque des hommes commencèrent à donner un sens au mot « être », ils crurent magiquement posséder les êtres dont ils se représentaient l'existence. L'être enivra Parménide. Ainsi naquit la métaphysique.

Nous avons appris à supporter la vision de ce qu'il y a de successif, d'exclusif, d'irremplaçable dans les moments et les êtres. La formule métaphysique : « Penser l'Être éternel ! Être l'Être ! Être tout ! » nous semble candide et décevante ; elle signifie peut-être que la métaphysique fut une volonté magique plus qu'une connaissance ; apparue avec la formulation précise et abstraite de la pensée, était-elle autre chose qu'un espoir et un désir qui s'accomplissaient pour les philosophes dans le monde singulier, fait de rêve et de pensée, de poésie et de vérité, d'incantation et de savoir, de jouissance apollinienne et de naïveté, qu'ils portaient en eux ? — Dès le temps de Parménide, Héraclite présageait la déception du métaphysicien, sa mélancolie, sa lucidité désespérée devant un monde qui échappe à la possession spéculative : le devenir, la lutte des contraires. Avec Héraclite naissait la dialectique. Mais la pensée grecque ne pouvait accepter cette vision. La soif de l'être apparaissait simple et joyeuse ; elle n'était pas encore :

La soif si folle
Hydre intime sans gueules
Qui mine et désole...

Parménide — ce nom reste beau comme celui d'un héros — proclama donc la possession des êtres dans l'Être pur, éternel, « sphérique ». Après lui Platon perfectionna l'hypothèse de la participation des êtres épars et mouvants à l'Être-en-soi, et crut porter dans sa tête le vrai ciel, celui des idées. Et puis, pendant des siècles, les métaphysiciens s'efforcèrent d'aménager les termes en présence : le même et l'autre, l'un et le tout, l'Être et les êtres de leur expérience et de leur temps. A côté des métaphysiciens, par des voies plus troubles (en posant à l'avance le terme théologique de leur recherche, en s'infligeant plus cruellement la recherche comme une privation et une nuit) les mystiques poursuivaient une aventure semblable.

La volonté des métaphysiciens, comme toute passion, avait ses exigences, ses ruses, ses justifications. Ils postulaient la participation et l'unité magique des choses. Un stratagème réciproque s'imposait : « Ce que je ne puis posséder dans l'être de ma pensée, n'est rien. C'est le néant. »

Ainsi la pensée de l'autre-que-l'être, du négatif, intervenait nécessairement dans les systèmes métaphysiques, mais d'une manière bien particulière, comme procédé de dépréciation, d'oubli, de destruction idéale du monde réel. La contre-partie de l'ambition spéculative était l'ironie. Le philosophe constatait les *contradictions* dans le monde ; son travail était de les réduire par la spéculation et la prédication morale. En elles-mêmes, elles n'étaient pour lui que des agitations extérieures à l'être et à la sagesse. Le philosophe fréquente le monde contradictoire, la masse humaine et la vie quotidienne, mais comme prétextes et points de départ. Il heurte l'une

contre l'autre, non sans malignité et secrète arrogance, les contradictions de « l'opinion » ; il les détruit l'une par l'autre, pour faire place nette à son attitude propre : la possession de l'être. Socrate fut l'organisateur prodigieusement habile de ce comportement. Il interrogeait les Athéniens sur la place publique et les amenait à se contredire ; et le Sage triomphait. La métaphysique, la morale, l'ironie naissaient ensemble. Cette technique du discours se mouvant dans les apparences contradictoires se nomma : dialectique [1].

Mais le monde ainsi bafoué se vengeait. Par la ciguë.

1. Actuellement les diverses significations de ce terme coexistent. Pour les marxistes (donc en U.R.S.S.) ce mot désigne une méthode liée à une conception du monde, liée elle-même à une *praxis*, à une organisation sociale. Mais ailleurs, le même mot désigne une simple technique de la discussion (cf. *Adler's dialectic*, New-York, 1927. — Bogolowski, *Technic of Controversy*, N. Y., 1928, etc.).

Pour Adler, la dialectique est le genre de pensée qui intervient : « quand des êtres humains entrent en débat ». D'où cette conclusion : « le domaine des faits et des événements est celui de l'existence brute ; l'univers du discours (c'est-à-dire, d'après le contexte, celui de la confrontation absolument « libre » et « non partisane » des significations) est celui de l'intelligible ».

La dialectique et l'ironie socratique aboutissent à l'absolue non-efficacité (qui est d'ailleurs en fait une efficacité « réactionnaire »), au détachement complet et complaisant entre le réel et l'idéologique. La théorie de l'analyse aboutit ainsi à l'irréalité de la pensée analytique et discursive, et cela s'appelle « liberté » et « absence de dogmatisme ».

Nos philosophes français contemporains (Bergson, Benda, etc.) s'acharnent à relier au réel leur théorie du discours, en prétendant qu'elle fournit tout au moins une interprétation de ce réel. Mais ils ont brisé le lien et le brisent sans cesse en refusant de donner à leur pensée un contenu pratique, social, actuel. Adler représente la conclusion inévitable de cette pensée qui se meut en dehors de la *praxis* et de la transformation active du monde (et qui n'est pas une simple métaphysique du néant). Tout idéalisme :

Aboli bibelot d'inanité sonore

reste dans le domaine des réfractions verbales dont Adler

Par un rire énorme : Aristophane, Rabelais. Le monde changeait pendant que la volonté métaphysique restait la même — volonté du Même éternel, de l'Être ; il se révélait peu à peu métaphysiquement impensable. L'histoire, qui s'imposait à la réflexion à mesure qu'elle se faisait, rendait singulièrement lointaine, pâle, indifférente, la pensée de l'éternité. Et l'enchevêtrement des êtres, leur drame, reléguait au rang des entités l'être pur. L'attitude métaphysique se déprécie lentement ; malgré d'astucieuses confusions, un double élément se discerne dans la philosophie : le savoir, qui se rapproche des sciences et des techniques dont on voulait l'isoler et qui tente de devenir méthodologie — la possession magique. Comme l'attitude spéculative est peu confiante en Descartes ! Comme Spinoza est équivoque, troublé par le naturalisme ! Comme la spéculation est glaciale dans Leibnitz, honteuse chez Kant — en qui se dissocient la magie et le savoir, la possession de l'être et la science. Avec Fichte et Schelling, l'exaltation du Moi en proie à « l'autre », au monde, se dépêtrant de lui sans pouvoir le posséder, remplace la Source éternelle de l'Être pur. Le métaphysicien est chassé de ses positions. On ne peut pas, par la pensée de l'être, atteindre les êtres !

Mais si par la pensée pure l'être « en soi » n'est pas transformé en « pour nous », le philosophe ne peut-il pas atteindre les êtres par leur négation ?

Après avoir défini l'autre-que-l'Être, le monde, la matière, comme chute de l'Être, le métaphysicien peut encore proclamer l'Être comme trouble, perturbation

fait la théorie. — Cf. Hegel, *Wissenschaft der Logik, Werke* III, p. 43. « D'habitude on considère la dialectique comme une recherche subjective qui tend par pure vanité à décomposer ce qui est solide et vrai et qui ne conclut à rien qu'à la vanité de l'objet traité dialectiquement ». Cf. aussi p. 108, etc.

du néant. Le métaphysicien éternel, déçu et anxieux, n'hésite pas à proclamer que son inquiétude est celle du monde, et qu'il est Tout dans son angoisse elle-même. Schopenhauer pose l'abîme, l'absurde, l'angoisse comme source de l'être ; les êtres se rejoignent dans la pitié et l'anéantissement. Kierkegaard s'acharne à brouiller les règles du jeu, à mêler le possible et l'impossible, l'être et le néant, la réflexion et l'absurde. Tout moment, tout être est limité et doit mourir pour s'affranchir. C'est par l'angoisse, la folie, l'absurde, le scandale, la mort, que l'être se libère.

Pour Heidegger, l'angoisse et le néant sont « vécus » antérieurement à toute logique ; par eux non seulement on atteint la libération de toute forme finie et la seule acuité exaltante, mais on recrée tous les êtres ; ils surgissent de l'abîme pour le métaphysicien — en lui [1].

La liberté par le néant, n'est-ce pas aussi le sens de « l'esprit souterrain », le secret du sado-masochisme des « Possédés » ? Freud, dans ses constructions méta-psychologiques, ne fait-il pas appel pour expliquer la vie psychique à un instinct du néant ? [2] Nietzsche n'a-t-il pas tenté tous les vertiges, ne s'est-il pas pour le vaincre engagé dans l'abîme, n'a-t-il pas voulu rendre à la pensée son pouvoir exaltant par la fureur sacrée de la destruction, puis en proclamant par un décret infiniment libre la grandeur de la vie même mauvaise, le joyeux pessimisme, la danse et le rire au-dessus du néant ? La mortelle pureté de Baudelaire, les incantations de Rimbaud, le surréalisme — tentatives de créer l'Esprit avec les anciens crimes contre l'Esprit — ne témoignent-ils pas poétiquement du lien entre la liberté et la mort, entre l'absurde, l'irrationnel, et toute fasci-

1. Cf. « *Sein und Zeit* ».
2. « Au-delà du principe du plaisir », dans « *Cinq Essais* ».

nation et tout paroxysme ? Métaphysique, poésie, psychologie, semblent converger démonstrativement. La connaissance supérieure, non empirique, semble ne plus pouvoir être qu'exploration de l'abîme...

Que reste-t-il alors de l'aventure antique et de l'appétit de l'être ? Par un retour de l'ironie, ce grand amour de la Substance semble n'avoir laissé qu'une trace frêle bien différente de ses ambitions, une structure desséchée : la logique, théorie du nécessaire, forme de la science, mais si vide qu'il faut l'expérience tâtonnante pour lui donner un contenu, et qu'alors surgissent « les sciences » (et non la Science) brisées, disséminées, remplies de présuppositions contestables. La logique, preuve de la mort de l'être et de la vie du non-être, tant elle est vide, la logique, l'être, le réel, voilà les ennemies... L'ambivalence est au fond de la vie, acuité et mouvement de la vie. Le néant est et l'être est être pour le néant (Heidegger). La conscience naît de la souffrance et du désespoir. La joie est amertume, l'amour est haine et la haine amour. L'amour pour la vie devient fascination de la mort. L'optimisme est irrespirable, conscience banale (le « on » de Heidegger ; encore est-il déjà « soucieux »). Pour la métaphysique du néant (seule métaphysique présente ; la philosophie officielle n'est qu'éclectisme ridicule, historisme sans principes, rationalisme et théologie abâtardis) les conflits de l'âme et du monde sont éternels, et surtout le grand et fécond déchirement, le conflit de l'être et du non-être. A l'attitude classique (réduction des conflits), cette métaphysique substitue une attitude antinomique : les conflits n'ont pas de solution.

***

Que dois-je penser si, cherchant une doctrine vivante et exaltante, et refusant certaines formes de la vie

(la famille, les plaisirs, la puissance, tels que j'ai pu les éprouver), je ne pense pas que le refus successif ou global de toutes les formes soit la seule liberté ? Que dois-je penser si, me trouvant en face d'un monde dissolu, je veux une image de la totalité ? Et si, non seulement par bonté, santé, humanité (notions suspectes à la métaphysique du néant !) mais spontanément et parce que je suis tel, je ne vois pas dans l'angoisse, le sado-masochisme, le narcissisme, des exaltations et des paroxysmes ? — si je garde un appétit d'être et de connaissance et de réel ? Est-il encore possible de poser en termes qui ne soient pas dépréciés le problème de l'être de l'homme ?

Hegel n'a pas découvert le négatif, les contradictions et les conflits. Le « moment dialectique », la démarche de toute pensée qui ayant pris une position qu'elle veut définitive se trouve obligée d'en sortir, de tenir compte d'autre chose (deuxième terme, antithèse) et de nier son point de départ, ce moment se retrouve dans toutes les métaphysiques. Le coup de génie de Hegel fut la découverte du Troisième terme (« moment spéculatif », dans la terminologie hégélienne) qui n'est ni l'un ou l'autre des deux premiers termes, ni l'oscillation de l'un à l'autre et la confusion, ni leur opposition, mais le mouvement qui les engendre, les traverse et les dépasse (synthèse). L'hégélianisme lui-même nous apparaît comme le Troisième Terme qui échappe à la nécessité de choisir entre la métaphysique de l'être et celle du néant — qui dépasse ce conflit en l'expliquant.

Le Néant absolu, l'abîme, le néant du désespoir toujours recommencé, n'est pas. Sa pensée n'est qu'une absence, un néant de pensée. La volonté, le désir même déchiré et tourmenté (*Sehnsucht, Qual,* dans la « Phénoménologie ») est toujours désir d'être. Cependant le néant est, mais *relativement,* dans l'être même, comme fin, limite, transition, relation, médiation — commen-

cement d'autre chose [1]. Sa pensée n'est que la pensée de l'être en général, isolé et « en soi », dont on aperçoit aussitôt l'insuffisance et le vide — le néant. La négation et la différence sont autres que l'affirmation et l'identité, mais ne sont que par elles et en elles. L'être n'est pas et le non-être est, l'un en l'autre et l'un par l'autre. Dans la pensée comme dans la réalité, ils passent l'un en l'autre, se mettent en mouvement, entrent dans le *devenir*, qui est le troisième terme, qui est fin de ce qui est, apparition de ce qui n'était pas mais cependant était possible, virtuel, naissant à la limite de l'être [2].

La négation est donc, pour l'affirmation initialement et immédiatement posée, le début de déterminations nouvelles, et non un pur et simple anéantissement. La négativité est créatrice, « racine du mouvement », (Hegel), pulsation de la vie (Lénine) ; la différence est enrichissement. Aucune pensée, aucune réalité ne peut être « en soi », c'est-à-dire détachée, stérile, immobile dans la possession de l'être, abritée du devenir. Toute existence déterminée est en relation avec autre que soi (Sein für anderes) [3] ; elle est engagée dans la vie

1. *Wiss. der Log.*, p. 81. « Il n'y a rien dans le ciel et sur la terre qui ne contienne en soi les deux, l'être et le néant ». Cf. aussi p. 59 et suiv. ; p. 68. — Annotations de Lénine (Cahiers sur la dialectique, Leninski Sbornik, t. XI) : « Le commencement contient le néant et l'être ».

2. « Les notions qui semblent mortes, Hegel les analyse et montre en elles du mouvement. « Fini ? » Donc se *mouvant* vers la fin ! « Quelque chose », donc pas autre chose ! « Être en général ». Donc si indéterminé que l'être = non être. Universelle élasticité des notions, qui aboutit à l'unité des contraires. Voilà l'essentiel. Cette élasticité envisagée subjectivement : éclectisme, sophistique. Envisagée objectivement, c'est-à-dire en reflétant l'universalité du processus matériel et son unité, c'est la dialectique, réflexion vraie du développement éternel de l'univers » (Lénine).

3. « Un être déterminé, fini, est un être qui se rapporte à un autre ; c'est un contenu qui est en rapport nécessaire avec

totale du monde, obligée de sortir de soi. L'autre, le deuxième terme, est aussi réel que le premier, et sur le même plan, dans la même sphère. Ils agissent et réagissent l'un sur l'autre (action réciproque). Impossible donc de s'arrêter là ; il faut aller plus loin. La négation se nie, de par sa relation avec l'affirmation. Dans le Troisième terme, le premier se retrouve, mais enrichi, plus déterminé, supérieur — ses limites ayant été détruites par sa négation et la négation de la négation, la contradiction qui le poussait au-delà de lui-même se trouvant résolue [1].

La pensée du néant n'est donc que la représentation, encore abstraite et vide, du mouvement et de l'infinie fécondité. La métaphysique du néant arrête la représentation à son début et mutile l'esprit. Hypostasier le néant, c'est nier le Troisième Terme. La négativité est dépassement (Aufheben). Toute pensée, toute réalité est sommée par la vie de se dépasser, de se surmonter et de finir pour se retrouver en une réalité plus haute qui l'enveloppe comme contenu, aspect, antécédent, condition, *moment*.

Et c'est le Troisième Terme qui rend « pensables » les relations et les contradictions. Pris isolément (par l'entendement, par la métaphysique) les termes en présence sont simplement absurdes en étant formels et

un autre contenu, avec le monde entier » (*Wiss. der Logik*, p. 83) ; cf. La discussion du principe d'identité, t. II, pp. 66-71).

« La logique est la science non des formes extérieures de la pensée mais des lois du développement de « toutes les choses matérielles, naturelles et spirituelles », c'est-à-dire du développement de tout le contenu concret de l'univers et de la connaissance, c'est-à-dire la somme, le résultat de *l'histoire* de la connaissance du monde » (Lénine).

1. « La nature du fini en tant que tel consiste à se dépasser, à nier sa négation, à devenir infini » (*W. d. L.*, p. 148).

Notes de Lénine : « En réalité le fini et l'infini ne font qu'un ». — « L'absolu et le relatif, le fini et l'infini, sont des parties, des degrés du même univers... »

figés. On ne voit plus comment ils peuvent être distincts en étant liés et différents en étant unis. On ne voit plus comment ils peuvent naître et se former, et comment l'opposition est une relation. La pensée oscille ; elle est renvoyée d'un contraire à l'autre, sans fin ; ce vertige ne s'arrête qu'en se fixant, par un décret arbitraire et décevant, en une fiction unilatérale et abstraite. La métaphysique éternise les conflits ou les nie dans une entité [1]. Dans la dialectique, par le Troisième Terme, ce mouvement informe ou figé reprend sa vérité de développement.

Dialectiquement, toutes les contradictions qui se manifestent dans la pensée et le monde (où tout est polarisé et mouvant), tous les êtres donc avec leurs relations, leurs interdépendances et leurs interactions, entrent dans la pensée et peuvent être saisis dans leur mouvement total. A travers toutes ces oppositions (être et négation, identité et différence, qualité et quantité, centre et périphérie, etc.), passe un immense devenir créateur, un dépassement de toutes les innombrables formes de l'être. Partout, de l'action des contraires, naît un Troisième Terme qui lui-même est à son tour dépassé. Les chocs des faits, l'enchevêtrement des forces deviennent Raison. Le monde est intégré à la conscience humaine, et le devenir, et l'histoire. « La totalité, l'ensemble des moments de la réalité, qui dans son

1. Voilà pourquoi Kierkegaard, Heidegger, etc., combattent la dialectique hégélienne.

Pour Kroner (*de Kant à Hegel*), pour J. Wahl (*la Conscience malheureuse dans Hegel*), l'unité des contraires est un fait absolu, irrationnel, de nature mystique, en marge duquel se meut la dialectique et dont elle n'est qu'une tentative d'expression conceptuelle. (Cf. J. Wahl, *op. cit.*, p. 29). Cette interprétation comporte une déformation de la notion de Troisième terme. (L'immédiat, saisi par une intuition première, ne passe pas dans l'*aufheben*, n'est pas engagé. Seule progresse l'expression...)

développement se démontre comme nécessité [1] » devient intelligible. La raison dialectique dépasse les catégories limitées et les rapports isolés et figés par l'entendement métaphysique : causalité, finalité, etc. [2].

Mais le démon de la métaphysique tenait encore Hegel. Une trouble tradition mystique (reprise par les néo-hégéliens de droite) arrivait jusqu'à lui par le christianisme et par Schelling, et l'invitait à poser par avance, théologiquement, en un Esprit, le terme du devenir. Sans doute Hegel ne tente plus de posséder magiquement, dans l'immuabilité de l'être, la totalité du monde. Il ne peut plus négliger la multiplicité des êtres, leur histoire, leur formation dramatique. Cependant le sentiment de tenir la clef du monde le remplit encore d'ivresse métaphysique. Il veut encore s'égaler au dieu qu'il conçoit et reconstruire spéculativement l'univers. Hegel pose donc métaphysiquement le Troisième Terme, et crée un système explicatif de l'univers : une grande construction rigide, à armature triangulaire. Étonnante architecture : l'esprit subjectif, l'esprit objectif, l'esprit absolu — la logique, la nature, l'histoire, etc.

Dès le moment où il s'enferme en un système, l'hégélianisme introduit en lui-même la contradiction. Il se rend justiciable de sa propre méthode critique ! Au moment où il vient de proclamer que l'absolu n'est que

1. *Encyclop.* 287, § 143, Zusatz. Cf. p. 289. — « Mots éloquents sur la vanité de se contenter d'admirer la richesse et la métamorphose des phénomènes naturels et sur la nécessité d'une compréhension plus exacte... des lois de la nature. — Proximité du matérialisme ». (Note de Lénine).

2. Sur l'insuffisance de la notion habituelle de causalité, cf. *W. d. L.*, t. II, p. 223 et surtout p. 240 : « Dans l'action réciproque chaque substance est par rapport à l'autre active et passive... La nécessité et la causalité y sont donc disparues ; elles contiennent les deux : l'identité immédiate comme lien et rapport et l'absolue substantialité des différents, donc leur hasard absolu ; l'unité primitive de la différence substantielle, donc la contradiction absolue... »

la totalité des relations et que le réel est mouvement — mouvement réfléchi et « involutif », mais toujours renaissant — il fige ce réel en une série de définitions idéales ; il se donne comme conclusion de l'histoire [1]. Au moment où il s'efforce de ne rien laisser hors de lui, il abandonne la pratique, l'action, l'histoire qui se déroule après la proclamation du système et aussi la connaissance scientifique de ses progrès. L'univers est intégré à la conscience — mais cette conscience est fausse, elle est fixée dans la contemplation d'un moment unique, le moment spéculatif, contrairement à sa propre vision du mouvement total. L'Esprit se met en dehors de l'action, s'évade, laisse la pratique à des forces aveugles qu'il ignore. Le mouvement se réduit à un mouvement intérieur à l'esprit ; la contradiction reste d'essence logique, rapport déterminable *à priori* entre termes posés conceptuellement. Les vieux éléments de la métaphysique de l'être réapparaissent clandestinement : le sujet et l'objet spéculatifs — qui ne sont pas l'homme vivant et agissant dans la nature vivante, et leurs rapports pratiques. Le « réel » que Hegel prétend reconstruire, il l'immobilise en l'éternisant, et c'est le réel de son temps et de son milieu. Le Troisième terme prend en dernière analyse, et pratiquement, la forme de l'État prussien et de la religion officielle. Le métaphysicien les pose à l'avance, comme résultats de sa construction, de son immobile mouvement (qu'il proclame unité divine du repos et de la fécondité !)

Le monde hégélien est donc encore le monde du métaphysicien Hegel né de son cerveau et de l'ambition métaphysique qu'il a tenté de sauver contre sa propre aspiration spirituelle. La réponse d'un tel monde aux

1. Engels, *Antidühring*, pp. 9-11 (éd. Giard) ; *Feuerbach*, p. 56. — « Le mouvement et la vie, le principe de tout mouvement interne, l'opposition à l'être mort, qui croirait que c'est là l'essence de cet abstrait et abstrus hégélianisme ? » (Lénine).

exigences, aux questions des êtres pensants engagés dans la vie, ne peut pas être satisfaisante. Il exige d'eux, comme tous les anciens dogmes, une soumission, une ascèse, un renoncement à leur expérience et à leurs problèmes vitaux. Hegel me dit que le drame de l'Esprit, qui se perd (s'aliène) dans la nature et l'histoire, et se retrouve dans le système hégélien, est le drame de mon esprit et de mon être, pris dans son sens universel. Certains fragments de cette phénoménologie me touchent, m'atteignent au point sensible (le maître et l'esclave — le tourment de l'être irréalisé) et témoignent de la vérité contenue dans l'enveloppe systématique. Mais les avatars cosmiques de cet Esprit sont hors de moi. Ce qui m'empêche de vivre, ce qui aliène tragiquement ma vie, ne disparaît pas par la vertu magique de l'hégélianisme. Je n'y retrouve pas mon expérience, si j'y retrouve une expression de mon désir de vie. — Je me heurte à des forces hostiles, à des êtres étrangers, à des tyrannies. Ces êtres sont-ils étrangers et ces forces hostiles à cause d'une vue de mon esprit ? Suffit-il d'être conscient de l'hostilité « en tant que telle » pour l'abolir ? [1] Suffit-il de changer l'aspect d'un monde désolant pour en être délivré ? Ce critère pratique juge Hegel ; il ne tient pas ses promesses. Son spiritualisme métaphysique est encore lourd et naïf. Il ne croit pas au monde extérieur — et nous avons de fort bonnes raisons d'y croire ! L'hégélianisme n'est pas une solution. Malgré d'admirables fresques, il n'est qu'un échafaudage burlesque, un voyage au pays de Lanternois. On fait appel à lui pour trouver une voie et une vie, et il se révèle un dogme pesant. Lui-même, en tant que système, contient et reproduit le rapport du maître à l'esclave, qu'il a voulu surmonter. Il n'est qu'un objet fini.

1. K. Marx (*Manuscrit de* 1844) raille « le dépassement idéal qui laisse en réalité son objet intact ».

Et cependant, dès que l'on a constaté les contradictions déchirantes de l'âme et les conflits du monde, le Troisième Terme reste la seule voie .Il est l'idée même d'une issue, d'une solution. La dialectique contient le sens de l'être — s'il en est un.

Reste encore une possibilité : en poussant jusqu'au bout les contradictions internes de l'hégélianisme, en donnant toute leur acuité aux conflits entre la métaphysique et la dialectique, entre l'histoire et le système, le réel vivant et l'esprit spéculatif — faire éclater d'après ces lignes de rupture le système hégélien, et le dépasser. Délivrer son contenu, libérer la dialectique en l'enrichissant d'après la notion même du mouvement dont Hegel tenta la théorie...

(à suivre) HENRI LEFEBVRE

IL FAUT QUE VOUS NAISSIEZ DE NOUVEAU[1]

Les dossiers qui m'arrivaient pour que je désigne un fautif repartaient avec la mention : « Pris bonne note ». Si le secrétariat me les renvoyait, il était certain de ne plus les revoir. Cette protection de mon équipe prouvait plus de libertarisme que de bonté. J'étais capable de bousculer un agent, non de le dénoncer. Celui qui prenait pendant le service de nuit plus de repos qu'il n'y avait droit et revenait un quart d'heure trop tard à la machine était si vigoureusement reçu qu'il ne récidivait pas. Le public n'obtenait point de ma part plus de bienséance. Heureusement pour mon caractère j'avais peu de rapports avec lui. Les expéditeurs et les destinataires restaient dans la cour P. V. et ne devaient pas s'engager dans les voies. Il arriva cependant, une après-midi, que trois hommes le firent qui voulaient qu'on leur livrât sans délai un wagon de veaux dont ils disaient qu'ils allaient crever si on ne leur donnait à boire. Ces chevillards semblaient avoir pris, en ce qui les concernait, assez de précautions pour ne pas avoir soif. L'équipe de la halle, afin de se débarrasser d'eux, me les envoya en délégation réclamer la mise à quai de leur wagon de bestiaux. Ils le firent résolument, forts de leur droit et de leur intérêt, proclamant que la Compagnie allait bien voir qui ils

1. Voir les numéros de la *Nouvelle Revue Française* des 1er juin, 1er juillet et 1er août.

étaient. Le wagon était derrière trente autres et nous avions autre chose à faire que d'attaquer tout de suite cette rame. J'ordonnai aux réclamants de sortir du triage et de rejoindre leur place réglementaire : la cour P. V. en attendant qu'on pût y mener leur marchandise. Ils prétendirent ne pas me quitter jusqu'à ce que je leur eus donné leur wagon. Tenaces, vociférants, ils me suivaient dans les voies, ce qui ne les mena pas bien loin car, exaspéré, je frappai du poing gauche à l'estomac, selon les excellents principes du pugilat raisonné, celui qui criait le plus fort, un petit homme brun, maigre, qui tomba par terre comme un seau d'eau. Je m'attendais à l'augmentation des cris et aux gestes de réplique ; ce fut tout le contraire : un gémissement. Ce silence, deux hommes se baissant affectueusement pour relever l'effondré et me disant à voix basse :

— Qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez frappé un homme affligé.

C'est-à-dire qu'il avait une hernie. Je venais de risquer de le tuer. Ils s'en allèrent tous trois sans me faire d'autre reproche. Je n'avais plus qu'à attendre le dossier de réclamation. Cette fois je ne pourrais pas le conclure par « Pris bonne note ». Il y aurait des frais médicaux et deux témoins contre moi. Je n'entendis plus parler de rien. Mon châtiment fut le regard du sous-chef de manœuvre qui voyant tomber ce pauvre homme ne dit pas un mot et partit démailler le wagon de veaux pour le mettre à quai. Il y était une demi-heure après, toutes manœuvres cessant pour le laisser passer.

Je me gardai de montrer le regret de ce que j'avais accompli. La force d'un homme sur les autres était d'abord par l'apparence : tenir l'épine dorsale raide et la peau du visage immobile. J'agissais toujours en moi dans le sens de la plus grande résistance, me forçant à paraître tranquille et satisfait quand j'éprouvais le plus d'inquiétude et de dégoût. Prenant le

service, toutes voies pleines, des wagons jusqu'aux croisements et six trains facultatifs annoncés, je regardais cette noirceur du triage comme un très beau spectacle et je ne sortais aucune parole du torrent de jurons qui me grondaient dans la gorge.

Quelle contrainte sur moi-même afin de réussir cette résistance à mon caractère, alors qu'il suffisait aux hommes de l'équipe de manœuvre de se taper une chique dans le bec pour attaquer placidement la masse du travail et tenir toute la nuit sous les averses dans des habits trop pauvres pour leur garder la peau sèche.

Mon meilleur homme n'était pas le plus gradé. Simplement commissionné il valait mieux que le chef de manœuvre. Il chiquait tellement que même lorsqu'il avait bu un coup de gnolle il puait encore le tabac plus que l'eau-de-vie dont il n'abusait pas. Le poil lui fumait par les oreilles.

Il commandait avec sûreté la manœuvre pendant l'heure de repas du surveillant. Depuis vingt ans au triage et sur les mêmes faisceaux d'aiguilles, il connaissait toutes les situations qui pouvaient se présenter et n'avait pas besoin de réflexion pour y répondre sûrement. Alors que j'étais encore à crayonner des tonnages pour calculer les formations, il me disait ce qu'il fallait atteler et sur quelles voies. Très peu d'idées dans sa tête, juste celles de son métier mais aussi attachées à lui que sa chair. Ma discipline mentale était de réussir cette solidité qui ne lui coûtait rien. Il m'était un exemple. Je me forçais pour l'imiter. Voulant lui conférer une autorité égale à sa valeur je le proposai pour le grade de sous-chef de manœuvre.

— Je ne veux pas commander, me dit-il.

Il avait été proposé déjà trois fois et menaçait de quitter la Compagnie si on l'augmentait de grade.

Cet homme tellement hardi dans le métier ne voulait rien changer à la routine de ses heures. Il faisait tous

les jours la même chose à la perfection et refusait d'y ajouter. Aucune recherche. Nul désir de dominer. Une volonté inébranlable. La chique aux dents, la lanterne au poing, il réglait sa vie comme ses manœuvres, courtement.

Il entreprenait tous les risques mais refusait qu'on pût lui en demander l'explication. Alors je le traitai exactement comme s'il était promu. Quand on manquait une manœuvre je lui en faisais le reproche. Il ne répondait jamais, ce qui l'aurait obligé à accuser les autres. Il acceptait tout, pourvu qu'il fût au dernier rang.

Dans les nuits moins méchantes qui laissaient un peu de loisir, c'est au chiqueur que j'indiquais le coin secret où j'allais dormir un quart d'heure. L'abri pour cela était d'habitude une voiture à voyageurs dans la rame à passer le matin aux ateliers de réparation. Je laissais ma lanterne sur le marche-pied devant le compartiment dont on n'avait qu'à ouvrir la porte pour me tirer par les jambes. M'abriter sous halle aurait obligé à faire trop de pas pour me chercher. Gîté dans le faisceau de voies, j'étais tranquille pour la promptitude de l'appel. Il m'arrivait de me réveiller reposé, l'esprit clair, les jambes vives et de m'apercevoir que je ne dormais que depuis un quart d'heure. Dans le sommeil l'homme ne distingue pas les heures des minutes. L'énergie rebondissait sur l'assoupissement bref. Il ne fallait le toucher que quelques instants, s'y appuyer et repartir. Perdre conscience pendant des minutes donnait des heures de lucidité.

Une nuit qu'ainsi dupé par moi-même je vis que mon repos n'avait pas duré le temps de débrancher dix wagons, j'écoutais la trompe du chiqueur sonner bien régulièrement les voies, les tampons taper dur et souvent, ce qui prouvait que la machine lançait fort et vite, je me rendormis content du métier et quand je

me réveillai enfin, j'étais épais, la bouche pendante et les pieds pesants. Il faisait grand jour. Le chiqueur m'avait laissé dormir trois heures. Tous les trains de la série du matin étaient formés, prêts au départ. Sur le marche-pied ma lanterne s'était éteinte.

J'aurais offert du tabac au chiqueur pour la qualité de son travail, mais non pour s'être passé de moi. Je me sentais diminué par sa bienveillance humiliante. Lui ne voulait pas les joies de l'autorité, alors que je n'en étais jamais rassasié dans ce métier dont le seul plaisir était le commandement. Mon caractère comportait de premier jet la fureur et ensuite l'obstination. Me ruer et durer me donnaient pleinement satisfaction, sinon aux autres. Le tempérament exercé dans les métiers de l'alimentation, rapides et violents, devait maintenant s'adapter au remuement des masses. La formation des trains de marchandises sur un triage sans déclivité s'accomplissait avec une lenteur que mon impatience supportait mal. Le démarrage de la machine de manœuvres enlevant la rame à trier avait l'allure d'un convoi funèbre. L'accélération se faisait dans ma trépidation non dans le réel. En imagination, j'étais toujours en avant des mouvements. Sur un chantier où il fallait prendre tellement de précautions afin de ne pas dépasser les signaux et empiéter sur les voies de service, la prudence valait plus que l'impétuosité. Les hommes de longue habitude à ce travail en subissaient les inconvénients avec une patience qui me manquait. Ils acceptaient cette lenteur de la matière contre laquelle j'étais dans une révolte incessante qui aboutissait à apostropher l'équipe, lui reprochant de laisser des intervalles de trop de secondes entre les mouvements de lancée. Je voulais qu'on obéît à mon sifflet comme s'il était moteur des gestes et des essieux et qu'un son transmettant l'autorité suffît pour qu'elle eût immédiatement satisfaction.

L'irréalisme que je reprochais aux écriveurs de circulaires, ces prescriptions dont on ne calculait pas la traduction d'esprit à matière, d'impondérable à lourdeur, je les retrouvais dans ma rage de parvenir à un rythme de mouvement que la maigre puissance de la machine de triage et le poids des rames à débrancher ne parvenaient pas à réaliser. Le commandement militaire pouvait obtenir d'un petit nombre d'hommes dans une cour de caserne, l'obéissance immédiate de tous les gestes au commandement brusque. Mon esprit autoritaire me vouait à cette précision implacable, mais il fallait enlever cent tonnes et le rail patinait.

Les hommes du triage avaient de vieux principes de manœuvres qu'aucun règlement n'enseignait et dont l'application sans fougue valait mieux que les exigences de mon impétuosité.

— Faut jamais les remuer deux fois, disait le chiqueur.

Cela signifiait que la manœuvre parfaite était celle qui prenait un wagon de transit dans le train d'arrivée et le plaçait dans le train de départ en ne lui faisant parcourir qu'exactement le trajet nécessaire à cette mutation.

Dans un triage où manquaient les mètres et les minutes, cette perfection du raccourci n'était pas toujours possible.

Les vieux routiers comme le chiqueur voulaient les manœuvres longues, une rame de 60 essieux dont chaque refoulement mettait un véhicule à sa place de départ ; j'exigeais les manœuvres courtes par rames de dix wagons vivement remués. Ils cherchaient plus de sûreté, moi plus de mouvement, ce qui me mettait en dispute avec le personnel de la machine qui appartenait au service de la Traction et devait obéissance à mes signaux mais non à mes critiques.

— On n'a jamais vu ça, me dit une nuit le mécani-

cien. C'est comme si vous appuyiez sur un bouton. On n'est pas l'électricité. Faut le temps à la vapeur d'arriver aux cylindres. Il ne suffit pas de siffler pour remuer les rames.

Il prétendit n'avoir plus d'eau et qu'il lui fallait se ravitailler. Je voulus voir ce qui restait dans ses bâches, ce à quoi je n'avais nullement droit. Ma fonction de chef des manœuvres ne me permettait pas de monter sur une machine.

Les équipes de traction pour les triages étaient souvent composées d'hommes qui ayant fait la ligne avaient brûlé les signaux et cogné devant eux. Le moins brillant recrutement du dépôt sur des machines usagées et débiles, ferraillantes et brutales.

Entre le personnel des locomotives et celui de manœuvre une entente indispensable comme entre gens d'une même œuvre qui se feraient crever de rancune s'ils ne s'accordaient, puisque le travail des uns dépend des autres, mais aussi d'inévitables disputes intermittentes car chacun pouvait reprocher à l'autre de lui gâter son métier.

L'autorité impulsive obtient plus des hommes que l'autorité réfléchie. Un chef par tempérament empoigne mieux son personnel qu'un chef par éducation. Il ne se fatigue pas à grimacer une attitude qu'il croit utile. Il se laisse aller à son caractère.

Mieux vaut être né chef que s'être instruit à le devenir. A l'autoritaire de vocation peut manquer la justesse dans l'exigence. Il doit apprendre quelle vitesse peuvent atteindre les lourdeurs. Et jusqu'où la peine des hommes peut accélérer la matière. Au-delà c'est fumée et rêverie, autorité qui s'évapore dans l'inexécutable et dont chacun s'évade par un renoncement contre lequel le chef irréaliste ne peut rien prouver.

Le point d'accélération des hommes n'est pas sur une butée ferme comme celui d'une machine. Avec

une mécanique on fait beaucoup plus ce qu'elle veut que ce qu'on veut. Avec les hommes on peut vouloir ce dont eux-mêmes ne se croyaient pas capables. On les pousse au-delà des limites de leur énergie habituelle. Une machine n'est qu'une. Un homme est toujours deux : soi et un autre qu'il faut appeler. C'est cet appel qui est l'autorité.

Rien tant ne la détruit que de se fuir elle-même. Dire et se dédire usent non seulement les minutes autour d'un chef, mais lui-même. Le contre-ordre est le suicide du commandement. Il faut être la roue à cliquet qui ne peut pas revenir en arrière.

Dans ce métier de tant d'autorité, pas de méthode pour la formation du chef. Chacun le devenait à sa façon, selon son caractère et sa chance. L'officier d'Armée s'éduquait à Saint-Cyr. Il n'y avait aucune rupture entre l'école et le métier. L'inspecteur de chemin de fer venait de Polytechnique ou de Centrale qui ne pouvaient lui donner la pratique d'une gare voyageurs ou d'un triage, comme Saint-Cyr donnait la pratique des hommes en armes. Il fallait dès l'arrivée au métier diriger des agents qui le connaissaient mieux que le chef novice ne pouvait le connaître. Il tombait du tableau noir des mathématiques sur eux qui avaient depuis longtemps le pied sur le rail.

On commande mieux avec la peau qu'avec la voix, c'est-à-dire que rien n'entraîne tant les hommes que de se mettre à leur place au lieu de seulement les y pousser.

J'assénais sur tout ce qui retardait le service une volonté si dure que les agents n'avaient plus à m'opposer que le silence ou la révolte. La mauvaise foi, la traînerie ne leur étaient pas possibles. Je ne les quittais pas d'un instant. Ils devaient me répondre minute par minute de la qualité de leur effort.

Ce qui me sauvait dans ce heurt d'un tempérament

d'agilité et d'un métier de lenteur, était que ma brutalité investigatrice ne comportait point le mépris qui est ce que les hommes ne pardonnent point. Je ne partais jamais du service sans leur serrer la main, non par comédie d'hypocrite mais par sentiment sincère, profond. Il me fallait aimer les hommes et le métier. Le travail me menait à l'engueulade, jamais à la haine. J'appelais chacun par son nom. Ce n'était pas : « Surveillant », mais : « Potez, Dumont ». Je leur épargnais les pas ; j'allais vers eux. Je ne pouvais pas vivre sans leur sympathie. Je n'étais pas seulement leur chef, mais de l'équipe, coude à coude, ma lanterne posée à côté de la leur ; cela ne m'importait pas qu'ils prissent la mienne et moi celle de l'un d'eux. Outils et sentiments du travail, tout en commun. Si mes coups de brutalité avaient comporté le dédain, ils m'auraient voué à leur vengeance.

Le plus grand reproche que j'eus d'eux fut celui du chiqueur qui mangeait tellement de tabac que cela lui enlevait le temps de parler. Il émettait dans une journée plus de coups de trompe de manœuvre que de discours.

Un matin qu'il sortait par le portillon du passage à niveau entre la gare aux voyageurs et le triage, il le tint ouvert pour moi et je l'invitai à boire le café.

— Vous devez en avoir besoin, me dit-il, ce que vous avez gueulé.

Et il trinqua.

Un homme qui vient de passer la nuit est en excellent état de réflexion. Comme il n'a plus l'énergie d'émettre beaucoup d'imagination, d'interposer sa vibration entre le réel et lui, les influences extérieures l'atteignent fortement ; il reçoit, sans défense d'orgueil, les paroles instructives.

Le chiqueur faisait mon éducation. Je me voyais par ses yeux. On pouvait faire confiance à cet homme

simple pour la qualité de ses jugements. Il ne prodiguait pas les paroles. Il les chiquait longtemps. Il venait de cracher sur moi le jus épais de sa méditation.

La nuit suivante, l'équipe n'entendit pas de moi un mot violent. Je perfectionnai mon commandement. Les hommes ne se doutaient pas que je devais à l'un d'eux cette amélioration. J'absorbais mon autorité. Je travaillais en moi-même comme sur un triage moral où tous les mouvements devaient s'accomplir avec le minimum de parcours.

* * *

J'inquiétai Henri Nick, le pasteur de Fives, par une lettre où je lui disais mon dégoût de travailler la nuit et que dans mes anciens métiers j'avais plus de temps qu'à la Compagnie pour penser et écrire. Il vint me voir et me trouva endormi l'après-midi. Nous ne manquâmes point à nos habitudes de discussion et je prétendis qu'il y avait une grande erreur dans le « Aimez-vous les uns les autres ». Ne trouvait-il pas juste de haïr ceux qui nous tenaient dans de si dures conditions de travail ? Nous nous usions l'âme et le corps pour gagner de la nourriture et du logement. J'aimais les hommes avec qui je peinais, mais par cela même il me fallait détester ceux qui calculaient cette peine selon les méthodes de l'Ecole Polytechnique et de la grande Banque. L'humanité n'était pour eux qu'une matière à bénéfices. Ils se glorifiaient de recueillir dans l'effort quotidien de chaque individu quelques centimes de plus qui, multipliés sur des milliers d'hommes, faisaient au bout de l'année des millions dont on payait du loisir. Chaque heure de notre éreintement répondait pour des instants de bien-être de gens qui ne verraient jamais notre figure ni nous la leur. C'était à ceux-là qu'il fallait imposer la morale évangélique et non à nous. Si le bien-

être matériel d'une société coûtait tant d'abrutissement à la masse de ceux qui y travaillaient, mieux valait marcher à pied que de prendre le train. Avant d'expédier l'express je voulais sauver mon âme.

Comme tout propagandiste chrétien, Nick usait de la consolation personnelle et de l'annonce de la Bonne nouvelle. Il atténuait les désespoirs particuliers et prédisait le règne de Dieu. Me donner raison jusqu'à la dynamite sur la façon de considérer M. le Baron de Rotschild, président du Conseil d'administration de la Compagnie, n'aurait pas changé ma situation qu'il examina raisonnablement, me montrant que j'avais enfin atteint la sécurité de vie et que les conditions de mon service ne pouvaient que s'améliorer à mesure que j'augmenterais de grade. Cela me donnerait la possibilité de modifier le travail de mes anciens camarades à la condition de ne pas oublier leur peine quand j'en serais délivré. Il ne m'accordait pas grande confiance et voyait bien que je songeais surtout à m'évader de cette dureté dont je ne plaignais les autres que pour me plaindre. Le christianisme rendait Henri Nick clairvoyant dans toute souffrance et tout égoïsme. Il méprisait ma prétention de devenir écrivain. La valeur d'un homme ne tenait pas dans sa façon d'écrire, mais de vivre. Quelle bassesse que de considérer le style comme une supériorité. C'était une habileté de métier ou un don, comme la vue perçante ou la voix mélodieuse, mais non une vertu. Je pouvais parfaitement me contenter, me disait Henri Nick, d'être un homme de chemin de fer. L'ambition ne valait pas la pureté. Je devais changer complètement de caractère, avoir plus de patience pour supporter mes misères et ne pas prétendre transformer la société simplement parce que l'on ne me donnait pas le loisir de griffonner. Me dévouant plus aux autres qu'à moi-même j'atteindrais des satisfactions bien supérieures à celle de faire imprimer des livres.

Cet homme robuste qui aimait la pauvreté et l'humiliation parlait avec plus de ténacité que d'éloquence. Il appuyait sur les mots comme s'ils étaient une matière difficile à remuer. Sa bouche peinait sur les phrases. Il me frappait patiemment avec ses paroles pesantes. Tout en lui était aussi simple et sincère que le cri d'un enfant qui demande à boire. De son bafouillage plein de droiture et d'amitié sortit une parole éblouissante :

— Il faut que vous naissiez de nouveau.

Il m'enseigna qu'elle était de saint Paul, dite depuis deux mille ans aux Thessaloniciens. Elle m'apparaissait vivante comme un être de chair. Dans quelle lointaine poussière remuée par les vents d'Asie étaient épars les os de celui qui l'avait prononcée ? Elle animait un sous-chef de gare hargneux de Boulogne-sur-Mer. Puissance de la parole plus durable qu'un monument de granit. D'une bouche d'apôtre sortait une force éternelle pour l'espérance humaine.

Je venais de comprendre que je pouvais tirer de moi un autre moi-même. J'étais deux dans ma peau, un qui était, un qui voulait être. Je devais recommencer ma vie, non par les circonstances et les succès de carrière, mais en dedans de moi. Ne garder de ma personne que le visage et me construire un autre caractère. Était-il possible que je devinsse maître de mes sentiments au point de ne les laisser vivre qu'à mon choix, détruisant ce que ma volonté n'acceptait pas ? Cet appel à la vie spirituelle formulait ce que mon tempérament désirait : la maîtrise. Deviendrais-je moralement une nouvelle création ? Nulle œuvre ne me passionnait davantage, mais dans quel but ? Construire un individu ne suffisait pas, il fallait l'utiliser. En cela Henri Nick ne pouvait me convaincre de rester un homme du rail. Cependant l'orgueil de métier ne me manquait point.

Cette nuit-là je commençai à m'enseigner la patience. Je distinguai que mon désir de promptitude était

une peur de ne pas parvenir au bout des difficultés. Je fuyais dans l'impétuosité comme d'autres se cachaient dans la paresse. Le métier m'était une école de caractère. Faire entrer les facultatifs et les expédier valait mieux pour appliquer la parole de saint Paul que la lecture de toute une bibliothèque. Les rames de wagons me remplaçaient les traités de philosophie. Mais si je devenais capable sur le chantier de mater l'élan excessif, de remplacer la décision d'impétuosité par celle de réflexion, le besoin d'écrire m'exaltait et m'accablait. Je ne pouvais rien contre lui que me soumettre. Saint Paul ne prévalait point contre ce démon. Au contraire. La nouvelle création que j'essayais d'être tendait toujours à me ménager des forces pour les donner en pâture à l'écrivain qui attendait dans mon énergie. Les mots me semblaient contenir une puissance de transformation de la vie. Je n'avais qu'à en trouver qui fussent capables de me conférer la notoriété. J'espérais entendre venir de moi les paroles définitives. Des phrases allaient surgir qui contiendraient tant de poésie, de foudroiement, que j'aurais par elles le contentement d'esprit et la prédominance sociale. Ce serait tout de suite, tout à l'heure, demain que les mots décisifs apparaîtraient. Ce n'était jamais. N'importe quoi je faisais me laissait inassouvi, toujours dans l'espérance, jamais dans la satisfaction. Sans cesse en quête et non en prise, je me ruais derrière la fuite continuelle des mots que mon esprit ne pouvait atteindre. Rythme et Pensée, deux puissances terribles qui m'appelaient à elles et ne se laissaient pas saisir. Des heures de ravissement que je dérobais à la fatigue du métier me mettaient dans la joie éperdue d'écrire, mais jamais dans la satisfaction d'avoir écrit.

Il me fallait retomber dans une vie dont la dureté ne laissait aucune place au ravissement de penser et de dire, mais m'accordait les sombres joies de l'auto-

rité et l'orgueil de la peine. A la rude besogne ne manquait point un plaisir farouche qui contenait le mépris des hommes dont la besogne ne valait pas la nôtre. Le métier avait des plénitudes. J'y prenais des sujets de littérature qui allaient depuis la philosophie du commandement jusqu'à la plaisanterie. Le besoin de rédiger, l'asservissement qui me contraignait à exprimer, me venaient de la couleur du ciel ou du visage d'un homme.

***

Je faisais partie depuis plusieurs années de l'*Union pour la vérité* qui publiait un bulletin mensuel de Correspondance. Son président Paul Desjardins à qui j'envoyai mon reportage sur la Marée m'écrivit qu'il l'y insérait. Je profitai de mon jour de sortie pour aller le voir rue Cassette où il me reçut dans une pièce tellement encombrée de livres depuis le haut des rayons jusque sur les sièges et par terre que je pensais qu'on ne venait que d'emménager dans cette maison, mais Paul Desjardins y habitait depuis quinze ans.

Il tendit vers moi ses bras et son regard avec une amitié dont j'étais tout ému. En même temps il avait une façon de se retirer à soi, de disparaître en lui-même qui faisait qu'on le cherchait alors qu'il était devant vous. On attendait de lui la continuation de ce qu'il venait d'être et qu'il n'était plus. Il s'élançait vers vous et passait à côté. De l'élan et de l'esquive : bienveillant et insaisissable.

Ma brutalité naturelle, cette sorte de fureur que j'avais à contraindre les gens à la véracité implacable et à m'y soumettre pour les y entraîner ne pouvait se déployer ici. Paul Desjardins semblait m'accorder beaucoup d'estime et me regarder avec un étonnement craintif et affectueux. Il me parla longuement et avec une telle finesse que je pénétrais dans un plan de l'es-

prit qu'aucune lecture ne m'avait encore permis. Au lieu d'une pensée que j'extirpais des livres, c'était un esprit qui se faisait comme mon livre personnel, écrit pour moi-même dans l'instant. Je ne croyais pas, en prenant des notes sur la marée, dans la cour Capécure, avoir atteint un mérite tel que celui que Paul Desjardins prétendait mien. Des années de réflexion m'étaient encore nécessaires pour reconnaître que ce jour-là j'avais été admis dans la sympathie d'un des hommes les plus capables de France pour l'éducation de l'esprit, mais non du caractère. J'avais l'habitude des abords brusques, d'être commandé et obéi et je me trouvais devant un penseur que la recherche intéressait plus que l'autorité. Nous semblions craintifs l'un devant l'autre. Quelle différence de maintien entre Paul Desjardins et Albert Sartiaux. Le Normalien enseignait, le Polytechnicien commandait. Pas de possibilité d'accident dans les classes de Paul Desjardins. Tout s'y passait en encre et en papier. Sur le réseau du Polytechnicien, des masses lancées, des hommes au travail, parfois des cadavres.

Paul Desjardins paraissait désintéressé de toute conclusion. Il mettait une grande courtoisie à m'écouter mais il s'évadait par la distraction du regard sans cependant cesser de me témoigner par le geste aimable et les paroles affectueuses une amitié dont je ne pouvais douter, car enfin rien n'obligeait cet homme célèbre, recherché, à user son temps en s'occupant de moi comme si je lui étais cher.

Il me déconcertait par cette grande affection et les brusques éclipses que j'y distinguais. Il s'adressait à moi comme si ce lui était délicieux de me conseiller et soudain il diminuait son attention ainsi qu'on baisse une lumière.

J'éprouvais vers lui un grand élan que je ne pouvais pas exprimer. Intimidé par tant de finesse je mesurais

la distance qui me séparait de cet homme des livres. Il était l'idéal que je voulais atteindre : la plénitude de pensée, le loisir d'écrire. Je lui en dis mon intention. Il y souscrivit comme si c'était la chose la plus juste du monde. Et il m'en indiqua les possibilités : devenir secrétaire appointé de l'Union pour la vérité et préparer le concours de l'Inspection du Travail. Il me fallait pour cela voir Arthur Fontaine, parent de Paul Desjardins, et directeur au Ministère du Travail.

Arthur Fontaine, major de l'Ecole Polytechnique, avait construit les textes de la législation ouvrière. On distinguait mal dans son attitude sa résolution qui était grande et sans éclat apparent comme tout ce qu'il accomplissait. Obstiné en modestie, il ne prenait jamais le sommet d'une discussion mais y entrait à parole douce et se tenait si calmement à son idée qu'on ne s'apercevait qu'il avait une forte opinion que par sa manière de n'en point changer, beaucoup plus que par sa vigueur à la dire.

Amateur affiné de peinture et de lettres il voyait en moi un artiste et ne changeait pas ses habitudes en réservant un accueil aimable à un nouveau venu dans la littérature. Il encourageait les gens de plume et de pinceau, parmi lesquels il ne pouvait manquer de rencontrer quelques saugrenus comme cet ancien prêtre qui adorait les enfants mais négligeait les siens. Ayant l'amour du mariage, il ne pouvait vivre sans femme mais jamais longtemps car il les abandonnait ingénument ainsi que leur progéniture. Arthur Fontaine l'en blâmait avec une sévérité retenue, adoucie. La voix de cet affectueux restait toujours au ton de l'amitié. Le cœur indigné et la parole aimable il venait en aide aux familles de son obligé. A la longue il le convertit à une fidélité d'amour dont le défroqué n'avait pas été capable pour l'Eglise.

Ce déserteur ecclésiastique avait un très grand charme.

Doux, rustique, enivré par la vue du feuillage, il habitait la banlieue et amenait au Ministère du Travail la campagne qu'il liait en fagots de branchages sur le guidon de sa bicyclette. Il étalait dans son bureau des fruits, non pour la gourmandise, mais pour la couleur,

La bienveillance d'Arthur Fontaine envers cet énergumène de la fantaisie témoignait de l'accueil dont était capable le grand fonctionnaire à l'égard d'un irrégulier comme moi.

Alors qu'Albert Sartiaux également premier de sa promotion à Polytechnique mettait avant toutes choses la soumission aux règles du réseau et voulait d'abord tirer d'un homme le service du chemin de fer, Arthur Fontaine aussi résolu mais dans l'exigence morale et non pas seulement professionnelle, admettait plus de diversité. Ce ne lui était pas une raison de conclure à la faillite d'une carrière que de voir un homme se vouer, après son métier bien fait, aux délices artistiques et s'il m'appelait à concourir pour l'inspection du Travail c'était afin de me permettre d'écrire et non de me l'interdire, comme faisait le chemin de fer du Nord.

J'allais m'évader de la terrible parole : « Un chef doit tout son temps à la Compagnie ».

Jamais je ne m'étais trouvé devant une occasion aussi bien organisée. Je bénéficiais du goût que Paul Desjardins et Arthur Fontaine avaient pour tout ce qui leur paraissait une tentative populaire. Je leur étais sympathique justement parce que très différent d'eux. L'éducation faisait de l'homme une création nouvelle, uniquement par ce qui se passait dans sa tête. L'élégance d'esprit comme celle du corps avait ses révélations discrètes. La façon d'avancer la main ou une réplique classaient un individu parmi les éduqués. Paul Desjardins excellait à ces imperceptibles qui marquaient la grande distance où j'étais de lui. Je n'avais

pas devant moi un opulent de l'argent dont la fortune provoquait ma jalousie, mais un être bien plus difficile à envier, car aucune richesse ne pouvait atteindre ce qu'il détenait. Au Rotschild de la Compagnie du Nord, j'opposais la proclamation révolutionnaire. Ce n'était point de l'imiter qui m'importait mais de l'attaquer. Ainsi je faisais mieux que m'égaler à lui ; je le dépassais. Sa fonction sociale ne me paraissait qu'abus, iniquité. Devant Paul Desjardins ma révolte commençait par l'adoration. Je voulais atteindre et non plus détruire. Il représentait pour moi non ce qu'on tue mais ce pour quoi on se fait tuer. Il était une richesse dont jamais je ne posséderais les trésors. Une phrase de lui me révélait des immensités de l'esprit. Il me parla d'Amyot avec une ferveur égale à celle d'Henri Nick parlant de Jésus. Mais Paul Desjardins n'était fanatique d'aucune idée. Je cherchais un point d'appui. Il m'offrait un examen. Par lui je pouvais tout parcourir, ne m'arrêter à rien. Ma patience à observer ne m'était devant lui d'aucun secours, car il n'avait pas assez de fixité pour suffire à mon attention. Alors que je me croyais engagé par sa parole dans un sujet digne d'une dévotion durable, il en avait déjà changé et me laissait inquiet de tout ce que j'aurais encore voulu savoir. Ce qu'il me dit d'Amyot me fut un émerveillement. Je voyais dans la parole de Paul Desjardins le français non pas comme une langue adulte, solide, où les mots obéissaient à une ordonnance réglée par des chefs-d'œuvre mais un enfant délicieux, plein de sourires et de caresses, adorable dans ses maladresses, trébuchant sous l'amour de sa nourrice grecque aux mains vigilantes autour de sa naïveté. Je voyais naître une langue dans la dévotion de Jacques Amyot sans feu ni chandelle qui crevait de faim en traduisant Plutarque. Paul Desjardins arrêta ma pitié :

— Les sous lui vinrent avec l'Evêché. Ce bon prêtre

avait la dent longue. L'indigestion est une pratique d'Eglise.

Cette façon de foutre une paire de calottes aux réputations et aux gens après les avoir exaltés était chez Paul Desjardins comme un pas de l'esprit. Il avait en cela une marche très régulière qu'on reconnaissait de loin, qu'on entendait bien venir. Il pratiquait le dithyrambe et la nasarde. Son caractère était composé de ferveur et d'ironie. Il adorait et bafouait. Il mettait le diapason de sa voix à l'opposé de l'importance de son discours. Quand il disait des vérités éternelles, il chuchotait. Il fallait porter grande attention à tout son dire, car lui-même semblait n'accorder aucun mérite à ce qui en avait le plus. Il avait la modestie insidieuse, se cachait derrière l'indifférence à soi et murmurait des paroles qu'on se penchait pour bien entendre, tant elles avaient de charme. Cette tactique de s'ombrer soi-même et de se traiter négligemment lui était bonne pour l'ironie murmurée. Il fit devant moi l'éloge enthousiaste d'un professeur en Sorbonne, plaça son œuvre très haut, mais il le plaignit d'être âgé et murmura :

— Ce qui importe n'est pas d'être un grand esprit mais un pur esprit, et c'est un pur esprit que ce vieux lampion mal éteint.

Il n'avait pas dû parler plus haut le jour où parlant de M. de Caillavet dont la femme prenait grand soin d'Anatole France il le nomma : « Monsieur l'Administrateur du Collage de France ».

Ironique mais non méchant il était dépourvu de la force de haïr. Un rédacteur du *Figaro* ayant publié contre lui un article acrimonieux, Paul Desjardins rencontra quelque temps après cet homme qui vint vers lui la main tendue que Paul Desjardins accepta affectueusement et comme on s'étonnait de sa bienveillance envers l'insulteur, il répondit doucement :

— Il m'a pardonné son article.

Tant de finesse dans les mots, un si riche trésor d'idées, ne faisaient pas de Paul Desjardins un caractère décidé. Son âme de janséniste rectificateur de religion s'adoucissait dans le bel esprit. J'avais jusqu'ici connu les irréalistes mathématiques, gens de Polytechnique, dressés à comprendre les signes mieux que les hommes. Cela ne les privait pas d'une implacable volonté. Ils savaient vouloir des autres l'impossible sinon le tenter eux-mêmes. Leur tactique n'était pas tant de mesurer l'effort que de l'exiger. L'irréalisme littéraire de Paul Desjardins était d'une toute autre essence. Incapable de formuler un commandement, il proposait, il n'imposait pas. Sa finesse me charmait jusqu'à l'adoration, son instabilité m'était désagréable.

J'avais passé tant d'heures de ma vie et des plus dures à me faire une volonté que je m'étonnais de la négligence qu'un homme de la qualité de Paul Desjardins paraissait appliquer à la sienne. Quand je revins à Calais, j'étais encore en esprit avec Paul Desjardins. La pénétrante influence de ce penseur était si durable qu'en le quittant on l'emportait avec soi et loin de sa parole on l'entendait encore. Quelque travail que la Compagnie pût maintenant m'imposer il y avait des refuges de ma conscience où l'autorité des ingénieurs ne pouvait plus pénétrer. Je n'aurais pas voulu accepter Paul Desjardins dans une équipe de manœuvre, ni même comme auxiliaire sous halle P. V. brouettant les colis au salaire de début de 3,75 par jour. Cet homme subtil était nul de mains. Mais son influence vivait maintenant sur le rail. Le style de mes rapports changeait et aussi mon pas dans les voies. Si ce merveilleux éducateur avait eu constamment l'esprit de bonté dont il donnait parfois de si grands et discrets exemples, il aurait entraîné les foules vers une religion nouvelle, ce qui était l'intention de son âme de Janséniste.

Mais il ne pouvait se passer de railler. Un de ses mots

d'esprit faisait écrouler instantanément la dévotion que ses élèves lui portaient et qu'ils reconstituaient toujours.

Il lançait les âmes et les regardait trébucher. Capable de se dévouer, mais jamais définitivement, à une idée ou à un être, il ne lui déplaisait pas de tendre un piège mais il ne manquait pas non plus d'habiles consolations pour les gens qu'il avait fait choir.

S'il avait été tenacement ambitieux, sagement occupé de ses intérêts, il aurait atteint les plus hautes situations de l'Université et réalisé la gloire et la fortune littéraires.

Il faisait penser comme la vapeur fait mouvoir. L'animation de l'esprit l'intéressait plus que les directions. Fervent mais non convaincu, il définissait admirablement la foi et ne s'y arrêtait pas. Plein de savoir et d'incertitude il commandait mieux aux idées qu'aux hommes, c'est pourquoi tant de caractères capables d'autorité dans la politique, l'administration, les lettres, l'enseignement, lui doivent des disciplines qui ont suffi à faire de grandes carrières.

Il me dit une fois :

— Je n'ai jamais écrit que par procuration.

Il m'a procuré mon œuvre.

***

On ne fait jamais si bien un métier que lorsqu'on n'y est pas absolument obligé. Alors l'amour y a part plus que la nécessité. Je pouvais maintenant distinguer clairement ce qui m'écartait de la Compagnie, mais aussi ce qui m'y retenait. Préparer le concours de l'inspection du travail me mettait en état moral d'évasion du métier. Tant de secours me venait pour cela que je pouvais considérer la tentative comme sûrement réalisable. Il ne fallait qu'apprendre du droit, de la

mécanique, de la chimie, des mathématiques, amusettes pour qui a du loisir. C'était un repos auprès du labeur de remuer les rames du triage de Boulogne. Ce travail en papier occupait mes heures de liberté. Au lieu de me coucher en attendant le bateau de nuit, j'usais sur mes livres de libération l'électricité de la Compagnie et il m'arrivait de m'endormir dans son fauteuil. Je réfléchissais aussi à tout ce que j'allais quitter : non tant aux avantages de carrière, que les appointements d'inspecteur du travail compenseraient, mais à l'autorité. Une gare m'était un beau lieu de sport pour commander les hommes. Le travail en plein air nous rendait si résistants que ni pluie ni gel ne nous incommodaient. Nous avions une peau endurante et dont j'apprenais de plus en plus les immenses possibilités, car je venais d'un métier de chauffe et calfeutré. J'avais acquis une telle habitude de l'intempérie qu'en sortant de nager dans l'avant-port de Calais par des jours de froid et de vent, j'essorais mon corps à la brise. Je devais à la Compagnie de pouvoir rester le nez au vent douze heures d'affilée, midi d'Août ou minuit de Décembre. Jamais de mon plein gré je n'aurais réalisé cette longue expérience. Cela quitté, ce serait fini de commander une équipe. Privé de responsabilité directe, je deviendrais le contrôleur du travail des autres, un commissaire de police des usines. Je ne donnerais plus des ordres, je dresserais des contraventions. Ainsi chaque métier avait un charme qu'on ne découvrait bien qu'au moment d'en partir. Le chemin de fer me donnait le regret de l'habileté de mes doigts autrefois si fiers dans les besognes de l'alimentation. Allais-je maintenant m'attrister de perdre l'orgueil des grandes responsabilités ? J'avais comme une avarice de sentiments. Je voulais tout garder de ce qui m'enseignait les hommes. Mais le métier nouveau vers lequel j'avançais pouvait me donner de grandes joies. D'abord la plus précieuse

de toutes : écrire. Puis la revanche sociale : venger les pauvres, aider les ouvriers contre le patron. Mon amour à leur égard ne pouvait aller sans haine contre ceux qui les opprimaient. Je détestais le riche même dans sa bonté. Les voyageurs importants de cette gare de luxe nous envoyaient au nouvel an des cadeaux de faisans et de boîtes de cigares. Leurs courriers distribuaient des pourboires notables. Chaque fois que l'offre m'en était faite, j'appelais orgueilleusement un surveillant de quai pour qu'il prît la pièce qui était toujours d'or. Un homme trop bien vêtu pour avoir mon estime et qui accompagnait le Rotschild de Londres, passager fréquent, accepta mon ordre de donner à l'agent interprète la somme qu'il me tendait mais il reprit aussitôt deux livres dans sa bourse, pensant probablement que ma fierté de refus venait de ce qu'il n'en avait offert qu'une. Je partis vers la salle des colis postaux où il me suivit, contrairement au règlement de la circulation des voyageurs dans la gare. Il accélérait son pas derrière le mien tant qu'à la fin je lui intimai brusquement l'ordre de reculer :

— *No business for you here. Down the other way, please.*

Il se tint devant moi, obstiné, courtois, très doux et me dit :

— *For the kids.*

Comment offenser un homme qui voulait à toute force remplir sa fonction de m'être agréable et en prenait un chemin si gracieux. Intraitable chaque fois qu'on s'opposait à moi j'étais toujours vaincu par la bonté.

Maintenant que je profitais de mes sorties pour aller à Paris voir Paul Desjardins, mon service devenait d'une telle courtoisie qu'on ne me reconnaissait plus. Cela tenait non seulement au détachement où j'étais envers les événements de la Compagnie que je me préparais à quitter mais plus encore à l'influence de cet

homme si affiné qu'on ne pouvait avoir à son égard que deux attitudes : ou s'opposer rudement à lui par désespoir de l'imiter ou le copier. Le dépasser il n'y fallait point essayer. J'allais de l'une à l'autre de ces positions d'esprit : intraitable quand j'étais devant Paul Desjardins, recherchant ses façons dès que je l'avais quitté.

Cela me valait sur les quais de la gare des sourires de femmes et l'amitié de la Douane à qui je témoignais une surprenante bienséance. Jusqu'ici je ne m'étais fié qu'à la volonté dans le travail et je lui donnais les formes extérieures les plus évidentes. Ma figure aux sourcils froncés ne trompait pas. On savait qu'il ne fallait pas espérer la facilité, que les choses seraient dures. Aucune hypocrisie, une recherche constante de l'énergie brutale, du coup sec. Je découvrais, grâce à Paul Desjardins, les forces douces qui étaient considérables. Mes relations avec les officiers du port devenaient un modèle pour manuel des belles manières. Je tendais la main en avançant de dix pas vers le commandant que j'avais si souvent prié de me foutre la paix. J'en eus quelque bénéfice car il m'expliqua le gréement des navires. Il m'instruisait aux termes de marine. Je m'apercevais que je pouvais toujours le considérer comme un abruti mais que j'avais intérêt à ne pas le lui dire. Il se montra fort sensible aux égards dont je l'avais si longtemps privé. Ma courtoisie obtenait de lui ce que ma férocité n'aurait pu prétendre. Par orgueil de métier et désir de faciliter mon travail je défendais dans tous les cas, même les pires, l'équipe de manœuvre du port qui amenait les wagons aux navires de pâtes de bois pour les papeteries, de rondins pour les mines, de charpente pour le bâtiment. Le commandant avait parfaitement raison d'interdire les manœuvres de triage sur les voies des quais qui n'étaient pas un chantier fermé de la Compagnie mais un passage public. Nous devions n'y accomplir que le minimum de mouvements toujours

précédés d'un agent de sécurité, drapeau déployé. Afin de soulager le triage des Fontinettes où auparavant on acheminait les rames en vrac, le port forma des trains complets pour les gares papetières de la vallée de l'Aa et les charbonnages. Belle occasion de discours pour le commandant qui grognait de la gorge plus qu'il ne prononçait de mots précis ; au fond brave homme qui mettait sa responsabilité à couvert par une protestation quotidienne pour laquelle il lui fallait m'aborder, ce qui n'était pas facile, car je tournais autour des rames de wagons. Je montais à bord des navires pour voir ce qui restait dans les cales ou bien je cherchais dans l'estaminet les brigadiers de dockers afin de leur demander d'accélérer la charge sur la première voie à partir. Le commandant n'avait maintenant plus besoin de tant se remuer pour m'atteindre. Je lui économisais ses chaussures. C'était moi qui allais vers lui, m'excusant des nécessités du service, donnant absolument raison à sa prudence et reconnaissant que tous les règlements étaient violés. Cet aveu lui suffisait. Je le lui fournissais en termes fort obligeants, autant de fois qu'il paraissait en éprouver le besoin. Après cela il était tranquille et nous aussi. Les hommes du rail pouvaient empêcher la circulation des voitures, obliger les piétons à se détourner, agir sur les voies du port comme dans une enceinte de la Compagnie où on engueule l'intrus. Les autorités étant satisfaites par la précaution d'esprit pouvaient tolérer le désordre de la situation.

(à suivre) PIERRE HAMP

LETTRES D'HAÏTI

Ayant quitté la marine royale pour suivre le Père Enfantin en Orient, Jean Prax eut une carrière très accidentée. Professeur de mathématiques à Constantinople, ingénieur au Barrage du Nil, médecin en Arabie, il navigua sur la mer Rouge, accompagna Ibrahim Pacha dans sa guérilla contre les Druses, explora l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine et fut, en 1847, nommé vice-consul de France aux Gonaïves. Il y fit un séjour de douze ans. Curieux des mœurs et des superstitions locales, il entreprit d'écrire l'histoire d'Haïti depuis Christophe Colomb jusqu'à la Révolution de 1859. Il mourut le 2 juillet de cette même année. L'ouvrage qu'il avait rédigé ne parut jamais. En manière de passe-temps, Prax racontait dans ses lettres à son ami Charles Lambert bey, les menus incidents et les événements qui se passaient dans sa résidence. Il esquissa ainsi un très singulier et véridique tableau d'Haïti sous le règne de Faustin Ier, dit Soulouque. Les fragments qui suivent sont extraits de sa correspondance.

AURIANT

... L'Empereur est né dans l'esclavage ; après l'émancipation des noirs, il embrassa la carrière militaire, il était chef de bataillon sous le président Boyer. Parvenu au grade de général de division, il fut élu, en 1847, président de la République d'Haïti. Il dut son élection à sa nullité et à son peu d'instruction ; car les hommes politiques de cette époque, en faisant ce choix, comptaient se réserver le soin des affaires politiques et les tripotages du gouvernement. Mais Soulouque, à l'exemple de Sixte-Quint qui jeta ses béquilles après son élection, s'écria dans son patois créole : « moi pas cherché ça ;

c'est Dié qui volé, et quand père moi veni, moi tué li. » Ce qui signifie : « Je n'ai pas recherché cette élection ; c'est Dieu qui l'a voulue ; et quand mon père viendrait pour me tirer de là, je le tuerais. »

L'Empereur Soulouque est un des beaux noirs d'Haïti. On ne dirait pas, en le voyant, qu'il a 65 ans, surtout lorsqu'il se montre à cheval dans les rues de Port-au-Prince. Il a le squelette fortement développé et bien attaché, un embonpoint remarquable, la taille moyenne, le cou court, un tempérament apoplectique et goutteux, des yeux pleins de ruse, mais le bas de la figure est insignifiant.

En arrivant à la présidence, Soulouque choisit un instituteur qui lui apprit à lire et à écrire ; se fiant peu à ses ministres, et les faisant fusiller au besoin, il a auprès de lui un conseil privé qui contrôle les actes de son gouvernement.

... Une maison française de Port-au-Prince fut chargée de faire venir de Paris tout ce qui était nécessaire à la cérémonie du sacre : les deux couronnes, les manteaux impériaux, la voiture, les plaques, crachats et décorations des ordres de Saint-Faustin et de la Légion d'honneur, les glaces, les dorures, les banquettes en velours, les tentures et de riches tapis ; c'était une commande de 45.000 piastres fortes. L'Empereur ayant appris que sa couronne était surmontée d'un faux diamant se mit en colère, croyant que les fournisseurs l'avaient trompé : il ne comprenait pas qu'un vrai diamant des dimensions de celui qui ornait sa couronne, aurait absorbé à lui seul le chiffre de la commande.

Après la cérémonie du sacre, cérémonie longue et fatigante par une température de 30°, Leurs Majestés, dégagées de leurs manteaux impériaux, furent conduites à la salle du trône pour recevoir les grands corps de l'Etat, admis au défilé. Le corps diplomatique ouvrait

la marche ; après les salutations muettes, et tandis que les Consuls se retiraient, le maître des cérémonies s'écria : « On ne tourne pas le dos à Leurs Majestés ». Les Consuls ne tinrent aucun compte de cette injonction, mais les fonctionnaires de l'Etat se retirèrent à reculons, ainsi que le clergé des paroisses de l'Empire, présent à la cérémonie. Le vénérable curé Langlumé de Port-de-Paix, peu habitué à cette marche rétrograde, engagea ses pieds dans le bas de sa soutane, et alla rouler auprès des dames d'honneur et des duchesses de la Cour.

Après son élévation à l'Empire, Soulouque, par une ordonnance du 9 novembre 1849, organisa une Maison Civile, en créant les fonctions suivantes :

1 *grand aumônier,*
1 *grand échanson,*
1 *grand panetier,*
1 *grand maréchal du Palais,*
1 *maréchal des logis,*
2 *gentilshommes d'honneur,*
1 *chancelier de l'Empereur,*
23 *gouverneurs des palais,*
7 *gouverneurs des châteaux,*
1 *grand chambellan,*
4 *chambellans,*
3 *secrétaires de l'Empereur,*
1 *bibliothécaire,*
1 *archiviste,*
1 *grand écuyer,*
10 *écuyers,*
1 *gouverneur des pages,*
20 *pages,*
1 *grand veneur,*
1 *capitaine des chasses,*
1 *lieutenant des chasses,*
2 *porte-arquebuse,*
1 *grand maître des cérémonies,*
5 *maîtres des cérémonies,*
1 *ministre de la maison de l'Empereur,*
6 *intendants de la maison de l'empereur,*
1 *roi d'armes,*
15 *hérauts d'armes,*
12 *huissiers du palais,*
1 *intendant des bâtiments de la couronne,*
2 *architectes des palais,*
1 *directeur des jardins, eaux et forêts des palais,*
2 *médecins de l'Empereur,*
3 *chirurgiens de l'Empereur,*
2 *maîtres de chapelle,*
25 *chevaliers de chapelle,*
1 *grand maître de la garde-robe,*

2 *gentilshommes de la chambre,*
2 *peintres de l'Empereur,*
3 *intendants des menus plaisirs.*

D'après cela, on pourrait croire qu'il s'agit d'un grand empire et d'un état florissant, et non d'un tout petit pays, tout ruiné, de princes et de barons sans argent et dont les palais sont généralement représentés par de pauvres cabanes.

***

...Quand on parcourt la campagne, on voit un spectacle bien singulier : les terrains vagues du domaine public offrent une végétation extraordinaire ; ce sont des bois touffus que les lianes enlacent et qui procurent aux bestiaux une abondante pâture. Les terrains appartenant aux particuliers, au contraire, sont dépourvus de végétation, à peine y voit-on quelques pieds de caféiers, de cotonniers et de cocotiers qui viennent sans culture. L'habitant et c'est généralement le noir, se borne au strict nécessaire, n'éprouvant pas le besoin du bien-être, sachant d'ailleurs que le superflu lui serait dérobé ; le bourgeois, c'est généralement le mulâtre, qui voudrait jouir des prérogatives des anciens colons, a des propriétés encore en plus mauvais état, faute de bras qui veuillent se mettre à son service. Je parcourais un jour l'habitation d'un haut fonctionnaire, homme de couleur et je fus étonné de la trouver pour ainsi dire abandonnée. Le propriétaire à qui je communiquai mes réflexions me dit : « C'est un pays des dieux habité par des gueux. » Il faut reconnaître que les noirs savent mettre en pratique la fameuse maxime de M. Dupin : « Chacun chez soi, chacun pour soi » ; mais le pays ne s'en trouve pas mieux.

Cette civilisation toute particulière et bien étrange met en relief, quoique négativement, la valeur du travailleur : sans lui, la terre reste inculte, les produits du

sol s'anéantissent, les propriétés perdent toute leur valeur, le capitaliste est ruiné. Un hectare de terrain cultivable, situé à une lieue de la ville, ne vaut que de 15 à 20 francs. Si le propriétaire a la chance de trouver un fermier, celui-ci lui demande d'abord des avances et les instruments aratoires ; et le plus souvent, lorsqu'il se trouve ainsi pourvu, il disparaît. S'il reste sur l'habitation, les produits du sol sont répartis entre lui et le maître par portions égales, mais le fermier a l'habitude de ne déclarer que la moitié de la récolte, de sorte qu'il a ainsi les trois quarts des produits.

... L'ouvrier des villes est admirable quand il travaille sous un soleil ardent, en plein midi, n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon et un chapeau de paille ; on voit son torse et ses bras nus garnis de muscles élastiques comme l'acier, brillants comme le bronze, infatigables comme les ressorts d'une machine à vapeur. Telle est surtout la classe des charpentiers, tant pour la construction des maisons qui sont toutes en bois que pour l'équarrissage des billes d'acajou. Ces ouvriers font leur ouvrage à forfait, les prix sont déterminés d'avance, ce qui les engage à travailler avec une grande activité, d'autant plus que rien dans leur état ne peut rappeler l'esclavage de leurs pères. Cette horreur de l'esclavage est poussée à tel point que personne ne veut être domestique, car la domesticité est encore une servitude. Ainsi, pour les propriétaires, point de cultivateurs, pour les citadins, point de domestiques, pour l'Empereur tout le monde est soldat...

***

La commune de Terre-Neuve, située dans la Province de l'Artibonite de l'Empire d'Haïti s'étend au delà de la baie des Gonaïves, le long de la côte jusqu'à Port-à-Piment qui est une de ses dépendances. Son territoire dont la longueur est de 10 lieues du Sud au Nord, est

hérissé de montagnes et coupé par des vallées fertiles dont les hauteurs plus ou moins élevées au-dessus du niveau de la mer les rendent propres à toutes les cultures.

... Les premiers habitants de Terre-Neuve, et nous avons dit que c'étaient des colons français, y firent bâtir une église, la même qu'on voit aujourd'hui ; ce fut un ouvrier français qui se mit à l'œuvre : on peut admirer encore le beau travail de la charpente en bois d'acajou qui termine l'édifice, ainsi que le fini et les belles proportions de l'autel également en acajou massif.

Ces colons vécurent paisiblement sous l'administration bienveillante de Toussaint-Louverture. Mais en proclamant aux Gonaïves, le 1er janvier 1804, l'indépendance d'Haïti, Dessalines s'écria : « Le nom français *lugubre* encore ces contrées ». Ces paroles furent le signal du massacre des colons qui restaient encore dans l'île, et cependant ceux de Terre-Neuve furent épargnés.

Dessalines est tué en 1806, Christophe le remplace dans la partie du Nord, depuis le cap Haïtien jusqu'à Saint-Marc, se fait reconnaître roi, et pour assouvir sa haine contre les Français, il fait égorger les colons de Terre-Neuve.

Il y a cependant encore aujourd'hui dans ce bourg un Blanc de père et mère français, né au Cap peu de temps avant l'incendie de cette ville par Christophe qui la défendait contre l'armée du général Leclerc. Il fut sauvé par sa nourrice, femme noire, qui l'éleva comme son propre fils à Terre-Neuve où elle s'établit. Ce Blanc a aujourd'hui 55 ans ; c'est un petit bonhomme qui ne parle que le créole, et qui a fait à sa noire moitié dix enfants mulâtres, filles et garçons, tous vivants ; il en a mis un onzième sur les chantiers, ce dont sa femme se plaint en disant que Petit père Jacques (tel est le nom qu'on donne à ce Blanc) ne la laisse jamais tranquille. Petit père Jacques n'a jamais connu son

nom de famille, qui est le moindre de ses soucis, il est satisfait de celui qu'il porte et qui se compose de trois appellatifs provenant de sa taille au-dessous de la moyenne, de ses qualités prolifiques et de son baptême.

Un vieux Noir qui demeurait au Cap a trouvé lui aussi à Terre-Neuve un refuge contre le despotisme de Christophe, bien que ce roi n'eût que de bonnes intentions à son égard, car il voulait tout simplement en faire un officier. Mais le Noir, qui savait qu'il ne savait rien, et que le roi était très exigeant et très sévère, comprenant que l'épaulette ferait peser sur lui une grande responsabilité, préféra prendre la fuite et devenir marron. Il établit son domicile sur une montagne élevée et déserte de Terre-Neuve, et là, pendant dix longues années, il vécut solitaire dans toute l'acception du mot, ne voulant pas même se donner une compagne qui eût pu le trahir. Il avait pour demeure une grotte naturelle qui, dit-il, avait été creusée dans le rocher tout exprès pour lui par le Bon Dieu. Il cultiva un peu de terrain pour avoir des bananes, des patates, en un mot les vivres qui lui étaient nécessaires, et dont il se procurait les plants ou les semences en descendant la nuit dans quelque habitation.

Cet homme a donc vécu pendant dix ans comme un véritable anachorète, ne mangeant que quelques farineux boucanés, mais privé de sel, de viande, de boissons fermentées. Ce frugivore, présenté aux sociétés de tempérance, elles reconnaîtraient avec satisfaction que l'homme peut très bien se passer de viande, de condiments et de spiritueux. Je ne dois pas cependant passer sous silence que le Noir dont nous nous occupons a les jambes faibles.....

***

Les mœurs sont très relâchées en Haïti, ce qui n'empêche pas les jaunes et les noirs de crier haro sur le

curé des Gonaïves (c'est un Français), pour avoir dit en chaire, le jeudi saint, qu'on perdait son âme pour *quelques instants* de volupté. Les plus débauchés voulurent se venger et voici ce qu'ils imaginèrent.

Le jour de Pâques, dès le matin, ils firent répandre un conte des plus absurdes, auquel, toutefois, toute la population ajoutait foi, tant elle est ignorante et superstitieuse. On racontait qu'il était arrivé du Gros Morne (commune de la Province) un cabrouet (voiture) chargé de deux individus, homme et femme, qui après avoir forniqué, le vendredi saint, étaient restés collés ensemble (c'était le terme employé) ; que la femme était mariée, et qu'elle avait été surprise ainsi que son amant ; que le cabrouet avait été conduit chez le curé, afin que par les prières du prêtre le maléfice ou le *Wanga* pût être conjuré.

Bientôt la maison du curé est envahie ; chacun veut être témoin du phénomène, et comme il y avait des individus qui affirmaient l'avoir vu, tout le monde accourait, et tout le monde restait, attendant l'apparition du couple *conjoint*. La foule, composée de cinq à six cents personnes, se trouvait en présence de la garnison réunie sur la place pour la parade ; on envoya quelques soldats pour la disperser et l'on fit quelques arrestations.

Le curé était à l'église, ignorant ce qui se passait, et lorsqu'il commença l'office divin auquel assistaient le gouverneur, son état-major et les troupes, sa maison fut de nouveau envahie, chacun voulant voir ce fameux *Wanga*. On en parlait d'ailleurs en ville ; il faisait le sujet de la conversation des commères, et toutes les classes de la société croyaient à la réalité de ce conte...

PRAX

Par une rencontre, par un jeu du soleil, je reconnus en un groupe de baigneurs sur des marches les couleurs de Michel-Ange. Occasion de regarder une assez bonne image de la *Sainte Famille*, qui fut, à mon goût, la reine de l'art italien au Petit Palais. Occasion aussi de penser à toutes ces merveilles qui maintenant s'en retournent. A considérer la politique seulement, l'humanité se perd elle-même. Mais là du mions elle s'est retrouvée. Quel contraste entre les méchantes pensées que nous voudrions avoir, et les véritables ! Poésie et peinture nous rendront l'homme ; et il n'y a point d'autre chemin.

Comme nous repassions toutes ces grandeurs, cette unité de l'homme, cette amitié de l'homme, choses menacées, choses à sauver, d'autres images parurent sur la table, et principalement *la Vierge à la chaise*, de Raphaël, qui ranima une vieille et belle dispute. Et lui disait que ce qu'il remarquait dans cette dernière œuvre, c'est que l'œil trouvait un égal plaisir en toutes ses parties sans préférence, comme en ce montant de chaise, en ce fichu. Ce bonheur répandu effaçait l'homme en un sens, mais célébrait le peintre, de façon que le pur peintre devait ici se perdre en contemplation, et sans aucune idée. Cela moi aussi je pouvais le comprendre, et refuser le sens en me livrant à la beauté pure. Toutefois l'autre dieu, plus près du tonnerre, ne le permit pas.

Revenant à l'autre *Famille*, je me souvins que la couleur n'y était pas moins belle, mais qu'ici elle allait de soi, comme chose nullement présentée ou offerte, Ce n'était plus que vrai. On remontait aux visages, on était retenu par l'attention maternelle, autant de force que de grâce, et surhumaine en vérité. De ce redoublement de vrai, on se trouvait porté à l'immense espace derrière, vide de choses, et à cette frise

de formes nues. Un peuple donc au large, et faisant cercle de loin à la cellule mère de tous les peuples. Certes c'était un rappel de notre condition nue ; comme tous ces nus qui font ornement dans la Sixtine. Mais ici le centre régnait plus impérieusement. C'était comme une réflexion peinte, et un rappel à l'ordre de toutes nos pensées. Quoi que puissent inventer toutes ces forces mâles, la vigilance maternelle n'en est pas moins la vigilance même. Et malheur à qui déchire l'homme contre l'homme !

Revenant alors à la couleur, autant qu'on le pouvait faire par le souvenir, nous pensions qu'elle était surmontée, qu'elle était servante, éclairant autre chose qu'elle, et trouvant enfin son être d'apparence. C'est ainsi que pressés par ce puissant génie, nous étions invités à chercher, comme Platon dit, une autre beauté dans la beauté. Et nous disions encore que cette recherche a passé de mode, et que c'est de là que viennent presque tous nos maux. Car il faut alors que nous suivions la règle du bon plaisir, qui est une règle cruelle et inhumaine. Chacun imposerait donc sa fureur d'aimer et son caprice comme règle. Chacun oublierait la maison commune à laquelle l'architecte pense toujours, et le ciel commun, ce grand toit, et la raison commune en ses rapports et en ses équilibres. En sorte qu'on risquait de perdre la peinture elle-même dans la pure ivresse du peintre, la poésie dans le pur chant, et le chant lui-même dans le pur plaisir, très impur, alors, et tyran des tyrans. Pourquoi refuser cette invitation à penser qui vient des arts ? Les premiers et vifs plaisirs sont comme des marches. Qui refuserait ce mouvement et ce vrai commencement qui seul nous assure de tout notre être ? On a quelquefois aperçu ce que serait le plaisir sans la pensée ; on n'a pas assez considéré ce que serait la pensée sans le plaisir. Notre colère vient sans doute d'être coupés en penseurs, architectes, peintres, musiciens, chacun jouant le maître après un temps d'apprenti. Ces techniques ne font pas l'homme, elles le défont, et non pas en métaphore. Les métiers sont beaux, mais gare aux métiers !

Revenant à la *Vierge* de Raphaël, nous trouvions qu'elle ne disait rien d'autre, et qu'elle n'avait jamais dit rien d'autre. Son éclat seulement se redoublait, et sans fin suffi-

sait. Ce n'est pas la faute de la jeunesse si elle suffit, et si elle coupe toute pensée qui n'est point de sa chère substance. Alors que l'autre génie nous enlevait vers le ciel des dieux, ces hommes sublimes et forts, celui-là nous retient à la substance humaine, et presque nous en entoure ; et la seule pensée qui nous occupe alors, c'est que nous nous devons compte de ce culte absolu de l'homme, dont nous éprouvons la puissance. Il faut que la grâce règne sur la force. Ces deux enfants et cette mère rêveuse nous feraient oublier l'athlète, le dangereux athlète, juste et injuste souvent d'un même geste. De toute façon, et à rapprocher ces deux œuvres souveraines, on reconnaît que la religion de l'homme-dieu est maintenant toute terrestre, et que l'homme a assez à vaincre en sa forme même et par sa perfection même. Ce que Michel-Ange ne cesse de nous redire par l'image du muscle aveugle, si naturellement tendu contre lui-même. Aussi, sous la main de cet homme sévère, et voyant devant nous l'autre image, celle du bonheur enfant, nous formions des résolutions viriles.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Un Tricentenaire.

Le roman que Léon Daudet a publié cette année, *Médée,* finit par ces mots, les premiers que le hasard m'ait fait lire dans le livre avant de le couper : « Quelques minutes plus tard, l'avion décollait, emportant la magicienne vers son tragique et mystérieux destin. » Je vis d'un coup l'histoire de Médée comme une histoire d'aujourd'hui : c'était ainsi d'ailleurs que Daudet l'avait comprise. Force et jeunesse de ces vieux mythes, qu'il suffit de mettre dans la chaudière, comme fit Médée du vieux Eson, pour en faire sortir une figure actuelle.

Par hasard ce rajeunissement de *Médée* paraît l'année même du tricentenaire de la première tragédie de Corneille. Un tricentenaire moins propre évidemment à exciter du bruit que ne le fera l'an prochain celui du *Cid. Médée* est oubliée, et l'attention que quelques lettrés donnent aux premières comédies de Corneille ne paraît pas s'être portée sur elle. Je remarque cependant qu'une collection de classiques à bon marché, le *Génie de la France*, publie ce mois comme premier volume des œuvres de Corneille, *Médée,* le *Cid* et *Horace.* La tragédie de Corneille va donc avoir un certain nombre de lecteurs, comme en amènent les réimpressions de ce genre. Voilà donc trois raisons de l'évoquer sur l'écran de l'actualité.

Faisons remarquer d'abord que le texte de *Médée* donné tant par cette édition que par l'excellente édition Pierre Lièvre, de la *Pléiade*, est, comme d'usage, le texte corrigé et même remanié par Corneille jusqu'en 1682. On sait à quel point

la langue avait changé en un demi-siècle. Suivons ici le texte natif, plus savoureux, vraiment pièce de 1635, de la première édition, que Corneille publia seulement en 1639, quatre ans après la représentation, et auquel il avait peut-être en ces quatre ans déjà apporté quelque changement.

Médée ne précède le *Cid* que d'un an, et de *Médée* au *Cid*, on s'étonne de tout ce que la tragédie a dû abandonner pour exister. Elle abandonne ce qui vaut moins qu'elle, et nous n'avons donc pas à le regretter. Il s'agit de croissance normale et utile. Mais tout au moins, cela qu'elle abandonne, pouvons-nous l'estimer par ce qu'il est, et pas seulement du point de vue qui l'a déclassé.

Or plus qu'à la série des tragédies de Corneille, *Médée* appartient à celle des comédies, encadrée qu'elle est entre la *Place Royale* et l'*Illusion Comique*. Elle prend place, chez Corneille, dans les huit pièces du moins de trente ans de la rue de la Pie, pièces qui sont depuis *Mélite* des pièces personnelles, je veux dire pleines de renseignements sur la personne de Corneille, sur le cœur de Corneille, beaucoup plus que sur ce qu'on appelait autrefois le cœur humain. L'analogie est singulière avec l'autre Rouennais, celui de la rue de Crosne : chez Flaubert, l'œuvre du moins de trente ans, jusqu'à la première *Tentation*, est aussi une œuvre personnelle, prise dans les remous et les problèmes propres de l'autobiographie littéraire. A trente ans l'un commence *Madame Bovary*, l'autre écrit le *Cid*. Un certain plan de littérature personnelle est abandonné, de façon en somme définitive. *Médée*, la première sortie de Corneille du contemporain vers l'antiquité, tiendrait presque dans sa production la place de la *Tentation*, par sa découverte du décor, de l'emphase, sa rhétorique, prise d'ailleurs au grand rhéteur qu'était Senèque. Mais tout comme dans la *Tentation* (où l'on reconnaît si bien le Flaubert de 1848) il y a dans *Médée* autre chose.

Il y a sinon le cœur, du moins, pour emprunter à Flaubert un mot auquel il tenait particulièrement puisqu'il s'en est servi dans deux titres, l'éducation sentimentale de Corneille. Et l'on peut se demander d'ailleurs si être un moins de trente ans ce n'est pas faire son éducation senti-

mentale, être un plus de trente ans avoir fait son éducation sentimentale : d'où l'importance de ce chiffre dans une carrière de grand écrivain aussi bien que d'homme tout court. Les huit pièces du moins de trente ans, de *Mélite* à *Médée* (sauf *Clitandre*), qui sont toutes des pièces d'amour, curieuses, subtiles, paradoxales, et combien normandes ! représentent une période, ou un cycle d'éducation sentimentale.

Dans ses vieilles *Etudes sur les Tragiques grecs*, Patin déplore que la *Médée* de Corneille étale « l'insipide détail des amours de Jason, peint sous les traits d'un séducteur, au lieu d'un roi des temps héroïques, et même engagé dans une sorte de rivalité avec un soupirant non moins extraordinaire, le roi d'Athènes Egée. » Ici Patin, comme toute la critique classique, ne juge le moins de trente ans qu'en le comparant, à son désavantage bien entendu, avec le plus de trente ans. Ne cédons pas à cette suggestion, bien que l'envisage d'ailleurs Corneille lui-même, quand il donne, plus de quarante ans après, une édition de ses œuvres de jeunesse remaniée par le vieillard. Le Jason de Corneille n'est ni un « séducteur » ni un « roué » ni aucun des synonymes que l'on a donné depuis Patin à cette position sociale : c'est un personnage de comédie de Corneille.

Le personnage paraît surtout, et même il ne paraît guère que dans la scène d'exposition, le Prologue des deux compagnons de la Toison d'Or, Jason et Pollux. L'excellent Pollux, en route pour les noces de sa sœur, la belle Hélène, s'est arrêté à Corinthe, apprend de Jason qu'il renvoie Médée pour épouser Créüse, et lui frappe sur l'épaule : « Ah ! gaillard, comme je te reconnais, mon vieux compagnon de la nef Argo ! Partout où nous passions tu t'adjugeais la princesse : Hypsipyle à Lemnos, Médée sur le Phase, la fille du roi de Corinthe à présent ! Les grandes dames pour toi, les petites femmes pour les camarades ». A quoi Jason répond : « Mon cher, ce n'est pas ce que tu crois. Je suis Normand, comme Rollon, Guillaume le Bâtard, et Robert Guiscard. La conquête de la Toison d'Or, comme celle de l'Angleterre et des Deux Siciles est une conquête normande. Politique d'abord ! L'amour, s'il se peut, après !

J'accommode ma flamme au bien de mes affaires ;
Et, sous quelque climat que me jette le sort,
Par maxime d'Etat je ne fais cet effort
Nous voulant, à Lemnos, rafraîchir dans la ville,
Qu'eussions-nous fait, Pollux, sans l'amour d'Hypsipyle?
Et depuis, à Colchos, que fit votre Jason
Que cajoler Médée et gagner la toison?
Alors, sans mon amour, qu'eût fait notre vaillance?
Eût-elle du dragon trompé la vigilance?
Ce peuple que la terre enfantait tout armé,
Qui de vous l'eût défait, si Jason n'eût aimé?

Jason n'est pas un fils de roi : c'est Robert Guiscard, un aventurier sans fortune. Un témoignage de 1635 nous apprend d'ailleurs que Corneille compose alors un poème épique sur un ancien duc de son pays, Rollon probablement. Il faut lire, je pense, la chronique normande des aventuriers de la mer, et il y a d'autre part toute une littérature sur le caractère rouennais du combat du *Cid.* De retour après l'expédition des Argonautes, Jason a vécu six ans dans son pays, la Thessalie, obscurément, occupé à aimer Médée,

Dans les plus grands plaisirs qu'on goûte au mariage,

Mais Médée ayant fait mourir, à la manière atroce qui est la sienne, le roi de Thessalie, les voilà en fuite. Jason trouve une occasion d'arranger l'affaire en épousant la fille du roi de Corinthe, qui est amoureuse de lui, comme toutes les femmes, et en envoyant Médée au diable. C'est oublier que Médée est une sorcière, et qu'il l'envoie justement dans sa place d'armes.

Ce Jason là n'est fourni pas plus par Sénèque que par Euripide. Pourquoi, au scandale de Patin, Corneille le trouve-t-il naturellement ? Ce n'est pas seulement parce qu'il y met des traits normands que *Médée* est écrite la même année que la *Place Royale,* lui fait suite immédiatement, et que tout se passe comme si la première scène de *Médée* procédait des *Stances en forme d'églogue* (c'est le titre que leur donne Corneille dans l'édition de 1637) par lesquelles se termine cette comédie. Ces stances

d'Alidor marquent le point d'arrivée d'une éducation sentimentale, à la manière des trois à quatre pages également en forme d'épilogue, qui, à la fin de la première *Education* de Flaubert, résument les destinées d'Henry et de Jules. Nul doute qu'il n'y ait dans le fond de Corneille un bilatéralisme analogue à celui de Flaubert, mais les *Stances* développent bien devant Alidor l'image d'une vie qui ressemble à celle d'Henry. Elles signalent sur le registre cornélien une valeur analogue à la valeur que figure Henry sur le registre flaubertien. Et elles répondent à la situation de Jason au début de *Médée* : Jason a parlé à Pollux comme un personnage de la *Place Royale.* Puis le voilà qui se parle à lui-même (d'ailleurs assez mal) comme un personnage du *Cid.* On dirait presque le moment où Corneille n'est plus le moins de trente ans et n'est pas encore le plus de trente ans. Mais le vrai monologue qui correspondrait au Jason qui se confesse à Pollux serait bien le monologue d'Alidor.

Je cesse d'espérer et commence de vivre ;
Je vis dorénavant, puisque je vis à moi ;
Et quelques doux assauts qu'un autre objet ne livre,
C'est de moi seulement que je prendrai la loi

Beautés, ne pensez point à réveiller ma flamme ;
Vos regards ne sauraient asservir ma raison ;
Et ce sera beaucoup emporté sur son âme
S'ils me font curieux d'apprendre votre nom.

Nous feindrons toutefois, pour nous donner carrière,
Et pour mieux déguiser nous en prendrons un peu,
Mais nous saurons toujours rebrousser en arrière,
Et quand il nous plaira nous retirer du jeu.

Tel serait le fond de Jason. Mais un aventurier de la mer et un personnage de tragédie ne sauraient parler longtemps comme un bourgeois de Rouen et de comédie. Dès la scène II, Jason remet le masque tragique, qui s'applique mal, et se décroche continuellement.

Il se décroche en ceci, que tout ce que Corneille garde de Sénèque, c'est déjà chez lui du langage tragique, parfois magnifique, comme le monologue de Médée. Mais presque

tout ce que Corneille introduit du sien est encore de l'ordre comique, je veux dire de l'ordre qui concerne la représentation ordinaire de la vie, telle qu'on la voit dans la plupart de ses premières comédies!

Après le caractère plus ou moins normand attribué à Jason et le caractère cornélien (le Corneille de 1635 !) que prend son inconstance, les deux autres nouveautés apportées par Corneille c'est le rôle de la robe de Médée et l'amour du vieil Egée.

Dans la *Médée* traditionnelle, la robe empoisonnée était envoyée à Créuse par Médée comme présent de noces. Dans Corneille c'est Créuse qui l'a vue, en a été éblouie, et la veut. J'ai sous les yeux la *Médée* de Senèque dans l'édition Panckouke. L'annotateur, qui écrit vers 1830, déclare : « Rien n'est moins tragique, selon nous, que l'idée qu'a eue Corneille de faire désirer par Créuse la robe de Médée. Un tel caprice de femme ne devrait point trouver de place dans un sujet antique. » Précisément ! Il a trouvé place dans un sujet rouennais, et il est vrai qu'il n'est pas « tragique », et il n'en vaut pas moins.

Je crois bien que Corneille est le seul poète qui ait mis sur la scène une femme férue d'amour pour une robe autant que pour un homme. Qui l'accusera d'invraisemblance ? Écoutez Créuse :

Qu'elle a fait un beau choix ! Jamais éclat pareil
Ne sema dans la nuit les clartés du soleil ;
Les perles avec l'or confusément mêlées,
Mille pierres de prix sur ses bords étalées,
D'un mélange divin éblouissent les yeux ;
Jamais rien d'approchant ne se fit en ces lieux.
Pour moi, tout aussitôt que je l'en vis parée,
Je ne fis plus d'éclat de la toison dorée ;
Et dussiez-vous vous-même en être un peu jaloux,
J'en eus presques envie aussitôt que de vous.
Pour apaiser Médée et réparer sa perte,
L'épargne de mon père entièrement ouverte
Lui met à l'abandon tous les trésors du roi,
Pourvu que cette robe et Jason soient à moi.

Jason seulement après la robe ! Voilà une femme ! Non seulement le théâtre et le roman s'entendent pour exclure, on ne sait pourquoi, une passion si naturelle, mais le critique de 1830 refuse à Créuse le nom de femme, et la traite de femmelette ! Je dis que le roman aussi l'exclut. A peu près, car j'ai beau chercher, je ne trouve de cas quelque peu analogue à celui de Créuse que dans un roman, un seul. C'est celui d'Emma Bovary, sa compatriote, puisque Créuse est née rue de la Pie, Emma à deux cents mètres de là. Relisez ces vers : c'est Emma devant la marchandise de Lheureux.

Pourquoi Emma s'est-elle empoisonnée ? Parce qu'elle aimait les belles robes et ce qui les complète, parce que l'épargne de son mari entièrement ouverte a mis à l'abandon à Lheureux tous les trésors de Charles Bovary et ruiné cet officier de santé, comme le royaume de Corinthe sera ruiné par la toilette de noce de sa princesse. Les critiques de Flaubert se sont étonnés comme celui de Corneille : la passion de la toilette chez une femme prodigue n'était pas plus romanesque, pour les premiers, qu'elle n'était « tragique » pour le second. Il faut croire que c'était rouennais, et Corneille a fait ici de la comédie réaliste à la manière dont Flaubert a fait du roman réaliste dans ses *Mœurs de Province.*

Dernière invention de Corneille : du vieux roi Egée qui figurait dans la *Médée* d'Euripide, simplement pour offrir à Médée l'asile d'Athènes, il a fait un amoureux et un prétendant de Créuse. On dirait presque, avec quelque exagération, que Corneille a sauvé ce rôle en le déversant du côté du comique et en présentant, surtout dans le texte de 1637 (il a atténué plus tard) un Egée entièrement gâteux et mûr pour la *Belle Hélène.* Peut-être d'ailleurs est-ce chez Corneille involontaire ; car l'autre roi, Créon, ne nous paraît moins sot qu'Egée que dans la mesure où il est moins vieux et où il n'est pas amoureux. Comment se fait-il que Corneille, qui a créé à partir de *Cinna* et même d'*Horace* un style magnifique de la fonction royale, ait commencé, dans *Médée* et dans le *Cid*, par des monarques qui sont des fantoches d'opérette ?

Tout cela fait de *Médée* sinon l'un des pièces clefs de Corneille [comme l'est sa sœur de 1635, la *Place Royale*, tout au moins une pièce de jeunesse fort curieuse. Si Racine

n'avait pas quitté le théâtre après *Phèdre*, s'il avait tiré d'autres pièces d'Euripide, comme c'était son dessein, on le voit fort bien écrivant lui aussi une *Médée*, et l'écrivant raciniennement. Elle eût été une contre-partie d'*Andromaque*, puisqu'il se fût agi d'une mère qui tue ses enfants, par haine de leur père, et qu'il eût tout fait tourner sur ce drame psychologique. L'Agamemnon d'*Iphigénie* n'allait-il pas faire égorger sa fille ? Racine n'eût pas eu plus de peine à faire accepter pareillement comme humain dans son inhumanité l'art de Médée, a écrire ici encore une tragédie de cour d'assises, où il y a place pour l'avocat. L'an dernier les assises de Saône-et-Loire condamnèrent à mort un Bressan qui avait tué ses deux petites filles pour se venger de sa femme dont il était séparé. Quand on vint le réveiller pour l'exécuter, il protesta et s'écria : « Il n'y a point de justice ! » Racine eût fait de cela un beau monologue de Médée.

En dehors de cette éternelle psychologie, on trouvera encore, après ces lectures, de quoi remarquer tout ce que l'extraordinaire de cette vieille légende a aujourd'hui d'ordinaire. Comme l'a vu Léon Daudet, Médée trouve exactement sa place chez nous. Et pas seulement comme empoisonneuse. Vieillards rajeunis, tunique qui ronge les chairs, départ dans les airs, c'est Voronoff, la guerre chimique et l'aviation. Tout cela était chez les Grecs au service d'une furie et du mal : se trompaient-ils ? Nous vivons, comme on dit, sous le signe du retour de Médée.

ALBERT THIBAUDET

LA ROSE SANS ÉPINES

Parfois, m'arrêtant de tisser une toile d'araignée, je venais à la fenêtre de ma prison jeter un regard sur....... Comment dire cela ? Les trains couraient dans la plaine, les moissonneuses abattaient un déluge de fleurs, les passants traversaient les rues, les ondes se croisaient dans le ciel. Je restais des heures à contempler ce pullulement de la vie universelle. Pour l'imiter de leur mieux, ceux qui ne sont ni poètes ni métaphysiciens partent pour Monte-Carlo.

Entre toutes les combinaisons — pourquoi ne l'avouerais-je pas ? — je préférais les plus riches, aux torpeurs de l'hiver qui mêle tout dans sa nudité les éclatantes discordes du printemps, aux maturités béates les éclosions et les épanouissements, à l'harmonie des sphères une joie traversée de larmes, aux 15 Août, les 6 février. Mon geôlier avait beau m'enseigner la puissance de la raison humaine, le bel élan de toutes choses vers un but idéal, et que le progrès était d'autant plus sûr qu'il était moins visible, je le laissais à sa triste tâche. Avais-je besoin d'espoir, moi qui vivais un bonheur présent ?

Avais-je besoin de chercher demain ce que je possédais aujourd'hui ? Oui, si j'avais été incapable d'abstraction, si j'avais voulu sentir pour sentir et réaliser le Paradis terrestre au lieu de l'union spirituelle. Mais aucune récompense ne pouvait dépasser celle que je recevais. Une minute de plus ne pouvait que défaire l'ouvrage merveilleux que j'admirais et que des siècles avaient contribué à former. Si j'avais espéré mieux, je me serais cru volé. Mais non : nous sommes tous comblés. Au lieu de mendier nous devrions remercier.

Rien n'est plus impossible à celui qui aspire à la sagesse

que l'espérance ; rien n'est plus inconciliable avec la vérité que l'idéal. Ou bien disons que son espérance est d'atteindre la sagesse, son idéal de connaître la vérité. A l'accomplissement dans le temps il substitue l'évasion hors du temps. Personne n'est plus incapable que lui de tenir une chronique et de décider, à propos des événements auxquels il assiste, lesquels ne comptent pas.

Il ne comprend plus les mots d'ordre ni les formules. A trente-cinq ans il paraît qu'il faut pourtant choisir : entre les « puissances d'argent » par exemple et les « comités » du café Machin et des Colonies, entre l'abattoir et le fumier. Quel dommage ! Si l'on doit trouver son unité au prix de tels sacrifices, alors vive l'incohérence ! Si l'on doit pour réussir à quoi que ce soit se mettre à marcher au pas, alors vive la débandade !

Et où sont-ils les patriotes à la Barrès qui en 14 ont couru les premiers à la frontière ? Les pacifistes qui ont déserté ? Ils ont tous trahi leurs « idées ». Laissez-nous donc la paix avec vos boniments. Un anarchisme bien compris vaut mieux : il ne sert pas au moins de couverture à des lâchetés.

Si tu es tout près d'eux, dit Lucrèce, tu distingues encore entre eux les adversaires, tu peux reconnaître de quel parti ils sont. Mais recule-toi, monte sur une éminence, tu ne vois plus dans ces cavaliers qui tourbillonnent qu'un seul et même nuage de poussière !

A Byzance on pariait pour tels ou tels jockeys : il y avait les Verts, il y avait les Jaunes. C'est toujours la même chose.

Dans ma prison je chemine à tâtons, la main appuyée contre le mur. Je ne préfère pas le plâtre au ciment. Mais vient un trou de lumière : alors je m'y laisse tomber.

***

On nomme habituellement *poésie* ces trous de lumière qui percent les murs de notre prison. La poésie ne promet rien, elle tient tout. Elle ne transforme pas notre univers, elle en change le sens aussi radicalement qu'un miroir

peut le faire d'une horloge dont il répète les chiffres, mais inversés.

Pressez la vie quotidienne : il en giclera de la poésie, des jours sans commencement, des nuits sans fin, une vie lyrique, le soleil marié à l'ombre.

On passe sa vie à apprendre la prudence. Et il faudrait la passer à la désapprendre. Bibliothèques, écoles, musées, hâtons-nous d'y entrer, hâtons-nous d'en sortir !

Ne regardons pas les personnages, ils ne font que passer sur la scène ; mais leurs gestes sont éternels. La fleur que jette une Carmen vulgaire à un vieux Don José, elle la jettera demain encore une fois. C'est ce geste qui est la poésie.

Ainsi le poète atteint à l'éternité par l'instant. Il n'a pas besoin comme nous de remettre au lendemain l'achèvement de sa destinée. Je la vois tout entière remplie et tout de suite, sans que rien dans le monde en soit plus changé que la mer n'est diminuée ni augmentée par une bouteille qui a coulé au fond de l'Océan.

***

Je me promenais à travers champs en remuant ces pensées, ou plutôt, comme je ne suis pas digne de compter parmi les « penseurs » faute de faculté d'abstraction, en étant agité par ces émotions. J'avais cueilli des fleurs des champs qui venaient de s'entr'ouvrir, éclatantes et parfumées, des églantines, des roses trémières, que sais-je. Je les admirais comme les symboles de cette poésie qui jaillit à travers tous les pores de la terre, à tout moment et à jamais. Et voilà qu'elles se fanaient tour à tour entre mes doigts et que j'étais obligé de les jeter les unes après les autres. Et moi qui leur survivais je me trouvai seul et vide, sur la route, incapable d'en cueillir d'autres en les voyant mourir si vite. C'est en vain que j'appelais toutes mes ressources intérieures, aucune ne vint me combler. Je croyais n'avoir jamais qu'à étendre la main pour cueillir de nouvelles fleurs, et je n'avais même plus le courage de le faire ; elles se ressemblaient toutes dès ce moment par leur néant. Croyant toujours pouvoir posséder tout, je ne tenais plus rien. Courant à travers ce laby-

rinthe de glaces que me paraissait maintenant l'Univers, je désespérais de saisir cette rose sans épines qu'est la plénitude lyrique de l'instant. Et je me souvins alors, mais alors seulement, de ce petit jardin d'Assise où, ivre de renoncement, François se jeta sur des rosiers pleins de ronces et où ceux-ci perdirent instantanément, et continuèrent à perdre, tous leurs piquants. — L'expérience religieuse [1] se révèle inverse de l'expérience poétique. François avait désiré l'épine et il a obtenu la rose, pour toujours. Pourquoi faut-il que nos voies soient si diverses ?

JEAN GRENIER

1. Amour de Dieu, amour des hommes.

SCHOLIES

Regards sur le Monde passé.

Le titre d'une récente publication[1] m'offre le prétexte de parler de l'affaire Dreyfus dans ses rapports avec l'histoire de la littérature française. Je le saisis.

L'affaire Dreyfus a mis aux prises deux groupes d'écrivains français qui relevaient chacun d'une grande tradition nationale : disons schématiquement les défenseurs des droits de l'individu et les gardiens des intérêts de la société ; les champions de la Justice et les miliciens de l'Ordre. (Cette distinction irritera les miliciens de l'Ordre, qui prétendent avoir été, eux, les vrais hommes de justice. Je traiterai plus loin de cette prétention.)

J'ai longtemps cru que, de ces deux groupes, c'était les défenseurs de l'individualisme qui incarnaient la vraie tradition littéraire de la France ; que les autres l'avaient trahie et constituaient, dans l'histoire de ce pays, une scandaleuse nouveauté. C'était m'hypnotiser sur les écrivains du XVIIIe siècle ou sur quelques mauvaises têtes qui les ont formés (Saint-Evremond, La Bruyère). Si l'on prend les grandes gloires du XVIIe, et point seulement des conseillers d'Etat comme Bossuet ou Fénelon, mais de purs gens de lettres comme Racine ou Boileau, il est certain que des hommes qui fussent venu, pour réhabiliter un obscur personnage iniquement condamné, mettre en accusation les plus hautes autorités sociales, leur eussent paru de véritables fous, qu'il fallait enfermer s'ils trou-

1. *L'affaire Dreyfus et les écrivains français*, par Cécile Delhorbe.

blaient l'ordre public, et dont les dires ne méritaient pas l'examen.

La philosophie française pensait alors de même. On trouverait dans Descartes, notamment dans ses lettres à la reine de Suède, de nombreux textes formels en faveur de la raison d'Etat. La philosophie pensait ainsi, d'ailleurs, par toute l'Europe. Spinoza prononce, dans son *Traité théologico-politique :* « Il n'y a pas de gouvernement possible si chacun se fait le défenseur de ses droits et de ceux des autres. » Comme antidreyfusisme, c'est clair. Hobbes soutient la même thèse.

Au surplus, l'antidreyfusisme me paraît le mouvement naturel de l'homme de lettres, dès l'instant qu'il existe un ordre social, lui permettant de travailler en paix. Le mot de Gœthe, du moins dans le sens qu'on lui prête : « Plutôt une injustice que le désordre » est le cri du cœur de toute une gent assise... L'antidreyfusisme me paraît encore la loi du littérateur pour une autre raison. Le littérateur vit de sensibilité, non de raisonnement. « Que me parlez-vous de justice et de vérité ? répondait Barrès, en véritable artiste, à un confrère qui lui reprochait son antidreyfusisme. Qu'est-ce que j'aime au monde ? quelques tableaux et quelques cimetières. » C'est d'ailleurs, par raison de sensibilité que beaucoup de littérateurs ont été dreyfusistes. Rostand déclarait l'être « parce qu'il était toujours pour celui qui est seul contre la foule. » Victor Hugo l'eût certainement été par une dialectique de cette force. Et ce fut probablement le cas de Péguy, dont je gagerais qu'il n'a jamais lu jusqu'au bout une expertise du bordereau.

J'ai longtemps cru aussi que les écrivains antidreyfusistes avaient faussé la tradition de l'écrivain français en se mettant au service de la « bonne société », en se faisant les valets de l'opinion. C'est une erreur. Les écrivains français, dans leur ensemble, ont toujours eu partie liée avec les hautes classes. Ils n'ont jamais tenu tête à l'opinion. Ceux du XVIIIe siècle ne font pas exception ; ils sont, eux aussi, d'accord avec la bonne société. Seulement celle-ci est alors anarchiste. Aventure qu'elle n'est pas près de renouveler.

***

Donc les écrivains antidreyfusistes étaient dans la grande tradition de la littérature française. Je crois pourtant qu'ils eussent effaré les plus « sociaux » des littérateurs du grand siècle. Il y a bien, en 1898, quelque chose de nouveau.

D'abord, ils les eussent effarés par leur cri de guerre contre l' « intellectuel », par leur haro sur les « soi-disant méthodes scientifiques ». Certes, Racine et Boileau eussent trouvé bon qu'on mît sous clef des experts en écriture, des scrutateurs de textes, dont les conclusions venaient jeter le doute sur l'équité d'un arrêt du roi. Mais ils ne fussent point partis de là pour monter une machine de guerre contre l'esprit critique en général. L'esprit critique, pour autant qu'il retînt leur pensée, semble avoir eu plutôt leur respect, dès lors qu'il ne menaçait pas l'ordre. Je crois bien que Bossuet lui-même, malgré ses foudres contre Richard Simon, eût reculé devant l'anathème lancé alors par Brunetière contre tout l'intellectualisme. C'est que, depuis Bossuet, l'intellectualisme a fait du chemin et que la hiérarchie sociale a pu voir le mal qu'il lui cause, même s'il prétend la respecter. C'est aussi que les méthodes scientifiques ont affecté de nos jours une arrogance qu'on ne leur avait jamais connue et qui blesse vivement l'homme de lettres. De ce point de vue, on notera que l'affaire Dreyfus marque l'explosion, chez le littérateur français, d'une passion qui désormais ne le quittera plus : la haine de l'universitaire. Il y a là un point d'histoire littéraire dont j'aimerais de dire un mot.

Cette haine date du jour où le littérateur ne s'est plus borné à l'œuvre d'imagination et à la peinture du cœur humain, mais a prétendu se livrer à de hautes spéculations en matière scientifique, particulièrement historique, et où, au même moment, il a rencontré, dans la personne de l'Université, un corps qui se disait en possession d'une méthode concernant ces matières et, en quelque sorte, se la réservait. Ces faits se produisent tous deux dans la seconde moitié du XIXe siècle. C'est vers 1890 que de purs

hommes de lettres (Barrès, Bourget, Paul Adam) se mettent à énoncer, dans l'ordre politique, social, ethnologique, des propositions qui n'ont plus rien à voir avec l'impressionnisme d'un Chamfort ou d'un Stendhal, ni avec le dogmatisme franchement apriorique d'un Rousseau ou d'un Maistre, mais se donnent pour strictement conformes aux derniers résultats de l'histoire, pour « objectivement scientifiques ». Et c'est vers le même temps que l'universitaire français, qui jusqu'alors s'était, en ces matières, montré encore très littérateur (voir les thèses de doctorat qu'on soutenait vers 1860), se met à enseigner que le moindre problème historique est infiniment plus complexe qu'on ne l'avait cru, que la moindre affirmation en cet ordre n'a quelque chance d'être valable que si elle s'appuie sur un long travail méthodique, que tout ce qui s'y énonce en dehors d'une telle discipline est de la pure fantaisie. Dès lors, le littérateur est tenu, s'il ne veut pas être expulsé du terrain scientifique, d'écraser l'universitaire. C'est ce qu'il essaye en lui assénant qu'avec sa « méthode », sa boîte de fiches et sa critique de textes, il n'est qu'un philistin de la science, dont lui, littérateur, avec son intuition et son sens artistique, est le vrai desservant. L'affaire Dreyfus est le déclenchement de cette offensive [1]. C'est un des aspects de son importance dans l'histoire littéraire.

Les défenseurs de l'ordre en 1898 eussent encore ébahi leurs ancêtres par des phrases comme celle-ci : « Voilà que des professeurs en sont encore à discuter sur la justice, quand tout homme qui se respecte sait qu'il faut s'en tenir à examiner si tel rapport est juste entre deux hommes déterminés, à une époque déterminée, dans des conditions spécifiées. » (Barrès). Il est évident que Bossuet ou Pascal croyaient à une justice indépendante des temps et des lieux, à une justice abstraite, et eussent été confondus d'apprendre que « tout homme qui se respecte » ne saurait concevoir qu'une justice de circonstance. C'est que, là encore, les partisans de l'ordre ont vu du nouveau depuis Bossuet. Ils ont vu la Révolution et l'effet que peut avoir pour la

1. Elle avait commencé avec les premiers livres de Barrès.

hiérarchie sociale l'idée de justice abstraite. Ajoutez qu'une génération allemande est née, qui a fourni aux adversaires du rationalisme révolutionnaire une philosophie constituée, avec des arguments en forme. Jamais de Maistre n'eût écrit la phrase de Barrès, qui lui-même ne l'eut jamais écrite sans Fichte, sans Herder, sans Sybel. (Notre grand contre-révolutionnaire, Taine, auquel pense mon lecteur, n'eût jamais dit qu'il n'admettait qu'une justice de circonstance.) L'affaire Dreyfus marque la germanisation intellectuelle de toute une classe d'écrivains français [1].

Les écrivains antidreyfusistes eussent encore stupéfié les conservateurs du grand siècle par leur position à l'égard de la vérité. Il est certain que la thèse du « faux patriotique » eût confondu Bossuet et Descartes. Non qu'ils eussent réprouvé qu'on fabriquât un faux s'il semblait nécessaire pour le salut de l'Etat, mais ils n'eussent jamais admis qu'on s'en vantât. Là encore, l'affaire Dreyfus marque une grande nouveauté chez les écrivains français : le mépris *glorifié* pour la vérité en soi, la volonté *proclamée* de ne la respecter que dans la mesure où elle tient compte des intérêts de la Société ; de la flétrir, de lui refuser son nom, si elle repousse cette attention, si elle n'est pas sociale. (Voir *L'Avenir de l'Intelligence.)*

M. Thibaudet parle volontiers du « petit intellectuel », dont le type est pour lui le jacobin, et qui aurait pour traits essentiels : le respect du rationalisme, la croyance à la justice abstraite, la prétention au culte de la vérité désintéressée. (Ce petit intellectuel peut s'appeler Littré, Gaston Pâris, Seignobos.) On peut dire que la caractéristique de l'affaire Dreyfus dans l'histoire littéraire de la France, c'est qu'elle marque la date où les littérateurs disent son fait au « petit intellectuel » et lui signifient que c'est eux, avec leur affranchissement de ses superstitions, avec leur sens du « vrai rationalisme » (Maurras, Bourget) qui sont les grands intellectuels. (Je traiterai prochainement de ce « vrai rationalisme ».)

1. La thèse de la justice de circonstance, que Barrès invoquait en 1898, est exactement celle que soutiendront en 1914 les violateurs de la Belgique.

Nos autocrates de 1898 eussent encore étonné leurs ancêtres du grand siècle par bien des points. Par leur acharnement à clamer qu'ils étaient, eux, les représentants de la justice. J'ai idée que, dans le même cas, Bossuet eût déclaré qu'il servait la raison d'Etat et ne se souciait pas pour l'instant de la justice. C'est que, la démocratie a surgi, qu'elle a le fétichisme du mot *justice* et que ceux qui violent cette valeur sont désormais tenus, s'ils veulent l'appui des foules, de prétendre qu'ils la servent. — Ils les eussent encore étonnés par le ton de leur conservatisme, par son système d'injures, sa mauvaise foi. C'est que, là encore, la démocratie a fait son œuvre, avec la nécessité qu'elle impose à ceux qui veulent vaincre de frapper l'âme des simples, d'adopter les mœurs de la rue. On l'a dit souvent : le ton de l'*Action Française* est essentiellement une fleur de démocratie.

Ils les eussent encore stupéfiés par leur militarisme, par leur furieuse apologie des vertus guerrières, voire de l'inhumanité, de la dureté, de la cruauté. Ici, l'histoire devra noter un trait particulier à la génération littéraire de 1890. Succédant à la génération des Taine et des Renan qu'ils accusent de lâcheté, les écrivains de cette époque n'ont qu'une idée, c'est de passer pour terribles (Barrès, Maurras, Daudet). C'est l'inauguration, chez les gens de lettres, de l'âge du moulinet — qu'ils font avec leur canne, à défaut de sabre.



J'ai dit que l'affaire Dreyfus avait divisé les écrivains français en défenseurs de l'ordre et champions de la justice. D'aucuns se sont trompés de camp, se sont inscrits dans celui où ne les poussait pas leur nature. Il en est résulté des embarras de conscience, qui ont produit quelquefois de beaux effets littéraires.

La plus remarquable de ces maldonnes est celle de Barrès s'enrôlant dans le camp de l'ordre. Non certes que Barrès fût naturellement porté vers la justice. Mais il ne l'était pas davantage vers l'ordre. Il n'y venait que par volonté,

par l'admission — tout intellectuelle — de la nécessité d'une discipline. Aussi par intérêt de carrière. Le fond de son être (qu'on relise ses premiers livres), c'était le mépris de l'ordre, avec ce qu'il implique de mots d'ordre, d'intellectualité caporalisée ; c'était le culte de la sensibilité autonome, de l'individualisme antisocial. Il est résulté de là que son entrée dans le camp de l'ordre, malgré les immenses avantages qu'elle lui a valus, malgré les satisfactions d'amour-propre dont elle l'a comblé, l'a toujours laissé imparfaitement heureux, comme empoisonné par l'amertume d'une secrète traîtrise à lui-même. Je songe souvent, à propos de lui, au Satan d'Alfred de Vigny, auquel Eloa demande, alors qu'il gagne sur toute la ligne : « Du moins, es-tu content ? » et qui répond : « Plus triste que jamais ! » Quelle saveur cette réprobation interne donne à l'œuvre de Barrès, ses *Cahiers* l'ont bien fait sentir. Nous ne mesurons peut-être pas assez tout ce que la littérature, ici, doit à l'Affaire. Il est très possible que, sans elle, Barrès n'eût jamais adopté cette attitude brutalement conformiste, dont il est resté le mélancolique prisonnier, mais qu'il eût mené une vie publique changeante, comme le lui commandait son dilettantisme foncier. Nous aurions eu alors un homme dont la vie eût concordé avec son tempérament, un homme sincère avec lui-même, ce qui est sans doute très beau du point de vue moral, mais ne donne p. s grand chose dans l'ordre littéraire. Au nom de la littérature, vive le général Mercier !

L'autre fourvoiement est de sens contraire. C'est celui de l'écrivain qui, né pour défendre l'ordre social, s'est inscrit dans le camp de la justice. Là encore, la maldonne a produit de beaux effets littéraires. On a pathétiquement protesté (voir notamment D. Halévy) qu'en se faisant dreyfusiste on n'avait jamais admis de faire œuvre anarchique ; qu'on entendait distinguer entre l'affaire Dreyfus *judiciaire*, dont on continuait d'honorer la valeur, et les suites *politiques* qui lui furent arbitrairement greffées (entendez la politique anticléricale du ministère Combes), et que l'on désavouait de toutes ses forces. On s'est ingénié à vouloir que l'affaire Dreyfus fût une affaire judiciaire *comme*

une autre, semblable à celle qui s'occuperait de faire réhabiliter un pauvre diable injustement puni pour avoir volé un pain à l'étalage d'un boulanger. Tel Œdipe s'arrachant les yeux, on s'est interdit de voir que ces suites politiques *étaient mathématiquement incluses* dans une affaire judiciaire qui, par le rang des hommes qu'elle mettait en cause, *surtout par le mode de défense dont tout de suite ils s'armèrent (ce sont les généraux, non Zola ni Duclaux, qui jetèrent dans la balance l'* « *honneur de l'armée* »*)*, devenait mécaniquement une affaire politique, et dans laquelle le cléricalisme — par un effet mathématique, lui aussi, de son essence — avait pris la position que l'on sait. Tel, dont l'attitude depuis quinze ans permet de jurer que, s'il lui fallait aujourd'hui donner une signature qui condamne les grands chefs militaires, le clergé, l'Académie, toutes les autorités sociales, il ne la donnerait pas, tient à clamer que, si une nouvelle affaire Dreyfus surgissait, il y prendrait la même position qu'autrefois. Il y a quelque chose d'émouvant dans le spectacle de ces ultra-conformistes qui s'acharnent à ne pas avouer leur nature et veulent qu'on les croie indépendants. Ajoutons que cette méprise de jeunes bourgeois sur eux-mêmes n'était possible qu'il y a trente ans, quand leur classe croyait pouvoir s'offrir le luxe d'une certaine coquetterie avec le socialisme (Universités populaires), et n'avait pas encore compris la nécessité de se barrer dans sa mystique en faisant feu sur tout ce qui la nie. On peut affirmer qu'aujourd'hui, si une nouvelle « affaire » éclatait, aucun fils de bourgeois digne de ce nom ne se tromperait sur la position qu'il doit prendre. Voir le 6 février.

* * *

Du point de vue proprement historique, l'affaire Dreyfus prend aujourd'hui un sens qui lui vaudra une bonne place dans une vue générale de l'histoire de la France. Elle est le dernier acte, en ce pays, de la prétention des militaires à se situer au-dessus de la loi, à refuser d'obéir au pouvoir civil. Cette prétention répond, chez nous, à toute une tradition, dont l'histoire est à faire. On peut dire qu'elle

commence au XVe siècle, avec la mauvaise humeur des féodaux, quand Charles VII, en créant une armée régulière et *soldée*, par conséquent subordonnée, se pose formellement en souverain civil appuyé sur une armée obéissante. Elle se poursuit aux siècles suivants, avec la rébellion du Connétable de Bourbon, des ducs de Guise, des Biron, des Chalais, des Cinq-Mars, puis des grands épigones de la Fronde, des Condé, des Beaufort, des Tavannes, tous gens qui entendent ne relever que de leur épée et repoussent cette autorité de nature civile qu'est déjà la monarchie française. Elle se traduit encore par l'irritation des gouverneurs militaires des provinces, quand la royauté leur substitue des intendants ; par la révolte des maréchaux, quand elle fait — sous la direction de deux ministres de la guerre *civils*, Le Tellier et Louvois — *contrôler* l'armée par des « intendants d'armée », ancêtres directs des commissaires civils de la Révolution [1]. Chose curieuse, cette prétention des militaires à brimer le pouvoir civil ne se voit pas sous Napoléon, évidemment parce que le pouvoir civil s'incarne alors dans un grand homme de guerre, dont ils acceptent, pour cette raison, toute la pensée. Elle reparaît, douée d'une conscience de soi qu'on ne lui avait jamais vue, avec le second Empire, régime issu d'une conspiration militaire (le 18 brumaire avait été une conspiration civile) et qui vaut à la France une période de véritable prétorianisme, absolument unique dans son histoire. Elle se maintient, plus âpre encore, sous la troisième République, l'armée étant maintenant exaspérée par un régime qui lui signifie sa dépendance avec une raideur inconnue jusqu'alors, cependant qu'elle se sent soutenue par une bourgeoisie qui voit en elle sa garantie contre les progrès d'une démocratie détestée, par un bas-peuple qu'un gouvernement civil déçoit dans son amour de la couleur, par une littérature qu'il frustre dans sa religion romantique de l'héroïsme. D'où des manifestations d'arrogance militaire telles qu'il fallait la République pour que la France

1. Sur cette constante volonté de la monarchie française de subordonner l'élément militaire au pouvoir civil, cf. mon *Esquisse d'une Histoire des Français*, p. 198 et suiv.

en vît de pareilles : celle du Seize-mai ; le Boulangisme ; enfin, la plus fournie, celle de l'affaire Dreyfus.

On peut admettre que celle-ci sera la dernière. Il est en effet survenu, depuis, une catastrophe pour la caste militaire. Cette catastrophe, c'est la victoire de 1918, qui a été remportée par toute la France, c'est-à-dire par une immense majorité de civils, accidentellement transformés en militaires ; qui a été remportée par Clemenceau, le type parfait du civil, dans son opposition radicale à la caste militaire. Il est certain que le militaire qui viendrait soutenir aujourd'hui, comme feu le général Mercier, qu'il est au-dessus de la loi parce qu'il incarne l'élément qui sauve la nation à l'heure du danger se ferait tout simplement rire au nez. Les prétoriens savent ce qu'ils font quand ils maudissent la nation armée. Les hommes de ma génération ont été élevés à entendre que le général qui reprendrait l'Alsace serait le maître de la France. Ceux qui parlaient ainsi n'avaient pas prévu que ce serait toute la France qui reprendrait l'Alsace.

En somme, l'affaire Dreyfus aura été le dernier sursaut d'une prétention plusieurs fois séculaire, qui n'aura manqué ni de brillant ni de pathétique. Si j'avais su qu'elle était cela, je l'aurais, pendant que j'y assistais, saluée avec plus de gravité, plus d'émoi historique. Renan disait : « On ne sait jamais ce qu'on fonde. » On ne sait pas davantage ce qu'on ensevelit.

JULIEN BENDA

NOTE A

Il y a trente ans, quand la bourgeoisie croyait pouvoir s'offrir le luxe d'une certaine coquetterie avec le socialisme.

Cette coquetterie existe toujours. On voit toujours de grands bourgeois accueillir avec bienveillance certains révolutionnaires (on les choisit de préférence peu dangereux) et faire croire ainsi — croire eux-mêmes — à leur libéralisme. C'est, d'ailleurs, une tradition, chez la bourgeoisie, d'essayer de confisquer la Révolution à son profit. Cette tradition se relâche aujourd'hui moins que jamais. (Voir, dans *Europe* de janvier

1933, un bon article de F. Nizan sur l'hypocrisie révolutionnaire de certains écrivains bourgeois.)

Note B

Ces suites politiques étaient mathématiquement incluses dans une affaire où le cléricalisme — par un effet mathématique, lui aussi, de son essence — avait pris l'attitude que l'on sait.

En 1898, l'anticléricalisme était assoupi en France depuis une vingtaine d'années. C'est l'Eglise qui, par l'attitude qu'elle prend dans l'affaire Dreyfus — qu'elle ne pouvait pas ne pas prendre, en tant qu'elle est le défenseur par essence du principe d'autorité — le réveille et se fait l'artisan de ses nouveaux malheurs. (Maurras a souvent dit que le vrai catholique était nécessairement antidreyfusiste). — Il y a, dans l'histoire de l'Eglise en France depuis cent cinquante ans, une sorte de rythme régulier entre une période de prospérité et une période d'infortune, dont la loi a été excellemment marquée par M. Jean Maurain, l'éminent auteur de la *Politique religieuse du Second Empire*, en ces lignes (*Europe*, sept. 1929) : « Le clergé est très puissant en France, mais ses tendances politiques sont odieuses à la majorité de la nation. Lorsqu'il les manifeste, une vague d'anticléricalisme déferle irrésistiblement. Lorsqu'il les cache, l'attention se détourne des questions religieuses et il gagne peu à peu du terrain jusqu'au jour où, enhardi par le succès, il affirme ses prétentions et déclenche ainsi une nouvelle réaction anticléricale. Aussi voit-on se succéder les périodes de combat, toujours défavorables au clergé, et les périodes d'apaisement dont il profite toujours. Cette marée, au XIXe siècle a été notamment marquée par les mesures prises tous les quinze ou vingt ans contre les congrégations : 1804, 1828, 1845, 1860, 1880, 1901. » On remarquera que ces dates conjoignent dans l'anticléricalisme toutes les formes de régime que la France a connues depuis cent ans : République, dictature, monarchie. Toutefois, la République, seule, a une *doctrine* anticléricale.

Ceux qui persistent à dissocier l'affaire Dreyfus judiciaire et l'affaire Dreyfus politique ne veulent pas voir que si, *eux*, faisaient, et en toute sincérité, cette dissociation, la foule, pour les raisons que j'ai dites, ne la faisait pas, ne pouvait pas la faire, en sorte que leur action judiciaire, *qu'ils le voulussent ou non*, devenait fatalement une action politique. La seule attitude cohérente, pour le dreyfusiste non révolution-

naire, était de dire ou bien : « Je mets la justice au-dessus de tout et, *la mort dans l'âme*, j'accepte les conséquences politiques inéluctables de mon acte de justice » ; ou bien (et mieux, si l'on était vraiment *social*, et c'est ce que dirait certainement aujourd'hui le dreyfusiste repenti, si une nouvelle « affaire » surgissait) : « Je mets l'ordre au-dessus de tout et, *la mort dans l'âme*, je renonce à un acte de justice qui entraîne fatalement de telles conséquences sociales. » Quant à prétendre accomplir l'acte qu'on croyait de justice et éviter le trouble social, c'était, si l'on était de bonne foi, faire preuve, comme l'a fort bien vu Maurras, d'un aveuglement qui touche à la faiblesse d'esprit.

NOTES

LA POÉSIE

DE TOUT TEMPS A JAMAIS, de *Francis Jammes* (Editions de la N. R. F.).

Ce titre magnifique prétend mettre ce nouveau recueil dans « la ligne de la poésie éternelle ». La préface le dit expressément et définit de plus les caractères qui excluent toute autre formule poétique.

Titre et préface sont d'un grand prix pour celui qui, curieux de psychologie, chercherait à établir les rapports délicats et sans doute douloureux de l'art et de l'âge, du génie et de la dévotion, de l'orgueil créateur et de l'ingénuité chrétienne.

Au-delà de la préface autoritaire, on rencontre Francis Jammes, le poète qui, tout occupé de la tremblante et adorable poursuite des heures, nous livre une œuvre d'une qualité très exquise mais qui semble frappée d'on ne sait quelle immense puérilité.

Les premiers poèmes, surtout celui dédié à Anna de Noailles, ont cet accent unique du temps des *Elégies*. L'émotion y est de cet ordre semi-divin qui rend aux gestes et aux paroles leur sens abandonné, aux choses de la nature, leur goût de paradis.

Mais le volume se compose surtout d'essais dramatiques dont le premier, *Diane*, paraît peu justifier son sous-titre : tragédie classique. Le sujet, emprunté au mythe éblouissant de la Chasseresse, n'est que prétexte à développements poétiques dont la valeur, dès lors, est toute dans quelques beaux détails...

Le Mariage de Jean de La Fontaine, qui est une comédie, dissimule sans doute, sous un revêtement brillant de lyrisme, d'humour et de fantaisie, des possibilités plus scéniques, et

donnerait, joué par des acteurs légers comme pierrots, un charmant lever de rideau.

Mêmes qualités et même déviation du sens théâtral dans *la Rhapsodie villageoise* où la virtuosité du rimeur éclate dans les interprétations du violoneux.

Citons encore le poème mystique *Philoméla* (traduit de Saint-Bonaventure), *Alouette*, véritable vie de saint, et quelques poésies diverses où, acceptant ses trouvailles et sa facilité, l'auteur écrit, comme de coutume, des strophes d'une coulée, comblées de grâces, de fraîcheurs et de tendresses : poète authentique qui a peut-être étouffé sous une sorte de préciosité personnelle, un grand don humain. A la limite de ses qualités : tirades à la Rostand, chevilles, calembours, laisser-aller.

Mais l'inégalité de ces poèmes est moins grave, à mon sens, qu'une certaine conception de la simplicité qu'ils impliquent. Débat qu'on ne peut songer à engager avec Jammes qui parera les arguments au nom tantôt de la foi, tantôt de la poésie, allant de l'un à l'autre avec plus d'aisance que de scrupule.

Le volume éveille, d'autre part, un intérêt technique qu'on ne pouvait augurer d'une préface hostile à tout art qui « a sacrifié le sentiment à la forme ». Je ne parle pas des sonnets qui sont de loin les meilleurs poèmes comme si leur moule exact, resserrant de force une inspiration trop sinueuse, lui donnait ce corps, ce contour qui lui manque souvent... Mais je parle, — tentatives dramatiques, poème mystique, légende païenne ou chrétienne, de l'un à l'autre bout du livre, — de l'extraordinaire travail des rimes. Dans *le Mariage de Jean de La Fontaine*, par exemple, la rime commande la structure des strophes, les dirige, les proportionne ; elle en indique le ton, en appelle les images, en suggère l'idée : source, charpente, décor. Dans les parties lyriques, de longues strophes à rimes exclusivement féminines alternent avec des strophes équivalentes à rimes exclusivement masculines ; seules, les parties narratives usent des rimes croisées ou embrassées. Quand il le faut, l'assonance vient au secours des rimes pour prolonger les laisses et les accentuer.

Ce sont ces jeux de la prosodie, cette chance des rimes,

cette jubilation verbale, ces prouesses formelles qui, en grande partie, créent *Alouette* dont la préface attribue l'importance à de tout autres motifs. La composition de ce poème est très stricte et décèle un métier très volontaire et très réfléchi : six chants de quatorze douzains décasyllabiques : chaque douzain construit sur une seule rime. Quand le rapport de la rime unique avec l'idée est bien établi, la beauté de la strophe est plénière et tend à s'écarter de l'idée, de même que l'heureuse raideur du cadre limité de la composition générale sert le but hagiographique du récit.

Ainsi, *Alouette* nous plaît pour d'autres raisons qu'à son auteur. Mais une œuvre n'a-t-elle pas toujours raison contre son auteur ?

Ainsi, quand on cherche à regrouper ses affinités avec la poésie de Jammes et ce nouvel ouvrage, on les trouve dans son amour de la nature concrète, existante et mûre, dans l'abondance des sensations venues du ciel, des plantes et des températures, dans le bonheur des rimes et des mots : toutes choses qui relèvent de la joie. Par la joie, ce chrétien est poète, et somme toute hérétique.

E. NOULET

*
* *

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

LE RECUEIL TREPPEREL, par *Eugénie Droz* (Librairie Droz).

L'on a tort de croire que le vieux français n'est « pas à la page ». Apollinaire était en train d'y revenir, et surtout de persuader au monde que c'était important, lorsqu'il mourut. Jarry qui eut tant d'altitude fière pensait de même :

Assis, le collier rose arrêtant ses abois
Le lion d'or levant sa patte dextre avec sa foi
Cueille au ciel bleu l'une des trois
Fleurs d'or qui sont signes des rois.

Il n'y a là-dedans que *dextre* qui soit archaïque, et c'est assez. Le vieux français doit être acquis et invisible. C'est le progrès

que nous marquons sur la génération de ceux qui nous en ont donné la nausée. Mais il en faut, sacré nom de bougre ! Autrement on ne se distingue en rien de béats suffisants qui croient qu'il n'y a qu'à laisser courir leur plume (avec des parenthèses qui en précipitent l'excès de peur d'en perdre) pour faire sublime.

Il faut du latin, il faut ce vieux français, il faut du provençal. On n'écrit pas comme on rote. Ecrire, c'est vivre avec ce qui a conditionné ce qui va suivre. C'est bien une sorte de sagesse — *honestas vitae*, comme disait Alcuin.

Il n'y a alors qu'à se féliciter qu'existe Mlle Droz. Chez elle il y a tout, et ce provençal aussi : et Bertran de Born et Folquet de Marseille et Arnaut Daniel et Guiraut de Borneilh et Aimeric de Bellenoi et Aimeric de Peguilanh [1] et lou Sordel et Jean de Nostradamus et le Roi de Navarre et Richard Cœur-de-Lion et le doux biaus Blondel ou Blondiaus ou Blondiax ou Blondicus ou Blondiels qui chanta à sa fenêtre à Lintz et à qui le roi répondit la moitié d'une chanson qu'ils avaient faite ensemble. Et l'authentique chanson du roi prisonnier aussi on la trouve (dans *Tarbé*, volumes marbrés noirs et verts) qui dit :

Aucun homme pris ne dira sa raison
Adroitement si dolentement non
Mais pour confort peut-il faire chanson ?
Moult ai d'amis mais pauvres sont les dons ;
Honte en auront si pour ma rençon
Suis ces deux hivers pris.

Il s'ennuyait bien, aussi fit-on de grandes quêtes et des prières dans son pays, et quand la somme de deux cent mille livres « esterlings » fut réunie (à peu près ce qu'il fallut pour libérer le gracieux petit Weyerhauser en marin de toile blanche) ses barons l'apportèrent au duc d'Autriche et il fut libre. Libre de se faire percer le cou par un archer nommé Gourdon, au siège de Chalus, dans le Limousin, et là de défunter.

1. Ce qu'il y a aussi chez Mlle Droz, c'est le gai dictionnaire provençal si utile d'Emile Lévy. Le Languedocien ne vaut pas la peine qu'on l'apprenne si on a ce dictionnaire. En parcourant, l'on devine. Mais on est arrêté quelquefois, et c'est bien agréable, si une difficulté réelle surgit, d'en avoir à si peu de frais le cœur net.

Très étonnante Mlle Droz. N'aimons-nous pas tous Rabelais ? Eh bien c'est la matière de Rabelais — non son génie, mais cela sur quoi il a travaillé — que présente ce recueil de soties jusqu'à ce jour inédites. Et ce travail est fait remarquablement.

Ajoutons qu'il est bien agréable de trouver en France une maison d'édition complémentée d'un service bibliographique apte à tirer d'embarras ceux que les recherches et les longues attentes dans les bibliothèques intoxiquent. Nous ne devons pas nous laisser devancer par les Allemands dans cette idée qui est géniale.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

*
* *

ERASME, par *Albert Maison* (Gallimard) ; ERASME, par *Th. Quoniam* (Desclée, de Brouwer) ; ERASME, GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE IDÉE, par *Stefan Zweig* (Bernard Grasset) ; ŒUVRES D'ÉRASME. I. ÉLOGE DE LA FOLIE. II. LE PREMIER LIVRE DES COLLOQUES. III. LE DEUXIÈME LIVRE DES COLLOQUES (A l'enseigne du Pot cassé).

Érasme est revenu parmi nous. On lui demande son opinion. Qu'a-t-il à nous dire ?

Deux biographes, M. Th. Quoniam et M. Stefan Zweig l'ont interviouvé. A l'un, Érasme a avoué être un libéral catholique, à l'autre, il s'est présenté comme un libéral tout court, qui aime le progrès, la raison et la paix.

M. A. Maison, lui, est plus discret. Il laisse parler Érasme sans l'interrompre. Il ne se prévaut pas de sa qualité de vivant pour inciter le mort à parler notre langue. Mais, tout en l'écoutant, il nous traduit ce qu'il vient d'entendre, dans un parler actuel et familier, afin que nous puissions nous y retrouver.

Érasme parle au nom de l'homme, et c'est ce qui semble lui conférer le droit de prendre la parole à tout moment de l'histoire. Il est le représentant de « l'humanisme éternel ».

Pourtant, qu'est-ce que l'humanisme ?

L'homme d'Érasme, c'est l'homme sans ses mythes, l'homme sans le surhomme. C'est un être essentiellement fragile qui se

plaint de ses misères et craint la mort. Jamais il ne perd de vue la condition humaine, et c'est ce qui le rend fort modeste. Il cherche à bien connaître ses limites, et reste chez lui. On est ce qu'on est. Et toute la sagesse consiste à ne jamais l'oublier. Méfions-nous de l'extraordinaire. L'homme vrai, c'est l'homme moyen ; c'est l'homme de la vie de tous les jours, avec ses faiblesses, ses maladies, ses réussites plus ou moins précaires, et ses folies. A tout prendre, ce n'est pas grand'chose.

Il ne faut pas confondre l'homme d'Érasme et celui de la Renaissance italienne, comme risquent parfois de la faire ses trois biographes, qui aiment avant tout opposer Érasme à Luther. La Renaissance recherche le mythe de l'homme, Érasme sa réalité. Pour la Renaissance, l'homme est une valeur, pour Érasme un fait. Le surhomme de la Renaissance peut se passer de Dieu, il risque l'aventure. L'homme d'Érasme est religieux par modestie, et c'est ce qui rapproche Érasme de Luther.

L'homme d'Érasme est l'homme sans sa grande folie, qui le pousse à vouloir se dépasser. C'est aussi pourquoi à certains égards, Érasme paraît devoir plus difficilement s'entendre avec l'homme moderne, qu'un Pic de la Mirandole, par exemple, ou un Bacon. L'homme moderne est un voyant qui en raisonnant a su donner corps à ses rêves. C'est un magicien devenu technicien. L'homme mythique a eu raison contre l'homme tout court. Or voyant l'homme s'élever dans les airs, Érasme lui recommanderait de rester chez lui et ajouterait un nouveau chapitre à l'*Eloge de la Folie*, tandis que Pic de la Mirandole trouverait que c'est encore bien peu de chose et que Bacon l'encouragerait à continuer.

Mais si l'homme d'Érasme est loin de tout orgueil, il ne connaît pas non plus l'humilité du chrétien. (C'est un modeste sans humilité). Il ne s'élève ni ne s'abaisse. Il n'est ni surhomme ni pécheur. Il est homme, et Dieu ne peut pas lui en vouloir de l'être, et de vivre humainement. C'est ainsi qu'il est fait ; c'est son sort d'être homme. Luther ne connaît pas cet homme naturellement homme, « sans péché et sans grâce », qui à tous propos invoque la condition humaine, pour chasser le diable. Chez Érasme il y a, entre Dieu et l'individu, l'espèce humaine. Chez Luther, l'individu est seul avec Dieu. Ainsi,

parlant à Dieu, il ne dira pas : Je suis homme, un homme parmi d'autres, et comment pourrais-je être autre chose ? Il ne pourra que dire : c'est moi, moi qui me trouve face à face avec Dieu. Le Dieu de Luther ne généralise pas, et il ne connaît que toi. Et chacun est seul avec Dieu, un pécheur en vain se prévaudrait de la condition humaine. Ses péchés sont à lui ; c'est lui qui a péché, et non tel homme. Il porte tout le poids de ses péchés. « L'humanité » ne lui est d'aucun secours. Le moi n'est pas l'homme.

Érasme peut donc nous apprendre bien des choses, et nous saurons gré à ses biographes de nous l'avoir rappelé. Mais n'oublions pas non plus de parcourir les Œuvres d'Érasme lui-même, qu'on aura plaisir à lire dans l'excellente traduction du « Pot Cassé ».

BERNARD GROETHUYSEN

*
* *

JOURNAL DES GONCOURT. MÉMOIRES DE LA VIE LITTÉRAIRE (tome I, 1851-1861 ; tome II, 1862-1865), avec une postface de *M. Lucien Descaves* (Flammarion et Fasquelle).

Comme je me trouvais, ce jour-là, dans les bureaux d'un quotidien au moment où l'on dépouille les journaux pour y trouver matière à commenter ou à réduire, le rédacteur en chef eut un petit sursaut en lisant une note qui annonçait « la publication intégrale » du *Journal des Goncourt.*

— Enfin ! s'écria-t-il. *Ils* se décident ! Ce n'est pas trop tôt. Depuis je ne sais combien d'années qu'on le réclame ! Faites-moi donc un « papier » là-dessus. En insistant sur les passages inédits, bien entendu. Si même vous en trouvez de croustilleux...

— Ne vous emballez pas, lui répondis-je. Il s'agit d'une simple réédition du *Journal* — non pas intégral mais incomplet — que tous les amateurs de mémoires connaissent et possèdent depuis longtemps. L'Académie Goncourt reste sur ses positions et n'entend pas que le reste soit divulgué de sitôt ! Mais elle a bien raison tout de même de réimprimer l'ancien car il devenait rare. Les neuf volumes du premier tirage se sont vendus jusqu'à neuf cents francs.

— Elle ferait encore mieux de ne pas tourner plus longtemps autour des derniers vœux de Goncourt. Oui ou non, a-t-il exprimé, dans son testament, la volonté formelle que la partie de son journal, réservée pendant vingt ans, soit publiée après ce délai, c'est-à-dire en 1916 ?

— Les membres de l'Académie Goncourt vous répondront : « Oui et non ». Ils discutent sur un certain verbe *pouvoir* employé par Edmond de Goncourt et qui, d'après eux, ne constitue pas une volonté formellement exprimée. « Au bout de vingt ans, écrit Goncourt, mes cahiers *pourront* être consultés et livrés à l'impression... » *Pourront :* vous comprenez, ce n'est pas catégorique, il aurait dû écrire : *devront.*

— Quelle plaisanterie ! N'a-t-il pas, par ailleurs, vingt fois manifesté sur ce point sa volonté — on est tenté de dire : son idée fixe. Et quel danger, je vous le demande, représente aujourd'hui ce manuscrit ? Voilà tantôt quarante ans que les dernières pages en ont été écrites et plus de quatre-vingts ans les premières. Je ne vois pas quelles peuvent être les personnes dignes d'intérêt à qui une exhumation de si vieux souvenirs porterait vraiment préjudice. Les véritables amis de Goncourt — je veux parler de ses contemporains survivants — témoignent tous que, même lorsqu'il se voulait hardi ou caustique, il gardait, par noblesse native et par qualité d'écrivain, tenue, mesure et dignité. Un de ces fidèles, M. Lucien Descaves, ne compare-t-il pas le *Journal* à « une cage de verre où toutes les amitiés sont limpides ». On imagine mal que Goncourt se soit départi de ses habitudes d'esprit et de plume dans la partie inédite de ses mémoires,

— Si vous ne l'imaginez pas, la malignité l'imagine. Nous n'y pouvons rien. Consolons-nous et patientons en relisant les deux volumes, et ceux qui suivront, de la réédition. Ils en valent la peine. Nous ne les connaissons peut-être pas aussi bien que nous le croyons. Tenez, par exemple, il y a encore beaucoup à apprendre, dans ce texte, sur les relations des Goncourt avec Sainte-Beuve. Entre les lignes de l'imprimé, on découvre parfois de l'inédit. Croyez-moi, c'est d'une lecture extrêmement divertissante — et même instructive, professait Souday, à condition de chausser les bésicles de l'esprit critique. Il est peu de « confessions littéraires » qui révèlent

mieux la personnalité de leurs auteurs avec les aspects de leur temps et des gens qu'ils ont fréquentés. Il en est peu d'aussi profondément sincères et, quoi qu'on en ait dit — d'aussi véridiques dans l'ensemble. Je vais essayer de dégager ça dans l'article que vous me demandez...

— Ah ! mais non : je ne vous ai pas demandé d'article s'il ne s'agit que d'une réédition ! Je croyais qu'on nous donnait le *Journal* inédit, le *Journal* intégral. Vous avez beau dire, l'autre, tout le monde le connaît. Il a fait l'objet d'une bibliothèque de thèses, de pastiches et de commentaires. Nous attendrons...

— Vous risquez fort d'attendre jusqu'au moment où l'œuvre des Goncourt tombera dans le domaine public ! Cela nous renvoie à 1951...

— Tant pis. C'est regrettable, je vous l'accorde : mais, en aiguisant les curiosités sur une publication « intégrale », toujours différée, les héritiers littéraires des Goncourt sont parvenus à émousser l'intérêt de la présente publication.

LÉON DEFFOUX

* * *

CRITIQUE ET PHILOSOPHIE

EXAMEN DE VALÉRY, par *Jean de Latour* (Gallimard).

Ce livre rendra service. C'est une introduction à la méthode de Paul Valéry, méthode faite de passages à la limite et d'interpolations, de variations concomitantes hypothétiques, mobilisation de tous les possibles. Ces procédés supposent, nous fait remarquer M. de Latour, une notion préalable, qui est celle de la plasticité de la matière intellectuelle, et chez celui qui applique la méthode, une sensibilité particulière de l'intelligence, une sensibilité abstraite. On trouvera dans le livre bien des remarques qui éveillent la réflexion. Valéry a envoyé à l'auteur une précieuse lettre, imprimée en tête du volume. Il y donne quelques conseils aux philosophes : « Je souhaite qu'ils reprennent leur indépendance à l'égard des sciences de la nature, et qu'ils restituent à leurs travaux l'allure et la physionomie toutes personnelles et rien moins que didactiques qui font sentir sous la pensée la passion de la

pensée ». Peut-être y a-t-il plus de philosophie, plus de pensée vraie, spontanée dans cette non-philosophie pour laquelle se donne la réflexion de Valéry, que dans bien des philosophies.

Il semble que parfois M. de Latour, par une sorte de méfiance qui s'adresse plus encore à lui-même qu'à son auteur, et c'est pourquoi le livre reste toujours bien sympathique, critique avec une sévérité passagère probablement, celui qu'il a admiré, et je crois, admire encore passionnément. Sans doute peut-on, et même faut-il lui accorder, qu'on peut préférer beaucoup de passages de Valéry aux critiques qu'il a adressées à Pascal, et aussi que la recherche de cette essence de la pensée, à laquelle se livre Valéry, peut mener à une sorte de monotonie et de vide. Mais écoutons aussi ce que murmure Valéry. « L'acquisition d'une méthode se paie par une sorte de monotonie... Je dis aussi que s'il le veut, celui qui use de la méthode peut facilement par une seconde opération donner à ses formules un revêtement aussi particulier et coloré qu'il le voudra. »

JEAN WAHL

*
* *

LINGUISTIQUE GÉNÉRALE ET LINGUISTIQUE FRANÇAISE, par *Ch. Bally* (Leroux).

Ce livre ne s'adapte commodément à aucune théorie *a priori* du langage. Fruit d'une expérience quotidienne de l'auteur, il nous conduit à regarder notre langue telle qu'elle est. C'est sa première utilité pour nous, usagers de la langue, qui pouvons estimer cette œuvre comme l'artisan juge des recherches du savant, selon le profit pratique. Or je crois qu'à certains tournants de l'histoire d'une langue l'artisan des mots doit pousser à la roue. Cela s'est vu au XVIIe siècle, et certains indices me font soupçonner que nous sommes à un de ces tournants. M. Bailly ne le dit pas explicitement ; mais j'ai quitté son livre avec cette opinion affermie, en même temps qu'avec des espoirs précisés sur l'entr'aide qu'écrivains et linguistes pourraient se fournir dans cette tâche.

Naguère, les études linguistiques auraient stérilisé l'écrivain qui s'y serait adonné, car, régies par l'histoire et l'étymologie, ou même par la sémantique historique, elles étaient la science de la langue considérée comme morte. Avec le livre de

M. Bally, la linguistique vient décidément vers nous. L'auteur admet comme principe de méthode cette définition de F. de Saussure : « La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même » ; l'*histoire* de la langue, selon lui, a ses buts et ses méthodes propres, et ne doit pas se mêler à une étude *statique* de la langue, prise au point d'équilibre instable par lequel elle passe, en tant que système complet, à une époque donnée. Ayant à expliquer des textes français à des étudiants de langue allemande de l'Université de Genève, il trouve là son champ d'expériences, et, en s'aidant de la langue allemande comme d'un terme de comparaison, il construit peu à peu sa vision d'ensemble du français d'aujourd'hui. Finalement, des grandes lignes de cet examen, et de la description du fait linguistique en lui-même, se dessinent les *Principes de Linguistique générale* qui se trouvent en tête de l'ouvrage. Principes de fait, si l'on peut dire, et qui demandent plutôt à être expérimentés que jugés. De mon point de vue d'usager de la langue, c'est leur genèse même qui m'intéresse. A les observer, je suis conduit à prendre une vue plus exacte des relations entre la pensée et le langage, vue qui implique une pensée autre que par mots et sans laquelle je ne trouverai jamais l'exacte adéquation entre une pensée et son expression verbale. Je m'échappe encore du livre, c'est vrai, mais sa valeur pour nous réside surtout dans les suggestions de ce genre, qu'on y trouve en abondance.

M. Bally recherche les tendances proprement linguistiques de notre langue dans sa matière totale, en se refusant aux présuppositions logiques qui font généralement tourner ces sortes d'études en cercles vicieux. Ainsi la « séquence progressive » qui nous porte à placer le sujet avant le verbe, le déterminé avant le déterminant, donne aussi au mot français son accent terminal, à la phrase française son rythme oxyton, et à la syllabe française sa structure *consonne + voyelle*. Il s'agit donc d'une tendance générale du parler français, et non pas d'un goût de logique que nous aurions éminemment. L'inverse a lieu en allemand. Cette façon de voir les tendances générales d'une langue en même temps dans sa phonétique, son vocabulaire et sa syntaxe est nouvelle, et peut avoir de longues conséquences dans la science du langage.

L'auteur illustre cet examen du français moderne par les « formes pathologiques de la langue correcte » ; ambiguités syntaxiques : « je connais Pierre mieux que Paul » ; cacophonies résultant de la structure de la syllabe française : « on ne va plus aux eaux », etc. Le Français a peut-être le goût de la clarté ; mais sa langue n'est claire qu'à condition d'une lutte continuelle contre les ambiguités et les calembours. Cette clarté, enfin, est d'extension plutôt que de compréhension. Le « mot propre », en français, est une « étiquette » de classement définie par différence avec les étiquettes voisines ; d'où le penchant de la langue à l'antithèse et au « style substantif ». Une autre tendance générale du français, la « tendance condensatrice », aboutit aux locutions stéréotypées, clichés ou maximes. La « clarté » (au sens scolastique) du français lui donne sa valeur de « langue de communication ». Son goût du tableau statique et de l'antithèse convient à l'éloquence. C'est une langue plus propre à l' « art » qu'à la « poésie ».

J'eus quelque peine à accepter cette dernière opposition ; mais, entendue comme celle d'architecture verbale à lyrisme, et c'était bien l'intention de l'auteur, elle exprime assez bien que le vrai lyrisme, en français, exige d'être supporté par une architecture d'abord établie, alors qu'en allemand l'ordre est peut-être inverse. Mais c'est ici que le domaine du linguiste touche à celui de l'artisan de mots, et bien des questions y restent béantes. Mes dernières réflexions, c'étaient qu'une langue peut dire tout ce qu'une autre peut dire, mais que chacune a ses règles du jeu particulières, que ces règles, dans le français moderne, ont besoin de quelques remaniements à la fois pratiques et éclairés, que linguistes et écrivains devraient plus souvent se rencontrer et collaborer à cette œuvre, et que..., mais que..., et je suis loin d'avoir fini.

RENÉ DAUMAL

* * *

LETTRES ÉTRANGÈRES

PSYCHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE AMÉRICAINE, par *Ludwig Lewisohn*, version française de *Maxime Piha* (Rieder).

De même qu'il y a le roman et la pièce à thèse, il y a aussi

la critique à thèse. De ce genre Ludwig Lewisohn nous donne un exemple parfait dans son important ouvrage *Expression in America* (1931) traduit par M. Piha sous le titre : *Psychologie de la littérature américaine.*

Il eût mieux valu dire *Psychanalyse*, car M. Lewisohn, dans son avant-propos, dit lui-même : « J'ai essayé de dégager les caractères de l'esprit américain, comme on le fait pour l'esprit humain lui-même, dans son aspect organisé et son expression créatrice. Pour cela, un choix était inévitable. Je ne pouvais manquer de me servir de la méthode de connaissance associée au nom vénéré de Siegmund Freud ». Dès lors, le critérium sur lequel l'auteur va baser ses jugements sera l'attitude des écrivains en face des problèmes sexuels. On voit, par suite, les défauts d'une semblable méthode et combien la critique littéraire, conçue ainsi, sera partielle — et partiale.

La thèse de M. Lewisohn est contenue dans ce qu'il appelle l'intuition de Henry Adams : « L'Amérique avait coupé derrière elle les ponts d'accès aux forces éternelles qui auraient pu être opposées à la force du matérialisme ou de la machine, parce qu'elle avait relégué au royaume du péché la Vénus créatrice, mère des Dieux et des hommes, de l'art et de la poésie, et de la religion », et aussi dans les deux passages suivants : « L'art américain, comme la langue américaine, comme l'éducation américaine, étaient presque asexués » ; et : « Trompée en partie par la machine et, en partie, comme Adams l'avait prévu, par l'erreur tragique de la femme américaine de « chercher à trouver sa voie en imitant l'homme », toute une nouvelle littérature, quoique obsédée de sexualité, comme des critiques hostiles l'ont répété à satiété, ne nous a pas rapprochés de la sexualité comme force créatrice et unificatrice ».

A la lumière de ces trois citations, tous les jugements de Ludwig Lewisohn s'expliquent. On comprend ses erreurs comme aussi la justesse d'un grand nombre de ses observations. Il n'a pas prétendu écrire une histoire de la littérature américaine mais traiter « la nature et les méthodes de l'esprit créateur et poétique ». Il ne faut donc pas s'étonner de l'omission d'auteurs aussi importants que John Dos Passos, par exemple, pas plus que du désordre qui règne au cours de ces quatre cents pages riches de substance. Roman, poésie, théâtre,

critique, tout est pêle-mêle, car ce ne sont pas les « genres » qui intéressent M. Lewisohn, mais les tendances que ces genres représentent ou, plus exactement, le parti que M. Lewisohn en peut tirer pour les besoins de sa cause.

On devinera sans peine que, adorateur du sexe en tant que « force créatrice et unificatrice », l'auteur du *Case of Mr. Crump* a deux bêtes noires : le puritanisme et ce qu'il appelle « la tradition distinguée » représentée par Longfellow, Brander Matthews, Henry Van Dyke. Le puritanisme a donné naissance à des êtres émasculés ou inquiets. Ainsi Emerson et Thoreau, qui auraient pu être de grands révolutionnaires, ont échoué dans leur tentative de révolte. « Leurs flèches étaient émoussées au départ » (Livre III, *La Révolte Transcendantaliste*). Ainsi s'expliquent l'œuvre de Poë, pour laquelle M. Lewisohn est bien sévère, celle d'Hawthorne souffrant d'un complexe de culpabilité, celle de Melville, victime du complexe d'Œdipe et qui, par suite, n'est « même pas un maître secondaire ». Art impuissant et aristocratique jusqu'au jour où Démos se met à parler (Livre V. *Démos parle*). Alors naissent des hommes comme Lincoln, Mark Twain (qui est « américain dans le sens le plus ancien et le plus durable : il n'est ni un tyran, ni un censeur des mœurs, mais il est solidement et de tout cœur pour la liberté et la démocratie »), Walt Whitman, le poète le plus doué d'Amérique mais « homme non cultivé et d'une personnalité désespérément excentrique » et, pour ces raisons mêmes, incapable de « toucher le peuple qu'il aimait ».

Après la guerre civile, le conte disparaît et les premiers grands romans apparaissent. Dans les pages qu'il consacre à MM. Beecher Stowe, William Dean Howells et Henry James, M. Lewisohn reste l'esclave de son obsession. Bien que reconnaissant l'importance d'œuvres comme *Their Wedding Journey* de William Dean Howells et *Madame de Mauve* de Henry James, « deux écrivains tels que l'Amérique n'en avait pas produit jusqu'alors », il nie toute valeur à la théorie critique de Howells parce qu'elle est « une rationalisation de son expérience qui, à son tour, n'est que l'expression inévitable de son tempérament ». Or, il appartenait à la période du « bon ton » où la mention d'une chambre de jeune fille faisait rougir toute personne bien élevée. Quant à Henry James, parce qu'il lui

manqua « une liaison si conventionnelle, fût-elle, avec un représentant du sexe opposé, ou une capacité quelconque de ressentir ce que l'on appelle habituellement l'amour », il souffre « d'entraves paralysantes ». Evasion et Echec sont les clés de ses livres et expliquent ses obscurités. C'est « un type de vieux célibataire, bien connu dans les banquets d'anciens élèves, qui, la bouche et le menton protégés par une barbe, ne se risque jamais au dehors, même les jours les plus ensoleillés, sans un parapluie et des caoutchoucs, et que l'on peut supposer passant, derrière des portes bien fermées, ses heures de loisir à confectionner d'une aiguille plus active que celle de Pénélope des broderies qui, par leur finesse et leurs complications infinies, peuvent bien être comparées à la prose des dernières années de Henry James ». Néanmoins, Ludwig Lewisohn rend pleine justice à cet art, qu'il trouve par ailleurs un peu trop asexué, car, dans ses opinions, il n'est jamais déloyal. Il regrette seulement un peu trop l'absence d'un élément qui — y a-t-il jamais pensé ? — donnerait à une littérature une désespérante monotonie. Il semble qu'en ce qui concerne spécialement la littérature américaine, on ne puisse que se réjouir des entraves apportées par le puritanisme. Elles étaient indispensables à des hommes qui probablement sans elles n'auraient rien produit. Comme l'écrivit un jour André Gide, sans la résistance de l'air, l'oiseau ne saurait voler. Il faut savoir gré à Calvin (et non l'en blâmer comme le fait constamment M. Lewisohn) d'avoir courbé l'Amérique sous le joug des inhibitions. Il en est résulté une production « distinguée », fade, il faut l'avouer, mais non sans charme entre des mains habiles. Il en est surtout résulté une réaction du plus haut intérêt que M. Lewisohn étudie dans la seconde moitié de son ouvrage.

La grande réaction naturaliste du début du siècle a suivi une période de transition représentée par George W. Cable, Charles G. Leland, Ed. Eggleston, Henry Adams, E. W. Howes, Bret Harte, Sarah Orne Jewett et surtout William Vaughn Moody qui « doit être regardé comme le symbole de la transition entre la période des écrivains distingués et l'époque moderne dans la culture américaine. Il était pour ainsi dire un miroir dans lequel la jeunesse de son époque pouvait

critique, tout est pêle-mêle, car ce ne sont pas les « genres » qui intéressent M. Lewisohn, mais les tendances que ces genres représentent ou, plus exactement, le parti que M. Lewisohn en peut tirer pour les besoins de sa cause.

On devinera sans peine que, adorateur du sexe en tant que « force créatrice et unificatrice », l'auteur du *Case of Mr. Crump* a deux bêtes noires : le puritanisme et ce qu'il appelle « la tradition distinguée » représentée par Longfellow, Brander Matthews, Henry Van Dyke. Le puritanisme a donné naissance à des êtres émasculés ou inquiets. Ainsi Emerson et Thoreau, qui auraient pu être de grands révolutionnaires, ont échoué dans leur tentative de révolte. « Leurs flèches étaient émoussées au départ » (Livre III, *La Révolte Transcendantaliste*). Ainsi s'expliquent l'œuvre de Poë, pour laquelle M. Lewisohn est bien sévère, celle d'Hawthorne souffrant d'un complexe de culpabilité, celle de Melville, victime du complexe d'Œdipe et qui, par suite, n'est « même pas un maître secondaire ». Art impuissant et aristocratique jusqu'au jour où Démos se met à parler (Livre V. *Démos parle*). Alors naissent des hommes comme Lincoln, Mark Twain (qui est « américain dans le sens le plus ancien et le plus durable : il n'est ni un tyran, ni un censeur des mœurs, mais il est solidement et de tout cœur pour la liberté et la démocratie »), Walt Whitman, le poète le plus doué d'Amérique mais « homme non cultivé et d'une personnalité désespérément excentrique » et, pour ces raisons mêmes, incapable de « toucher le peuple qu'il aimait ».

Après la guerre civile, le conte disparaît et les premiers grands romans apparaissent. Dans les pages qu'il consacre à MM. Beecher Stowe, William Dean Howells et Henry James, M. Lewisohn reste l'esclave de son obsession. Bien que reconnaissant l'importance d'œuvres comme *Their Wedding Journey* de William Dean Howells et *Madame de Mauve* de Henry James, « deux écrivains tels que l'Amérique n'en avait pas produit jusqu'alors », il nie toute valeur à la théorie critique de Howells parce qu'elle est « une rationalisation de son expérience qui, à son tour, n'est que l'expression inévitable de son tempérament ». Or, il appartenait à la période du « bon ton » où la mention d'une chambre de jeune fille faisait rougir toute personne bien élevée. Quant à Henry James, parce qu'il lui

manqua « une liaison si conventionnelle, fût-elle, avec un représentant du sexe opposé, ou une capacité quelconque de ressentir ce que l'on appelle habituellement l'amour », il souffre « d'entraves paralysantes ». Evasion et Echec sont les clés de ses livres et expliquent ses obscurités. C'est « un type de vieux célibataire, bien connu dans les banquets d'anciens élèves, qui, la bouche et le menton protégés par une barbe, ne se risque jamais au dehors, même les jours les plus ensoleillés, sans un parapluie et des caoutchoucs, et que l'on peut supposer passant, derrière des portes bien fermées, ses heures de loisir à confectionner d'une aiguille plus active que celle de Pénélope des broderies qui, par leur finesse et leurs complications infinies, peuvent bien être comparées à la prose des dernières années de Henry James ». Néanmoins, Ludwig Lewisohn rend pleine justice à cet art, qu'il trouve par ailleurs un peu trop asexué, car, dans ses opinions, il n'est jamais déloyal. Il regrette seulement un peu trop l'absence d'un élément qui — y a-t-il jamais pensé ? — donnerait à une littérature une désespérante monotonie. Il semble qu'en ce qui concerne spécialement la littérature américaine, on ne puisse que se réjouir des entraves apportées par le puritanisme. Elles étaient indispensables à des hommes qui probablement sans elles n'auraient rien produit. Comme l'écrivit un jour André Gide, sans la résistance de l'air, l'oiseau ne saurait voler. Il faut savoir gré à Calvin (et non l'en blâmer comme le fait constamment M. Lewisohn) d'avoir courbé l'Amérique sous le joug des inhibitions. Il en est résulté une production « distinguée », fade, il faut l'avouer, mais non sans charme entre des mains habiles. Il en est surtout résulté une réaction du plus haut intérêt que M. Lewisohn étudie dans la seconde moitié de son ouvrage.

La grande réaction naturaliste du début du siècle a suivi une période de transition représentée par George W. Cable, Charles G. Leland, Ed. Eggleston, Henry Adams, E. W. Howes, Bret Harte, Sarah Orne Jewett et surtout William Vaughn Moody qui « doit être regardé comme le symbole de la transition entre la période des écrivains distingués et l'époque moderne dans la culture américaine. Il était pour ainsi dire un miroir dans lequel la jeunesse de son époque pouvait

discerner, quoique floues, les formes de l'avenir ». (Livre VII, *Le Sol et la Transition*).

Ces formes de l'avenir, elles nous seront données par l'école de Dreiser, Sinclair Lewis, Sherwood Anderson, précédés dans le domaine du réalisme par Ambrose Bierce, Stephen Crane, Frank Norris, Theodore Dreiser « le plus mauvais grand écrivain de toute l'histoire de la littérature » mais dont « la supériorité sur tous ceux de la littérature et la civilisation de son pays est due à sa façon de traiter la sexualité, à son affirmation constante de l'importance et de la sainteté de la fonction génératrice qui est à la racine même de la vie ». Sherwood Anderson dont « l'art est le cri à demi articulé d'âmes tourmentées dans un enfer qu'elles se sont créé ». Sinclair Lewis, sur lequel M. Lewisohn écrit des choses excellentes, notamment sur son réalisme qui, loin d'être une plate copie de la réalité est « le produit d'une imagination satirique de la plus haute qualité ».

Ce que ces écrivains ont fait dans le domaine du roman, Karl Sandburg et Robert Frost l'ont accompli dans la poésie. Tous coopèrent à réaliser le rêve de M. Lewisohn : « la réintégration de l'expérience dans l'expression ». Le règne de la littérature polie touche à sa fin. Seule, une romancière comme Edith Wharton « reste sans espoir une *lady* » (Livre XI, *Les Naturalistes*) tandis que d'autres cherchent à dépasser ce naturalisme triomphant : James Branch Cabell en s'évadant dans un monde imaginaire de roman de chevalerie, Willa Cather, dans la religion catholique. Cette évolution de Miss Cather vers le catholicisme amène M. Lewisohn à rapprocher son nom de celui de Jean Cocteau, ce qui est comique, et de celui de François Mauriac, ce qui est beaucoup plus grave. Cela semblerait indiquer que Ludwig Lewisohn n'a guère pratiqué l'art au burin de M. Mauriac. Rapprocher Willa Cather de l'auteur de *Thérèse Desqueyroux* est aussi monstrueux que de comparer Louise Abbéma à Zurbaran. Que ne cite-t-il plutôt Francis Jammes, dans la partie de son œuvre où l'eau bénite passe avant la rosée ? Les romans de Willa Cather ne seront jamais que de gentils ouvrages fort bien écrits et fort mal composés, du Zénaïde Fleuriot supérieur et onctueux.

On aurait aimé que M. Lewisohn parlât plus longuement

de la génération d'après-guerre. Ecrivant en 1931, il met naturellement tous ses espoirs en Ernest Hemingway sur lequel Gertrude Stein n'avait pas encore laissé tomber quelques remarques aussi dures que peut l'être la vérité. Il ne mentionne pas Dos Passos et ne consacre que quelques lignes à William Faulkner — dont deux des plus grandes œuvres, *The Sound and the Fury* et *As I lay Dying* avaient pourtant paru. Il s'attarde plus volontiers sur les poètes et termine son ouvrage, qu'on ne saurait lire sans le plus profond intérêt, par ces lignes pleines de sagesse : « Au xxe siècle, la littérature d'Amérique peut aller de pair, pour ses valeurs créatrices, avec les littératures les plus robustes et les plus fécondes. Si nous n'avons pas produit de très grands chefs-d'œuvre, si l'unité et une haute austérité manquent même dans nos meilleures œuvres, c'est un sort que nous partageons avec presque tous les peuples contemporains. La cause en est, je dois le répéter, dans cette situation universelle de l'humanité qui, en dernière analyse, est religieuse et métaphysique. Mais la race humaine a passé à travers d'autres âges de désespérance ; d'autres catastrophes internes et externes ont brisé la foi et la puissance au long cours de l'histoire ; l'esprit humain n'a pas pour cela connu la défaite définitive ; il ne la connaîtra pas davantage aujourd'hui et, dans toute renaissance créatrice de l'avenir, proche ou lointaine, l'Amérique aura sa part splendide. »

MAURICE-EDGAR COINDREAU

*
* *

THE NAKED LADY ou LA VIE D'ADAH ISAACS MENKEN, par *Bernard Falk* (Hutchinson, 1934).

Après avoir pourchassé le succès par les moyens les plus variés (rôles de mélodrame et de tragédie, poses « esthétiques » pour magazines d'art, poèmes effrénés, mariages multiples) elle le rencontra, vers 1861, avec une formule nouvelle : le mélodrame à grand spectacle. Dans le rôle de Mazeppa, elle entrait en scène vêtue d'un maillot rose qui moulait ses formes rebondies, attachée assez périlleusement sur le dos d'un cheval de cirque qui, mettant un bon quart d'heure à gravir les lacets impressionnants d'une montagne peinte, étalait aux yeux des

spectateurs, sous ses divers aspects, l'impeccable académie d'Adah. L'audace apparente du spectacle, le contraste de cette « chair » rose avec la robe noire du cheval sous les rudes liens de chanvre, le danger possible (et du reste assez réel) du numéro — tout cela ravit, intoxiqua, affola le public. Elle conquit ainsi l'Amérique, l'Angleterre, Paris. Rôle muet ou presque : il lui suffisait d'apparaître avec ses grands yeux innocent, sa chevelure brune, son teint doré et la courbe parfaite de ses membres sous le maillot tendu à craquer. C'était un délire. Et cela dans une Angleterre victorienne, où l'exemple de la pudeur (comme en France sous Louis XIV vieillissant) venait de haut. Et cela malgré les cris et les aigres censures de la presse. Triomphe de la forme, de la beauté, de l'art pour l'art. Le provincialisme, le puritanisme fondaient comme neige devant cette splendeur rose. A Londres, à Glasgow, à Manchester on se pressait pour la voir. *Le Times* comparait cette foule à la populace romaine derrière le char d'un général victorieux.

Mais dans cette populace, il y a des noms illustres : Rossetti, Swinburne, Dickens, Charles Reade ; Dumas, Claretie, Rochefort, Zola, Sarcey, Paul de Saint-Victor, George Sand. Menken méprise les parvenus et la noblesse rentée. Menken aime les artistes. Menken est poète. Nana n'est pas une « gold-digger » (du reste, elle est riche) ; Nana est un épouvantable bas-bleu. Elle tient salon à Paris ; et, à Londres, au Westminster Palace Hotel, elle tient presque une Cour d'Amour. Car Nana est amoureuse : la passion chez elle est soudaine, accapareuse ; elle a quasiment déshonoré la vieillesse de Dumas et la jeunesse de Swinburne.

Swinburne et Menken : deux forces qui ont secoué au même moment les remparts physique et intellectuel de la morale victorienne. Leur « liaison » pose trois problèmes : un problème « physiologique » (quelle fut au juste la nature de leurs relations ? Il y a, paraît-il, des documents secrets là-dessus et nous serons peut-être fixés un jour). Un problème littéraire : La *Dolorès* de Swinburne a-t-elle été inspirée par Menken ? Swinburne a-t-il corrigé ou composé certains vers du recueil *Infelicia* (et certes le poème « Infelix » a çà et là un accent bien swinburnien) ? Problème moral : Swinburne est-il, comme le veut Bernard Falk, « le pire des traîtres », « le plus déloyal et impi-

toyable des amants » parce que, bien plus tard, il a cherché à étouffer un « scandale » de jeunesse ? Mais si ce petit foutriquet (« this little rump of a fellow », pour citer Bernard Falk) n'a jamais été qu'un amoureux transi, son cas n'est pas pendable. On ne peut à la fois ridiculiser Swinburne pour impuissance sexuelle et le condamner comme amant infidèle. Quant au talent poétique de Menken, il n'eut jamais d'illusions à ce sujet : elle était pour lui « the world's delight », un parfait modèle de beauté physique, et rien de plus. « Quand on a d'aussi belles jambes, on ne se mêle pas de faire des vers », lui aurait-il dit un jour, excédé par les récitations de cette Sapho israélite et anglo-saxonne, aux rythmes boiteux, à l'inspiration lugubre et sentimentale.

Bernard Falk a le style d'un journaliste de la presse « jaune » d'Outre-Manche : il appelle Menken « un pauvre papillon meurtri » ; et il la compare à Marie-Antoinette, à Mme du Deffand, à Texas Guinan, que sais-je encore ? Il compare bien le critique Watts-Dunton au Chancelier Dolfuss ! On voit assez par là les défauts d'un livre qui trop souvent aussi repose sur des ragots et des commérages. Mais il nous donne, avec beaucoup d'industrie et d'ingéniosité, une large fresque significative. Menken devient une figure symbolique. Elle révèle la psychologie d'une époque : cette presse qui l'insulte bassement alors que les journalistes les plus en vue envahissent sa loge ; ce mélodrame sentimental qu'on va voir en foule uniquement pour éprouver pendant quelques instants une sensation trouble ; ce maillot rose qui est censé recouvrir le corps (bien peu masculin pourtant) d'un jeune prince tartare, mais qui, à distance, donne à l'œil mi-clos l'impression d'une femme nue — autant de traits révélateurs de la mentalité victorienne vers 1865 lorsque va paraître *Poems and Ballads*. On n'a pas suffisamment étudié, semble-t-il, les spectacles sensationnels, les grandes attractions théâtrales dans leur rapport avec le goût public et la littérature. Il y aurait là, du maillot de Menken aux jarretelles de Marlène Dietrich, une intéressante enquête à entreprendre.

GEORGES LAFOURCADE

*
* *

BAKER STREET STUDIES, recueil d'études sur Sherlock Holmes, édité par *H. W. Bell* (Constable, 1934)

Ce volume n'est que l'aboutissement d'une industrie critique déjà longue. Des centaines d'articles et au moins dix volumes séparés d'études ont déjà été consacrés à Sherlock Holmes. Des critiques de premier plan comme T.-S. Eliot et Desmond MacCarthy ont écrit des pages sur cette nouvelle science — le Bakérisme (du nom de Baker Street, où logea longtemps le détective-consultant). La publication en 1928-1929 par la firme Murray des aventures complètes en deux forts volumes a donné un regain d'ardeur à ces recherches. Le texte commence à être fouillé et analysé avec méthode. On fait des découvertes. On lance des hypothèses. Le présent ouvrage, dû à la plume de huit « Bakériens » éminents, examine avec un grand étalage de méthode et d'érudition certains problèmes de la vie et de la personnalité de Sherlock Holmes. Leur valeur est à mon sens fort inégale. Les chapitres sur la *Carrière Universitaire de Sherlock Holmes* et sur la personnalité de sa gouvernante *Martha Hudson* sont peu concluants, faute de documents. Ceux sur les *Limitations de Sherlock Holmes* et *Sherlock Holmes et le Beau Sexe* sont tendancieux et faux, surtout le dernier : Sherlock Holmes *est* misogyne ; vouloir prouver le contraire, c'est le diminuer. Dans *La Carrière Médicale du Dr Watson*, Miss Helen Watson n'a pas de peine à nous montrer que l'intelligence et la valeur professionnelle du Docteur sont bien supérieures à ce qu'on croit en général. Mais les deux plus brillantes études sont sans contredit celles du Père Ronald A. Knox et de Mr. MacDonell. Le premier entreprend de montrer dans *Le Mystère de Mycroft* que le propre frère de Sherlock Holmes, Mycroft, appartenait à la bande de Moriarty. Dans *Mr. Moriarty*, G. MacDonell au moyen d'une étude chronologique très serrée démontre que le fameux professeur n'a jamais existé : en 1887 Sherlock Holmes surchargé de besogne et détraqué par la cocaïne traverse une crise grave. Pendant quatre ans les demi-succès ou les insuccès complets se multiplient et son amour-propre (extrêmement vif, on se le rappelle) en souffre. Pour éviter l'intolérable humiliation d'avoir à reconnaître ses échecs

devant les détectives de Scotland Yard, Sherlock Holmes invente Moriarty, le Napoléon du Crime, et son occulte organisation. Enfin en 1891 il va s'enfermer pour trois ans dans une maison de santé après avoir organisé une mise en scène qui fait croire à un duel mortel avec Moriarty. L'article est impressionnant de logique et vraiment convaincant. Certes il y a beaucoup d'humour dans ces études soi-disant scientifiques qui tendent au plus à prouver la vitalité du caractère créé par Conan Doyle, son charme et son originalité ; mais on n'est pas rassuré. Tout cela finira, on peut le craindre, par une très sérieuse thèse de doctorat.

GEORGES LAFOURCADE

***

PARACELSE, par *Frédéric Gundolf*, traduit de l'allemand par *S. Stelling-Michaud* (Je sers).

Paracelse ne fut pas un mage, ou plutôt si l'on veut qu'il l'ait été, au sens où l'on dirait qu'Einstein, interprète du cosmos, est un mage, il ne fut pas un magicien. Il erra toute sa vie, d'auberges en universités, suivi d'une troupe de disciples turbulents, à la recherche de secrets qu'il voulait rendre manifestes à tous, et qu'il exprimait, comme Luther, dans un allemand populaire et grossier [1]. Il faut se méfier de la gloire qu'on lui a faite. On nous rapporte par exemple que « déjà vieux et ne voulant pas mourir, il s'adressa au diable qui lui conseilla de se faire enterrer pour une année, coupé en petits morceaux, dans du crottin de cheval, et de faire subir à son corps toute la gamme des combinaisons alchimiques afin de ressusciter ensuite sous la forme d'un beau jeune homme. Il se fit tailler en morceaux et enterrer par son fidèle serviteur. Mais celui-ci, impatient, ouvrit la tombe deux jours trop tôt. Paracelse y gisait, métamorphosé en bel adolescent, le crâne seul n'avait pas tout-à-fait repoussé. Un peu d'air pénétra dans le cerveau et Paracelse dut mourir avant d'avoir ressuscité ». Rajeunir son corps et son âme par l'ordure, c'est un des thèmes favoris de notre temps. Mais combien, parmi nous, se sont fait déterrer deux jours trop tôt ! L'auteur de l'anecdote était bon

1. « La monumentale grossièreté luthérienne » dit Gundolf.

prophète, mais il n'a rien compris à Paracelse. Théophraste Paracelse Bombaste de Hohenheim, qui était né en Suisse-Allemande, n'était pas un énergumène, mais un savant complet comme il faut espérer que nous en reverrons bientôt, un savant qui voulait harmoniser sa petite spécialité avec les sciences fondamentales qui doivent donner le ton à toutes les autres, et qui sont, comme nul ne l'ignore ou ne pourra l'ignorer longtemps, l'astrologie et la théologie. Un grand souci paraît dans toute son œuvre : il veut être clair, et utile. Clair ne signifie pas rationaliste, comme le veut le langage confus de ceux qui se croient cartésiens. Aussi a-t-on souvent tendance à le rejeter du côté des mystiques, où cependant il n'a que faire, avec son goût de l'expérience et de l'application concrète. Mais justement cette fringale d'expérience qu'il promena par toute l'Europe, et peut-être même chez les Turcs, le rendit attentif à tant de phénomènes que son vocabulaire ne pouvait y suffire. Ce grand esprit qui savait voir de grandioses correspondances dans le détail bizarre de notre microcosme, manquait de la seule chose dont nous soyons abondamment fournis : d'un attirail de concepts à tout faire [1]. Il faut voir comme il se débat avec son latin de cuisine, son grec allégorique et son allemand mal accordé pour fabriquer ce petit nègre médical et philosophique dont la saveur ne saurait satisfaire les esprits plus curieux de preuves que de faits.

J'en viens au petit livre de Gundolf. C'est l'œuvre synthétique d'un philosophe des formes culturelles, plutôt que d'un historien de la science. Les historiens font la grimace, mais les lettrés et les médecins de la jeune école seront comblés. Gundolf décrit l'œuvre de Paracelse comme un drame de l'expression, une tragédie de la terminologie, une « lutte accablante pour l'expression des choses jamais dites ». Paracelse a *vu* plus de choses qu'il ne pouvait en *exprimer*. Son destin fut l'inverse

1. Gundolf écrit : « Il ne s'intéressait pas seulement aux différents minerais. Avec sa vision nouvelle des choses, il étudia aussi les effets des métaux et des vapeurs sur les ouvriers, observa la démarche, le genre de vie et l'aspect des mineurs et conçut ainsi, le premier, l'importance de l'hygiène professionnelle ». Voilà qui l'honore en tant qu'homme. Mais on se représente aisément l'embarras qui eût été le sien si l'on eût exigé qu'il nommât l'activité qu'il découvrait. Qui ne sait, de nos jours, parler d' « hygiène professionnelle » ?

du nôtre. La technique nous masque le vrai, nous sommes en pleine scolastique (au sens vulgaire). Ce défaut de mots propres aurait dû le contraindre à l'invention de métaphores. Mais Paracelse justement se méfie de ce mode — de cette mode — d'expression, qui lui paraît peu scientifique. Il s'en tire au moyen d'allégories, et transforme sa maladresse en instrument de découvertes. Alors que notre étiologie se borne la plupart du temps à mettre un nom abstrait sur chaque symptôme, Paracelse ne veut nommer les maladies que par le nom de leur remède. « Il ne faut pas dire que tel état est colérique, tel autre mélancolique, mais que ceci est arsenical, que telle chose est aluminale, telle autre saturnienne ». Ce langage en effet renvoie à l'origine cosmique du mal, où se trouve aussi le remède. Pour connaître et guérir une maladie, il ne suffit pas de voir l'homme seul ; il faut considérer sa relation avec le monde, dont il n'est qu'un membre, un reflet. *So oben wie unten.* L'astrologie de Paracelse n'est pas une superstition de devin, c'est une science de la guérison fondée sur le principe hippocratique des *similia similibus*, principe qu'on retrouve à la base de l'homéopathie moderne, du traitement par la vaccination, et même de la psychanalyse. Paracelse s'était formé de l'homme une conception spirituelle et organique (théologique-astrologique) à laquelle notre science est en train de revenir, après une sombre époque cérébrale et matérialiste. Il s'opposait [1] aux médecins galénistes qui voyaient l'homme sous l'aspect d'un concept. Il se fût opposé aussi aux médecins de la Renaissance, à Léonard, à Cardan, à Vésale, aux techniciens de la dissection dont descend toute la science du XIX[e], et qui nous ont conduits à considérer notre corps comme une espèce de moteur démontable. Ainsi le grand docteur « macrocosmique », en appliquant l'astrologie, redécouvrit pour les générations futures « l'horizon primordial de la médecine », — comme l'écrit le D[r] Allendy dans l'*Essai sur la guérison*, ouvrage

1. Euphémisme résumant des chapitres entiers d'effroyables et puériles injures. « Votre Esculape, votre Avicenne et votre Galien et tous vos scribouillards *(Scribenten)* je les dissoudrai dans de l'Alkali !... » Il propose dans le même passage de les brûler au four, de les baptiser d'ordures, eux et leur parenté, de les jeter dans le lac de Schwyz, etc. « et ce sera pour la vertu, quarte colonne de la médecine, un grand spectacle ! » *(Liber Paragranum).*

tout imprégné de l'esprit vitaliste de Paracelse, brève synthèse des idées les plus neuves, qui sont aussi les plus antiques, sur la nature unique de la maladie, ouvrage dont on peut dire qu'il marque une date dans l'histoire de la connaissance du monde par le corps, ou si l'on veut, du corps par le monde.

« L'homme ne saura jamais assez combien il est anthropomorphe » dit Gœthe. Il faudrait dire aussi, à la suite de Paracelse : l'homme ne saura jamais assez à quel point il est « cosmomorphe ». Le retour à Paracelse auquel nous assistons est un des signes marquants de ce temps-ci. Le symbole d'une révolution astronomique de la culture occidentale. Peut-être avons-nous passé l'âge de l'inhumaine, de la blasphématoire mécanisation de la vie. Peut-être avons-nous passé l'âge des rationalismes trop courts, de la mythologie féroce des *ismes*, de Marx et des capitalistes, des adorateurs de la mort, triomphe des chiffres et des laboratoires. Peut-être allons-nous revenir non pas à l'humanisme mais à l'homme, considéré comme un miroir du ciel entier. Certes, elle n'est pas seulement cruelle et folle, l'époque qui nous offre de si grandes chances. Et c'est une ère favorable qui s'ouvre, celle où l'esprit se remet à chercher ce qu'est l'homme, et quelle est sa mesure dans l'univers qu'il a cru concevoir !

DENIS DE ROUGEMONT

*
* *

LES INÉDITS DE NIETZSCHE.

Les inédits de Nietzsche, qu'on a lentement publiés d'après ses archives, n'étaient pas complètement inconnus du lecteur français. Charles Andler s'en était servi dans sa vaste et minutieuse enquête ; Bertram, dans son portrait mythologique de Nietzsche, les cite plus volontiers que l'œuvre publiée. Ils comptent donc déjà dans nos vues sur Nietzsche.

Ce sont de courts fragments ; il était facile d'en extraire une large anthologie, comme vient de le faire M. Bolle. Ils contiennent peu de vues d'ensemble inattendues ou nouvelles ; ils font surtout miroiter de feux nouveaux toutes les facettes de la pensée de Nietzsche. Ils nous donnent deux plaisirs : celui des belles sentences, celui de la révision d'une grande pensée d'après des textes nouveaux.

Ces joies de la sentence, du style en médailles, Nietzsche est le seul à les avoir données aux Allemands. Ce qui s'en rapproche le plus : les propos de Luther ou de Gœthe, est encore du style oral ; les fragments de Novalis sont plus lyriques et plus intimes. *Humain, trop humain*, ici la plupart des fragments sur la morale, proviennent, pour le style, de nos moralistes français, La Rochefoucauld, Pascal ou Chamfort. Moins d'esprit sans doute, et du plus lourd ; plutôt de superbes suppositions sur la vie que l'expérience de la vie. Mais Nietzsche est aussi nu, plus ingénu que Pascal lui-même. Qu'une métaphore lui suffise pour affirmer la vérité de ce qu'il souhaite, qu'il prononce un jugement ou s'impose une loi à lui-même, c'est toujours à l'état naissant qu'il nous fait saisir sa pensée. Il parle sans précaution ; chacune de ses paroles a la résonnance du lieu vide et de la solitude ; il est facile de le contredire, difficile de l'oublier. Il paraît d'abord manquer de la gravité, de la pondération du philosophe ; bientôt il nous fait nous demander si les autres philosophes font autre chose que de nous cacher leurs passions sous leurs pensées, et si lui, qui énonce à la fois pensée et passion, n'est pas un guide plus sûr.

Pourquoi écrivait-il en aphorismes ? On en a donné une foule de raisons : l'état inachevé, provisoire où il laissait même ses œuvres publiées à partir d'*Humain, trop humain* ; l'état de ses nerfs, l'état de sa vue. Faibles raisons : Nietzsche pouvait dicter, se faire lire ; il n'est pas plus difficile de suivre la pensée de la veille que d'inventer celle du lendemain. Les vraies raisons sont d'un autre ordre. Les liaisons logiques, qui nous servent à cimenter la suite d'un discours continu, les introductions, les transitions, ont toutes quelque chose de mécanique, qui tient à de vieilles habitudes oratoires, aux conventions sociales. C'était, dans le monde du style, l'analogue de tout ce qu'il combattait dans le monde moral. Nietzsche sentait très bien ce que sa pensée eût perdu de force à s'y claquemurer ; son œuvre est une victoire sur cette fausse éloquence ; il avait sans doute trop besoin d'un vigoureux élan, d'une impulsion nouvelle, pour suivre et pour reprendre chacune de ses pensées. Il devinait peut-être aussi, lui si difficile en fait de lecteurs, qu'il vaut mieux redécouvrir soi-même la cohérence et la suite d'une

œuvre que de les suivre tout indiquées : sa logique est plus subtile, plus organique que la logique oratoire.

Il serait trop long de suivre ici les fragments philosophiques, et de montrer, comment ainsi que dans l'œuvre déjà connue et de plusieurs nouveaux points de vue, ils dépendent de sa morale et de sa pensée sur lui-même. Une fois de plus, on peut avec sécurité se guider (à travers des nuances et presque des contradictions, à travers des choses qui heurtent tant qu'on connaît mal l'auteur) sur ce principe essentiel : toute la pensée de Nietzsche est *exigence vis-à-vis de soi-même*. Pas d'ingratitudes ni d'inconséquences : un dépassement continuel. Nulle approbation pour ce qui existe ou est facile à réaliser (Allemands et Français ont été trompés par les injures et les éloges que Nietzsche leur décerne), éloge du plus lointain seulement, élan vers l'impossible seulement. L'impossible, à condition de ne jamais le nommer par son nom, de ne se résigner jamais à ne pas l'atteindre.

JEAN PRÉVOST

*
* *

A LA NUIT ET AUTRES POÈMES, *par Aldo Capasso*, traduction d'*Armand Guibert,* préface de *Valery Larbaud.* (Mirages, Tunis) ; IL PAESE SENZA TEMPO ED ALTRI POEMI (La Prora, Milan) ; SAPER DISTINGUERE, (Emiliano degli Orfini, Gênes).

M. Armand Guibert vient de donner de quelques poèmes de Capasso une remarquable traduction, où il a su nous faire percevoir la souplesse des rythmes de l'original. Par ces rythmes, Capasso nous permet de suivre les transformations d'une âme aussi harmonieusement changeante que les couleurs d'un couchant, décor de beaucoup de ces poèmes. Cette âme sent, avec ravissement parfois, plus souvent avec horreur, ses liens avec le corps, « le corps ennemi ». Elle voit naître en elle un sentiment d'étrangeté devant ce qu'elle chérit, devant elle-même et elle aspire à la mort. « L'hémistiche de Musset, s'adressant à Léopardi, « Sombre amant de la mort » s'applique à peu près exactement à Aldo Capasso », écrit Valery Larbaud dans la préface qu'il a composée pour ce recueil. La lumière se fait

ombre, l'ombre lumière, et c'est la poésie, mais de la poésie naît à son tour une étrange tristesse.

*

Le pays au delà du temps où nous introduisent les poèmes d'Aldo Capasso étonne celui qui y voyage par les variations de son climat. Parfois, c'est une contrée obscure et froide, parcourue par un souffle sépulcral et glacé (*Miraggio*, *A Eva*); parfois au contraire, c'est tout l'été que l'on respire, dans une atmosphère vénitienne de blondeur et de chaleur (*Memoria di Donna*). Ici nous sommes guidés vers les cavernes où l'esprit succombe, où le corps suffoque, et ramenés vers nos origines les plus sombres (*Presso la Palude*, *La mia terra*); et là, un air cristallin, — celui de la *Vita Nuova*, un air du matin du monde, vient éveiller l'âme (*Intimo Teatro*, *Felicita del dolore*). Dans ces paysages métaphysiques apparaissent des figures parfois voilées, parfois éblouissantes. On entend une voix rauque et troublante (*Caduta*) ; mais sur tout cela plane un chant, le chant de l'âme qui *canta piano* (*Discesa tenebra*) et la bénédiction proférée par *Il profondo angelo* qui descend si brusquement des abîmes du ciel. Nul recueil ne paraît pouvoir être plus représentatif de la jeune poésie italienne, de celle qui ne se laisse pas enfermer dans les chaînes du formalisme et qui veut, comme la poésie française définie par Marcel Raymond, être une poursuite et une conquête métaphysiques. Et nul ne saurait mieux nous la faire apprécier.

Un livre de critique de Capasso, où l'on trouve toute une série d'études sur la poésie française contemporaine, sur Jouve, sur Supervielle, nous fait comprendre ses affinités, en même temps qu'il nous fait sentir l'essence de cette poésie.

JEAN WAHL

*
* *

L'ANNEAU DES LÖWENSKÖLD, de *Selma Lagerlöf*, traduit du suédois par *M. Metzger*. (Je sers »).

Les légendes, ces romans policiers du passé, nous amusent encore. La souffrance aussi. Se nourrir de conflits, ou lire des histoires, c'est ainsi que féroces et puérils, les honnêtes gens

assouvissent paisiblement leur goût secret du crime. Tantôt des catastrophes, tantôt des rêvasseries les distraient, toutefois ils exigent que celles-ci soient remplies de celles-là et que, tout irréel qu'en paraisse le danger, elles parlent aussi d'accidents, de cadavres, de terreurs et de larmes; la cruauté encore, mais au ralenti, édulcorée, radotée : des contes pour enfants et grands enfants. En voici un de plus, venu du pays de la narration et qu'une excellente traduction rend accessible.

Il est fait de scénarios distincts : un vol dans un cimetière, un jugement de Dieu et une histoire de revenants. Entre les trois récits, un lien qui n'est ni une idée ni un être : un objet et une présence invisible ; un mort et sa convoitise ; une âme et son vice terrestre : un anneau d'or reçu du roi avec lequel un vieux général voulut être enterré.

Deux paysans vinrent le lui voler, dans sa tombe. Pour se venger, le mort poursuit le couple des pires malheurs, et l'anneau étant passé entre d'autres mains, il continue d'imposer sa tyrannie aux vivants jusqu'à ce que l'un d'eux comprenne enfin le motif de cet acharnement occulte et fasse finir le récit en rapportant, dans le sépulcre, par un trou de rat, la bague funeste.

Pas d'idées, peu de psychologie, un trait final qui a la mortelle dérision de la vie, un symbolisme touchant, une leçon de morale gentiment infligée, une candeur de paroles sur des faits macabres, une façon d'instituer le terrible par le familier ; une telle littérature suppose un auditoire infiniment crédule ou infiniment avide d'illusion. Littérature qui vise à flatter le goût du mystérieux, de la fantaisie et du surnaturel quand elle ne flatte que celui de la superstition, de l'invraisemblable et du faux émoi. Sorte de spéculation sur la peur et la morale combinées à laquelle on pourrait reprocher de ravaler le travail sacré de l'imagination. Cependant, le lecteur le plus hostile lit jusqu'au bout *L'Anneau des Löwensköld* de Selma Lagerlöf. C'est qu'une sorte de prestige, indépendant de la valeur de ses ouvrages, s'attache au nom de cette femme et à sa fonction presque officielle dans les pays nordiques. Gardienne des légendes, il lui appartient d'attiser les feux follets, d'entretenir la forme des fantômes et de spiritualiser la matière brute de la vie. C'est que le sortilège ne se trouve pas dans le fond du

récit, mais dans sa façon, et que la réalité de l'œuvre, ce n'est pas son sujet, mais sa poésie et son art.

Aucune description directe, cependant, de la nature ou des personnages. Aucune poésie avouée, prononcée, soulignée, — mais une relation de personnages à leurs cadres, le rôle nécessaire quoique modeste de la nuit, du vent, des forêts, des maisons, des vêtements, une présence continue quoique effacée des arrières-pensées et des longs desseins, un cycle d'événements disparates que réunit l'idée simple mais forte de la justice immanente ; tout cela compose une poésie inextricablement mêlée à la vie la plus humble qui en devient toute significative.

Plus encore : si l'on écoute sans perdre une phrase cette histoire un peu niaise — bien qu'on l'entende avec impatience, c'est que l'art de la conter ressemble à la jolie démarche de quelqu'un qui s'en va d'un pas bien posé, bien rythmé, plein de paix et d'élan maîtrisé ; qui jamais ne bute, ne recule ni n'hésite ; dont la personne se lit de bas en haut à partir de ce grand pas net et un peu dur ; on la suit, entraîné par son allure, pour découvrir bientôt que le secret de cet art, de ce pas, c'est qu'il avance.

E. NOULET

* * *

LES ARTS

HENRI MARTIN AU PETIT PALAIS.

Le salon officiel a mené cette année grand tapage autour de ses héros. On avait justement organisé au Petit Palais, il y a quelques mois, une exposition d'ensemble des œuvres d'un de ces vétérans. Je veux parler d'Henri Martin, ce peintre qui accomplit le singulier tour de force d'être révolutionnaire au pays de la torpeur : le Salon des Artistes Français. Malgré un procédé qui voudrait être du Seurat élargi, et des ambitions décoratives irrépressibles, ses vastes toiles demeurent inanimées. Les arbres ne bruissent nullement ; les personnages, de proportions photographiques, renoncent même à la vérité inférieure du cliché, car leurs contours flottent et leur substance se mue en coton. Il est peu de peintres aussi dénués du sens de

la composition ; celui même de l'arrangement lui fait défaut. Placé accidentellement en face de trois personnages, il ne lui vient jamais à l'esprit d'en rapprocher deux et d'éloigner le dernier, pour jouer avec des masses différentes. Si les personnages s'éparpillent, comme dans cette immense frise du jardin du Luxembourg, il laisse sur la toile les vides inexpressifs (parce qu'insuffisamment différenciés) que le hasard dispose entre ces silhouettes. Et quelles silhouettes ! Comment un homme plein de bonne volonté, animé de l'amour de Seurat — du moins je l'imagine — peut-il être aussi peu compréhensif de l'art de ce dernier, basé avant toutes choses sur une *transposition systématique* des éléments naturels ?

Ce qui m'émeut le plus, lorsque je me trouve en face d'un événement de cet ordre, c'est le fait suivant : si je demande ses raisons à cet homme, si déraisonnablement installé à côté de la vérité, il va me répondre par des phrases émouvantes où le désir de conformer son dessin et sa couleur à ceux de la nature reviendra comme un pieux refrain. Et il n'y aura pas moyen de lui faire comprendre, car il appartient à une famille d'artistes qui ne sont pas peintres-nés (c'est-à-dire plasticiens), qu'il est deux entreprises interdites : 1° *Exprimer l'objet tel qu'il se présente*, dévoré de parasites, embué d'éléments anti-plastiques ; 2° *le représenter à l'état pur*, c'est-à-dire débarrassé de toute perspective et de toute enveloppe atmosphérique, (ces deux facteurs essentiels de l'avilissement de la forme étant cependant nécessaires à la vie de la forme). Par quel moyen alors sauvegarder la pureté de celle-ci sans renoncer aux éléments qui délicieusement la dévastent ? Ce sera (au lieu de les maintenir confondues, comme dans la réalité), en dissociant ces valeurs ennemies : Forme — Ambiance, et en poussant leur représentation *isolée* jusqu'au point où l'invraisemblance deviendrait blessante. C'est là besogne subtile qui demande la présence, chez l'artiste, de cette faculté maîtresse qui justement fait défaut à la plupart : l'invention. Je parle de l'invention amoureuse de l'objet, qu'elle n'écorche que pour lui restituer sa forme suprême et définitive. Ce qui est admirable chez Seurat, c'est la façon qu'il a de trouver la ligne vraie, je veux dire la ligne la plus persuasive, au sein de ce serpentement, de ce foisonnement des lignes apparentes, toutes égale-

ment agréables, également éloignées aussi de la noblesse classique. Nul mieux que lui ne sut *composer* avec ces principes dévastateurs : la sournoise atmosphère, l'insidieuse perspective. Il réalise à tout coup ce miracle de dresser des figures aussi pures, aussi essentielles, aussi débarrassées des contingences que celles des Egyptiens ou des primitifs et cependant de rendre présents aussi, avec tous leurs sortilèges, les phénomènes qui naissent au sein de l'espace et de la lumière.

Il n'est pas jusqu'à ce minuscule phénomène du contraste-simultané : *la partie d'une surface légèrement claire située contre une surface foncée semble plus claire au point de rencontre, et s'assombrit au fur et à mesure qu'elle s'en éloigne*, qu'il n'utilise à des fins éternelles, puisqu'il se sert du dégradé qui en résulte pour consolider ses formes et les conduire, les sceller plutôt, au fond, par une espèce de légère muraille palpitante, irisée et peuplée d'étincelles. Les vibrations même de la lumière, ces vapeurs acharnées à ronger les contours, Seurat, par le soin qu'il prend de les isoler, de les situer dans un espace à part, d'en justifier la présence par le prestige de la forme intacte, leur confère une espèce d'éternité. Ainsi, il prend sa place à la suite du Poussin et du Lorrain, aux yeux de qui cette dissociation des éléments plastiques et des éléments atmosphériques était chose logique et naturelle.

Remplacer la fusion réelle de ces forces antagonistes : les valeurs imprévisibles, poétiques, inquiétantes, et les valeurs permanentes, rassurantes ; ne retenir de l'Apparent et de l'Absolu que des fragments explosifs, dont le jeu reconstituera sur la toile, dans une magique évidence, le merveilleux duel, voilà la grande, l'unique, l'éternelle entreprise des peintres désireux de durer.

C'est pour avoir dédaigné de combiner selon un ordre rationnel ces éléments embrouillés dans la réalité ; c'est pour s'être refusé à cette dissociation préalable et à cette synthèse finale, c'est en un mot pour n'avoir pas eu la tête métaphysique, que notre méridional, avec son inconscience et sa rondeur toulousaines, a si académiquement raté son affaire.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

L'ÉGLISE DE NAUMBURG, album par *Walter Hege* et *Wilhelm Pinder* (Deutscher Kunstverlag, Berlin).

L'album de MM. Hege et Pinder nous révèle une statuaire sublime et peu connue. On ne peut douter après l'avoir feuilleté, que l'église de Naumburg, près de Weimar, ne contienne quelques-unes des figures sculptées les plus dramatiques du Moyen-Age, et dont la vue nous laisse dans l'arrière du crâne un souvenir aussi vivace et plus obsédant qu'un antique remords.

Certes l'album contient des photos où les visages s'orientent, et dont la lumière parle seule déjà. Et ces photos tirent les visages dans le sens de leur propre acuité. Mais il y a en plus sous cette pierrerie, sous cette matière spiritualisée et qui depuis si longtemps n'a pu s'arrêter de vivre, une sorte de force en fusion qui bout comme sous une peau, ou sous un immense paysage et jaillit claire tout comme un élan du cœur ; l'amour et toute la tendresse humaine se réunissent pour nous oppresser devant ces visages où le style, la clarté, une grandeur simple semblent nourries en dessous par une sorte de vibration douce, par un dynamisme qui brûle à feux tempérés.

D'ailleurs toute vraie beauté est proprement indescriptible ; on peut devant ces statues parler de style ; on peut parler d'humanité, de grandeur, de simplicité, on peut parler de vérité, de réalisme. Mais cela est à dire aussi de toute la statuaire de l'époque, qui est unique et ne se peut confondre. Et je cherche dans les profondeurs de mon inconscient quelque chose qui puisse me permettre de dire en quoi au milieu d'une statuaire unique, ces statues à leur tour sont uniques et ne ressemblent véritablement à rien. Je cherche la note d'humanité et de réalisme particulier, qui à l'exaltation allie la tendresse, et le dénuement à la somptuosité. Ces statues sont sculptées d'une main douce et forte, qui dit tout mais qui n'avoue rien. Elles sont à la fois synthétiques et particulières, et l'histoire particulière qu'elles racontent semble du temps arrêté dans son vol. C'est d'un mélange fort curieux de style et d'actualité immédiate qu'elles tirent leur indéfinissable poésie.

ANTONIN ARTAUD

* *

REVUE DES LIVRES

LA CITÉ PERDUE, par *Henri Pourrat* (Editions Spes).

Chose frappante : ce récit de quelques belles promenades avec des amis respire l'inquiétude et presque l'angoisse. Ce n'est pas seulement que Pourrat soit dégoûté, comme tout le monde, des absurdités de la crise actuelle : c'est qu'il souffre de la rupture entre l'homme et la terre. Ces échanges entre l'homme et son sol, Pourrat ne les a jamais plus richement, plus tendrement exprimés que dans ce livre. Et cette fois il montre le fond catholique de sa pensée.

En ce moment, il me semble que le cœur et l'intelligence travaillent séparément chez lui. Son intelligence, gracieuse, ailée et méfiante, a bien soin de ne pas se laisser emprisonner dans une attitude, un programme, un catéchisme ; elle fait la navette entre le pour et le contre. Mais son cœur a choisi depuis longtemps. Ce qu'il veut, c'est goûter (et que les autres sachent goûter) toute la profondeur de la vie terrienne, revivre cette collaboration de l'homme, têtu et confiant, avec la terre riche en mystères, toute pleine, pense Pourrat, des bénédictions dont Dieu le Père l'a chargée pour qu'elle en récompense le travail, avec ses beautés qui sont le langage de la grande Bonté. Bien des richesses spirituelles se sont créées ainsi pendant des millénaires, dans ces obscures maisons de paysans, et Pourrat sent tout cela chaleureusement. Mais il voit maintenant sa nature et ses paysans dégradés par le tourisme automobile et la radio. Le voilà divisé. Son cœur, ingénument, regrette le passé. Aussitôt son intelligence lui dit que, tant aimer le passé, c'est avoir un peu trop le goût de la mort et qu'il faut, coûte que coûte, se tourner vers l'avenir. «Si la civilisation terrienne s'en va, c'est qu'il faut trouver mieux ». Alors Pourrat tâche d'espérer en l'avenir, au nom d'un christianisme tendre et souple ; et, comme cela, il est à peu près d'accord avec lui-même — tout en gardant, ce qui est le plus important pour le lecteur, sa démarche alerte et sa liberté poétique.

Naturellement, il y a dans ce livre bien autre chose que des idées : des échappées au grand air, des recueillements devant quelque vieille ferme. Il y a aussi, à propos de la querelle de Gergovie, une façon paterne de comprendre l'archéologie, dont la phrase suivante donne assez bien l'idée : « Souvent les taupes ramènent de leurs galeries quelque bout de poterie, de verrerie, quelque sou des Césars ».

MARCEL CASTER

■

LE POÈME DE LA SAINTE LITURGIE, par *Maurice Zundel* (Desclée de Brouwer).

Il serait surprenant qu'on parlât tout de suite de ce poème, plus surprenant qu'on n'en parlât point par la suite. Un théologien dirait en quelle mesure ce livre revêtu de l'*imprimatur* apporte des nouveautés. A un lecteur ignorant il semble neuf : non tant fait de choses neuves qu'organisant en une vision neuve des choses belles et profondes, des choses qui parlent à la charité et qui sont éloignées de la connaissance. On a le sentiment d'un

retour aux sources ; les eaux premières retrouvées dans leur poussée, leur nécessité, leur jaillissement. Le nouveau qu'on peut le mieux aimer, n'est-ce pas celui qui retrouve l'antique, l'élémentaire, l'essentiel, qui les révèle ?

Seulement ce poème n'est pas purement poème, ni purement théologie. Parfois on peut éprouver une légère gêne du fait de la langue, tenue à une sorte d'exactitude passionnée, trop appliquée, trop scrupuleuse. Reproche injuste pourtant, car là où s'ouvrent les espaces du silence, sur l'ineffable, par des mots à la fois frappants et détournés, l'écrivain sait faire entrevoir que le mystère est éblouissement solaire, alors qu'on pouvait le croire nœud de ténèbres.

L'explication théologique qui entend satisfaire l'intelligence ne doit-elle pas, du reste, devenir aux limites ce chant mystique fait pour éveiller la haute charité ? Pour l'intelligence qui a le sens des réalités naturelles, tout système philosophique abstrait n'a trait à la réalité des choses que commercialement : le dogme en posant des mystères va plus avant ; il répond mieux au chiffre naturel de la création, et seul il donne à ce qui est profond sens et conséquence.

« A qui regarde du dehors, les verrières d'une cathédrale, la fête de lumière demeurera toujours étrangère ; de même, pour qui l'envisage du dehors, le Dogme reste obscur. »

Tous, pourtant, pourront trouver de belles clartés dans ce poème. Il apporte « une vision sacramentelle de l'univers ». C'est un art poétique, un chiffre de la création même, tracé par un liturgiste sur le plan des esprits et des cœurs, alors que le grand engin claudélien est agencé fortement en partant du plan des créatures. On ne sait si aujourd'hui le mot *catholique* a jamais mieux pris qu'en ces pages tout son sens d'*universel*.

HENRI POURRAT

■

CONTRÉE DE L'ESPOIR, par *Noël-Jeandet* (Hors commerce).

Le thème latent de ces poèmes : la naissance à l'éternel. Une âme, encore lourde de pathétique et fatiguée du déroulement du temps, qui goûte déjà, par moments, l'étrange délice du dépouillement total et de l'immobilité. Des nuées enserrent une atmosphère chargée, mais au-dessus d'elles transparaît l'éther subtil et glacé. Le poète sent qu'il se détache du monde relatif, que l'accès lui est ouvert du Vide étincelant, de la Lumière sans ondes, d'une Stérilité supérieure. Le style, concis mais étoffé et aux harmonies assourdies, possède une belle force de suggestion, parlant moins à la conscience claire qu'à la conscience obscure, avec l'accent d'une confidence très secrète, mais puissante et, au fond, assez impérieuse.

MARCEL CASTER

●

L'ÉVOLUTION DU SENS DES MOTS DEPUIS LE XVIe SIÈCLE, par *Edmond Huguet*.

Ce livre contient, sous une forme très maniable, un demi-millier de mots français usuels dont l'histoire est indispensable à connaître pour le lecteur

des textes du XVIe siècle et même des classiques. L'auteur nous raconte l'évolution des sens de ces mots aussi simplement que possible, sans appareil technique rebutant et sans prétendre à aucune théorie générale. Les diverses tendances qui dirigent cette évolution sont classées avant tout pour la commodité et la clarté (les mots ont évolué sous l'influence des institutions et des coutumes, comme *Monsieur ;* d'autres ont restreint leurs significations, comme *viande;* d'autres se sont affaiblis, comme *manie,* ou ont pris une valeur péjorative, comme *idiot;* des synonymes ont distingué leurs sens ; des mots ont passé du concret à l'abstrait, ou de l'abstrait au concret — *candeur, confiture* — ; des mots ont changé d'aspect logique, comme *risible* qui signifia capable de rire ; enfin, par associations successives, des mots se sont écartés considérablement de leurs sens primitifs, comme *bureau.*) Il eût été difficile de réunir sous une forme aussi brève et commode autant d'utiles matériaux.

RENÉ DAUMAL

***

REVUE DES REVUES

L'ANNÉE POÉTIQUE

On ne peut ignorer l'effort de l'*Année Poétique.* On ne peut non plus le qualifier d'intéressant seulement. On pourrait sans doute dire qu'il est sympathique, et s'en débarrasser du même coup. Mais il s'accroche et rampe tenacement de ses douze mois, et s'élevant s'inscrit en lierre sur le mur. A peine l'a-t-on suivi des yeux qu'il a déjà pris force et racine de souvenir.

Douze cahiers donc. Douze poètes, douze visages tour à tour familiers ou distants, quelques-uns obliques encore et n'ayant pas achevé cette lente et lourde spirale vers la lumière ; d'autres largement déployés, durcis déjà dans leur art ; mais tous participant à la rampe grimpante.

Chaque page éveille des fantômes fameux : le vent, l'absence, Sémiramis, l'homme de douleur, la femme, le noyé, la foire aux humains, les paysages de l'amour. Trois grands sabbats les ont conviés : l'un se livre en plein soleil, — et c'est Follain ; l'autre, on s'y mêle sur un parvis après avoir longtemps tortué par les ruelles où les mots sont des filles, — Jean de Bosschère en est le maître ; Audiberti a voulu que le sien fût sur la grand'place où le corps prend naissance du rythme, entre le néant et l'état civil. Lorsque les sabbats sont finis, chacun s'en va de par la lande et se refait un état civil, un vrai, de fantôme charnel et charnu chez Pierre Guéguen.

Il est permis de ne pas aimer Max Jacob (bien que cheminer par la rue « *Vache-en-poisse* » ne manque pas d'agrément), il

est permis de ne pas aimer ce que Pierre Albert-Birot a donné à l'*Année Poétique,* non plus que le mois Dyssord ou le mois Le Louët. Mais les objets dramatiques de Follain, l'énorme tortue nocturne, grouillante d'asticots humains et de prières parasites de Jean de Bosschère, et les statues tonitruantes d'Audiberti cognent aux yeux, qu'on les aime ou qu'on ne les aime pas. Je n'en veux pour preuves que ce « *grand verre de cristal* » que brisa dans sa colère Follain, père du Fils Prodigue, les « *feux de Bengale en fumée de boucherie* » de cette « *fausse banknote* » de Jean de Bosschère (révérence parler et citation faisant), et cette *Sémiramis* d'Audiberti :

Moi, détectant en moi le dieu seul où je puisse,
je me donne l'encens exhalé par ma cuisse,
je pleure de bonté devant l'or de mes pieds...
J'élève des lézards plus vastes que des îles...
J'exprime et je contiens la liqueur des cyprès.

Joignez à cela les sourires ouvreurs de forêt et « *cette amiante que secrètent les rêves* » de Pierre Guéguen, et vous verrez que l'*Année Poétique* est déjà plus qu'un effort : une masse poétique d'aplomb.

Il est vrai que c'est dans cet aplomb, peut-être, que se révèle le défaut de la masse. A part les pierres mouvantes de Guéguen, l'édifice ne chante pas, de ce chant que l'on s'accorde pour reconnaître aux cathédrales. La masse est si bien campée sur elle-même qu'elle en perd le mouvement ; les objets de Follain sont si parfaitement astiqués qu'ils se contentent d'étinceler sur place, à toutes facettes. Jean de Bosschère avoue lui-même que la description est sa prière. Et pour Audiberti, il est inébranlable. Tant et si bien que les sabbats restent figés, ou bougent de leur simple éclat et ne retrouvent vie que sur les chemins dissipés de Guéguen.

Il est vrai aussi que c'est là ce qu'on appelle une impression personnelle et qu'il serait injuste d'en faire procès à l'*Année Poétique.* D'ailleurs ne dit-on pas que les années passent et ne se ressemblent pas ?

GEORGES PELORSON

* * *

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

Ce recueil annuel n'a jamais mieux mérité son titre. Je veux dire que la part de la dialectique professionnelle, professorale,

la tractation correcte et à mon sens parfaitement vaine de problèmes qui n'empêchent personne de dormir, diminue nettement dans ce tome IV au profit de la *recherche* véritable, des imprudences passionnées, des « essais » ou des hardiesses simplificatrices. Philosopher signifie chercher et non ratiociner. On ne saurait assez louer les directeurs des *Recherches* d'avoir pris au sérieux le risque philosophique. Et je ne pense pas trahir leur tendance en insistant ici exclusivement sur trois des écrits les moins « orthodoxes » qu'ils ont accueillis cette année.

La belle étude de Karl Löwith sur *Hegel, Marx et Kierkegaard* fournit à l'orientation actuelle des *Recherches* une sorte de justification historique de grande envergure. Löwith voit en Hegel l'achèvement de la philosophie classique, aux deux sens du mot achèvement. A partir de Hegel, dit-il, le philosophe n'aura plus d'autre possibilité que celle de « réaliser » la philosophie. Réaliser, c'est s'engager dans l'aventure politique ou religieuse. Au grand Hegel qui philosophe « au dimanche de la vie » au-dessus du « banc de sable de cette vie temporelle », Löwith oppose Marx et Kierkegaard qui pensent « à la banalité soucieuse, extérieure et intérieure, de l'homme. » Et je ne dis pas que le parallèle Marx-Kierkegaard n'ait entraîné l'auteur à déshumaniser à l'excès Kierkegaard, et à forcer l'opposition de Marx à la doctrine hegelienne de la médiation. Mais ce qui me paraît important, c'est que Löwith dégage puissamment l'origine philosophique du conflit qui domine le monde présent. L'effondrement de l'idéalisme hegelien sous la pression des réalités humaines élémentaires, voilà le fait historique capital sur lequel se fonde l'attitude commune des intellectuels révolutionnaires, qu'ils soient humanistes ou chrétiens, marxistes ou personnalistes. Désormais, la philosophie cessera d'être une simple description : elle va devenir action transformatrice, et productrice. L'esprit pur s'évanouit. L'âge qui s'ouvre sera celui du spirituel *décisif*.

La seule doctrine, ou pour mieux dire, la seule attitude de pensée qui tienne compte de cette *crise* essentielle révélée par l'échec des synthèses hegeliennes comme constitutive de l'humain, certains pensent que c'est aujourd'hui l'attitude personnaliste. Les pages qu'Alexandre Marc consacre à la situation de la personne dans le temps paraîtront par endroits un peu sommaires, mais ce défaut procède de la vigueur joyeuse dont l'auteur fait preuve dans l'attaque d'un problème entre tous urgent. Il se pourrait d'ailleurs que l'apparence brutale des thèses personnalistes soit le fait, provisoire, de toute phi-

losophie naissante qui prétend restituer aux mots leur pouvoir pratiquement bouleversant. A cet égard, on fera bien de lire l'essai de René Daumal sur les *Limites du langage philosophique*. C'est une recherche des conditions d'activité de l'imagerie philosophique, conduite avec un bon sens socratique, un sens du concret de l'esprit qui enchante en moi le disciple de Kierkegaard. Il apparaît de plus en plus nettement que les prolégomènes à toute action réelle résident dans la restauration d'un langage efficace. C'est dire l'intérêt, au sens fort, de l'apport des poètes à la philosophie et à l'éthique.

Les études de E. Weil sur l'histoire, de M. Souriau sur la mystique de la joie, les esquisses phénoménologiques du Dr Minkowski, les approximations un peu hésitantes — est-ce un reproche ? — de G. Marcel sur l'acte et la personne, mériteraient beaucoup plus qu'une simple mention. J'aurais aimé analyser aussi les trois pages où Jean Wahl résume tout le vertige ontologique, et l'article de G. Stern sur l'*a posteriori*, bien caractéristique d'un certain renouveau du réalisme. Je me bornerai à signaler pour finir les pages très curieuses de P. Klossowski sur Sade, où il est démontré par des voies imprévues, comment la négation de Dieu entraîne la négation du prochain, dans un esprit voué à la plus torturante logique.

DENIS DE ROUGEMONT

*
* *

MEMENTO

La VIE INTELLECTUELLE (10 Juillet) publie un « Hommage à Paul Claudel » auquel ont collaboré Charles du Bos, J. Madaule, J. Malègue, Jacques Maritain, Louis Massignon, François Mauriac. Les témoignages de Chesterton et de Papini m'ont paru décevants. Gabriel Marcel cherche à dégager les raisons qui rendent les drames de Claudel ennuyeux (mais s'ils n'étaient pas du tout ennuyeux ?). Gertrude von le Fort a écrit une belle et émouvante étude sur l'*Annonce ;* Paul Petit, de bien curieuses réflexions sur la *Légende de Prakriti*.

J. G.

L'AIR DU MOIS

TOUS LES MÊMES

Au lendemain de l'émeute de Brest, l'*Humanité* met en manchette que Laval fait fusiller les ouvriers à bout portant.

Au lendemain du 6 février l'*Action Française* hurlait contre « le gouvernement des fusilleurs. »

Toujours la même chose : refuser de dire qui a commencé de provoquer la troupe, qui est responsable des fusillades [1].

Vive la bonne foi des hommes d'action !

JULIEN BENDA

LEUR PROBITÉ

Congrès du Komintern (Moscou, 27 juillet).

« Les défenseurs du droit des peuples à disposer librement d'eux-mêmes, les communistes, s'opposeront par tous les moyens au partage de la Chine par les capitalistes et *si l'Allemagne s'attaque à l'indépendance nationale et à l'unité d'un des petits pays de l'Europe, la guerre de la bourgeoisie nationale de ces pays contre cette agression sera une guerre juste à laquelle le prolétariat et les communistes ne pourront pas ne pas prendre part.* »

Ils se sont bien gardés de reproduire ce passage, nos pontifes qui prononcent qu'il n'y a pas de guerre juste et lancent des manifestes où il est dit que « rien ne justifie la guerre. »

Gageons d'ailleurs qu'ils vont me dire une fois de plus que je souhaite la guerre et que je suis un buveur de sang.

JULIEN BENDA

RAPPROCHEMENTS

Propos de juillet 1914 : La mobilisation n'est pas la guerre.

Propos d'août 1935 : L'envoi d'un million d'Italiens en Ethiopie n'est pas la guerre.

Au contraire.

1. A Brest, il n'a pas été tiré un seul coup de feu. (*Temps* du 8 août.)

*

Déclaration du Duce : « L'Ethiopie doit comprendre que son vrai intérêt est de se placer sous le protectorat de l'Italie. »

Cela me rappelle une affiche du métro : « Votre intérêt est de vous adresser aux 100.000 chemises. »

Ce qui me gêne, c'est que c'est plus encore l'intérêt des 100.000 chemises.

J. B.

ENCORE DES DÉCRETS-LOIS

Quand on vit dans le journal qu'après les vingt-neuf, il y en avait encore quatre-vingt et plus peut-être... ce fut une véritable stupéfaction au village. On s'était attendu à un seul, bien « tapé », qui eût écourté les vacances de l'instituteur, rentré les mioches à l'école un peu plus tôt, par surcroît diminué les impôts, — çà, on n'osait pas trop y compter — enfin, quoi, remis tout en place.

On ne comprenait pas tout ce qu'il y avait sur le papier imprimé, mais le nombre impressionnait.

Après les vingt-neuf, disait la marchande de beurre et œufs, après les vingt-neuf ! Peut-être quatre-vingt, eh bien ! eh bien !

Et cette simple exclamation exprimait quelque chose que tout le monde pensait, mais qui ne trouvait pas son chemin en paroles.

Des retraites du combattant, on ne s'entretenait guère : ceux-là, excepté les fiers et quelques autres dont on jasait sous le manteau de la cheminée, il n'y avait rien à en dire : ils n'étaient pas en retard pour payer une tournée les jours d'échéance et puis au reste ça ne regardait personne, mais tout de même, vingt-neuf ! et puis encore quatre-vingt ! On en avait oublié les griefs contre les veuves remariées. Mais l'araignée de jalousie, embusquée dans la chaleur de ce mois, guettait le plus proche.

— Et pendant ce temps-là...

— Oui, pendant ce temps-là, c'est tout le monde qui est frappé.

— C'est-il donc que vous ne vous attendiez à la réduction que pour les autres, dit malicieusement le cafetier qui avait des clients dans tous les milieux.

Mais on ne lui répondit pas et des regards froids lui firent comprendre que la plaisanterie était de mauvais ton.

— Bon, fit-il pour atténuer, on n'en mourra pas encore pour cette fois, mais c'est vrai qu'on ne s'attendait pas à ça !

On allait reprendre la discussion des cas et des personnes. Mais au tournant du chemin, on vit apparaître le percepteur et le facteur. Le silence se fit aussitôt : tout le monde était d'accord.

L. RIVIER

LES TRAITEMENTS DES FONCTIONNAIRES

Je ne suis pas fonctionnaire, et puis donc dire ceci, qu'ils oublient, en général de dire pour la défense de leurs traitements :

Le paysan vit sur son champ pour une bonne part, et l'épicier se nourrit à bon compte. Même ceux qui vendent ou produisent un produit de peu d'usage en tirent des commodités qui ne sont pas inscrites dans leurs revenus : la marchande de bas paye en bas son épicière ; tous les commerçants se servent l'un chez l'autre, et se disent en souriant : nous sommes en compte.

Seuls l'étranger et le fonctionnaire payent tout au prix fort et sans trocs ; et l'une des oppressions invisibles de la grosse industrie, et qui a justifié les hauts salaires, c'est que les ouvriers non plus ne peuvent plus, comme les artisans de campagne, pratiquer le troc ; l'ouvrier d'une fabrique de chaussures n'est plus en compte avec l'épicier, comme le cordonnier du village ; il est fonctionnaire et paye au prix fort.

Dans les petites villes et les campagnes, on peut évaluer à dix ou quinze pour cent l'accroissement de revenu réel de ceux qui bénéficient du troc, des *arrangements*. Les huit cent francs par mois du fonctionnaire ne lui « profitent » comme on dit chez moi, pas plus que sept cents à un autre. A plus forte raison le paysan, qui ne compte guère comme revenu que son bénéfice, puisqu'il vit sur son bien, gagne, avec moins d'argent comptant beaucoup plus que le fonctionnaire qu'il envie — ou qu'il feint d'envier, car il en parle avec malice, comme dans une vente où tous les arguments sont bons.

JEAN PRÉVOST

LE MÉGOT ET LE CROUTON

Tous les produits de la terre ne sont pas égleament sacrés. Parmi ceux auxquels l'instruction laïque primaire et obligatoire a maintenu le culte antique, il y a d'abord la céréale : le don de Cérès. Jetez un morceau de pain au ruisseau et vous offensez des milliers d'ans de religion et d'éducation. Les dieux, les

siècles, les instituteurs et les vieilles dames se dressent contre vous. Vous êtes l'impie, le scandaleux, celui qui ne respecte pas le pain. Mais vous pouvez cracher cinquante mégots de cigarettes par jour, les écraser du pied, les précipiter à l'ordure. Personne ne vous en fera grief. Cependant le tabac est un produit agricole comme le blé. Il contient même beaucoup plus de travail parce que sa culture n'est pas mécanisée. Il n'est pas récolté à la moissonneuse-lieuse. Il faut se baisser vers ses feuilles, les détacher une à une, les sécher sans brisure, en soumettre le compte au contrôle de la Régie. C'est le tabac qui apparaît comme une plante précieuse, à cause du personnel de surveillance que les Contributions Indirectes délèguent vers lui. L'État a également établi une Régie du blé, mais pas pour le préserver ; au contraire, pour le détruire. L'abondance des moissons ruinant les cultivateurs, l'État est intervenu pour fixer les prix et afin de dégager le marché a ordonné qu'une partie de la récolte serait dénaturée par le bleu de méthylène ou le noir de fumée. Le grain fardé ainsi rendu impropre à la panification est réservé à l'alimentation du bétail. Voilà Cérès foutue et le blé donné aux brebis et aux cochons. Le mouton mange le grain entier comme fait le poulet. Pour le cheval il faut l'aplatir. Pour le bœuf il faut le moudre. Le porc avale n'importe quoi : grain ou farine. Mais tout le cheptel préfère au blé l'orge et l'avoine. Nous sommes accablés par le respect mystique de l'épi. Notre éducation et les forces millénaires de l'esprit et de la faim nous poussent toujours à blâmer l'enfant qui gâche le pain et il nous faudrait au contraire en détruire des tonnes, jeter le croûton comme le mégot pour dégager le marché et affermir les cours à la Bourse du Commerce, ce qui sauverait la campagne et la paix sociale. Le tabac a pour lui cette chance qu'on gaspille 20 % de la récolte en n'allant pas au bout de la cigarette, tandis qu'on va au bout de la miche, on ramasse les miettes pour les mettre dans la soupe.

La glaneuse symbolique qui ne laisse pas périr un épi sur le champ nourricier disparaît, tandis que le ramasseur de mégots abonde de par le haut prix du tabac et l'excès de chômage. On fume plus que jamais. Par contre on mange moins. Le Métro est pavoisé d'affiches vous invitant à user des cigarettes mais d'aucune vous recommandant de manger du pain. L'hostilité médicale contre la boulangerie et l'engraissement diminue la consommation du froment : céréale noble, à une époque où il n'a jamais été si abondant. La ferme est ruinée par l'im-

possibilité de vendre sa moisson. Cependant nous en restons toujours à l'état d'esprit religieux du temps où le blé était rare, la famine possible, alors que le danger social aujourd'hui est par l'abondance et non plus par la pénurie.

Il faut démolir le culte tenace de Cérès, faire avec le blé des tourteaux pour les vaches puisqu'elles ne veulent pas le manger en grains ; remplacer les pipes en terre des tirs de foire par des pains polka ; car la céramique est moins abondante que la moisson et il en coûte plus d'extraire de l'argile que de récolter du froment.

Révolution contre les vieux dieux du Labour et de la Sueur. Le blé n'est plus sacré. On le bafoue au noir de fumée et au bleu de méthylène. Nous restons honteux de jeter un croûton au ruisseau alors que ce serait un bienfait agricole sinon social d'y envoyer la miche. Ce serait en même temps la démonstration de la stupidité de cette société qu'on s'entête à trouver inique, alors qu'elle est surtout bête à en crever.

La tuberculose, maladie de l'inanition, augmente en même temps que la moisson abonde. Le blé va aux porcs pendant que beaucoup de gens n'ont que du mauvais pain et pas assez pour leur faim et que l'on voit dans les campagnes la « fraude » sur le blé dénaturé faire passer en minoterie de boulange des grains colorés qui donnent au pétrin clandestin de la mouture teintée de noir ou de bleu à une époque où chacun devrait être gavé de pain blanc.

PIERRE HAMP

CHOMAGE DANS LA MARINE

L'ouvrier de mer aussi est en chômage. Il est vrai qu'il avait déjà un peu l'habitude. C'est la différence entre une usine et un bateau que celui-ci est obligé de s'arrêter parfois pour cause de surmenage. Le navire fatigue du roulis, disent les capitaines par gros temps. Cela finissait par un petit désarmement au bout du voyage. En cette belle année la pause est un peu plus longue, sinon définitive, et les navires fatiguent surtout du calme des bassins, car la rouille du temps est autre chose qu'une image pour eux.

Il y a quelques années, après quatre ou cinq voyages de long cours, le marin breton s'accordait un petit chômage volontaire. Histoire de se remettre au vert et aussi de connaître sa famille qui ne pouvait pas toujours se déplacer jusqu'au port tête de ligne. A présent, on ne quitte, entre une arrivée et un départ, que si l'on est sûr d'être repris. Et il en passe dans les bureaux

d'armement des hommes à vareuse bleue. Avant même d'avoir ouvert la bouche ils s'entendent dire : « Toujours rien ». Parfois l'employé dérange des dossiers, consulte des fiches. Minutes d'espoir. Mais si la réponse ne varie pas c'est qu'il y avait : « Suspect de communisme militant. A ne plus rembarquer », ou bien « Se saoule dans les ports. A laisser trois mois à terre ». L'homme s'en va silencieux et comme indifférent. On avait pourtant dit dans les bars qu'un matelot était débarqué malade du « Pollux ». Tous les matins il passe. Quand il n'a plus d'argent à donner au Foyer du Marin, il retourne à la maison, comme il dit. Car un marin ne travaille pas à terre, sauf par exception, au débarquement, métier amphibie. Si toutefois les dockers le permettent. Chacun son métier, chacun son chômage.

Les chauffeurs noirs ne comprennent rien à toute cette histoire. On les a pris à Dakar à un salaire de blanc. Rien à faire pour retourner charger des arachides. Ceux qui sont convertis à la foi chrétienne, les arrivistes, apportent des cartes de leurs parrains, gens connus. Mais avec cette chauffe au mazout qui de plus en plus remplace l'autre... Le chômage c'est la chambre partagée à deux ou trois, les repas en commun avec les rognures des marchés et de la pêche, une vie de tribu et les plaisirs civilisés que sont les longues flâneries devant les vitrines, les soirées à « la Ville de Pointe à Pitre » ou l'on n'a pas besoin de consommer. Le manque de pain les prive moins que le manque d'élégance. Aux Compagnies on leur dit « Repasse demain », tous les jours, pendant des mois, une année, et ils rient.

Les Marseillais laissent le chômage venir à eux avec peut-être, au début, une sorte de secret contentement. Ils attendent dans les bars. On s'inquiètera plus tard si ça dure. Il y a des Corses qui le prennent autrement au sérieux, interventions politiques et parfois menaces. On doit les éconduire avec des formes. Il y a aussi des chômeurs par force. Ceux qu'on laisse mariner pour leur apprendre la vie. Ou d'un autre genre. Ce navigateur portait une lettre du secrétaire de son syndicat qui le fit agréer de suite par le Capitaine d'Armement. Il faut savoir lire entre les lignes. Pour lui « ... très méritant il subvenait aux besoins de ses deux enfants en bas âge après avoir perdu sa femme à la suite d'un malheur »... L'employé à qui on l'avait passé pour le faire inscrire lut sur son livret qu'il n'avait plus navigué depuis deux ans. Sa fiche existait, aussi son nom sur la liste des expulsés : « J. graisseur. Meurtrier de sa femme ». Le marin vit l'hésitation et soudain penché, à

voix basse : « Acquitté par le jury. Acquitté par le jury ». C'était un motif. Au reste il fallait réintégrer le chômeur.

PAUL SOUFFRON

ESQUISSE DES DÉSERTS

Nous voilà en ce lieu de montagne qui est notre séjour de vacances.

C'est un lieu de Savoie ; il se nomme *Les Déserts ;* Françoise Sollier, notre grand'mère maternelle y est née. Nous le connaissons depuis l'enfance ; d'accord avec nos parents, il a formé notre caractère et nous a donné sa semblance.

Les Déserts, ce n'est pas seulement un village, c'est une véritable région qui occupe tout le massif montagneux compris entre le sommet du Nivolet et celui du Revard. C'est une commune fort étendue qui compte au moins douze hameaux caractéristiques, distants les uns des autres, complaisants envers leurs distinctions. Ces hameaux s'étagent sur une vaste pente ; ceux du bas sont à neuf cents mètres d'altitude et ceux du haut à douze cents. La pente s'étale, entre douze et treize cents mètres, en un large plateau circulaire entouré de forêts. Sur ce plateau dit de la Féclaz, la plupart des Désertiers viennent avec leurs bêtes passer les trois mois d'été dans des chalets où ils montent les ustensiles de cuisine, les outils et quelques vêtements.

C'est ce plateau qui est une de nos patries, un des visages de notre âme.

Devant nous, au loin, les Alpes du Dauphiné étendent une chaîne de montagnes égales, plaquées de neige. A notre gauche, tout près, le mont Margériaz se dresse assez abruptement et fait le seigneur — petit seigneur, guère plus avantagé que nous, sa hauteur ne nous gêne pas — ; au bout de sa pente, en arrière, le massif des Bauges montre trois dos solides et bonasses. A notre droite, le col de la Féclaz a l'air d'un aigle immense ; ses pentes boisées s'ouvrent comme des ailes. C'est au-dessus de ces ailes que paraît l'Etoile du Berger — prima donna du soir, soutenue par les violons du ciel, elle suspend toute la nature assistante au fil de sa voix diamantine.

Notre altitude est moyenne, certes, mais l'étendue autour de nous est libre et bondissante ; les sommets lointains ne nous écrasent pas, ils sont fondus dans l'horizon. Nous ne sommes pas tant *sur* la montagne qu'*en* montagne : lieu haut, serein, parcouru d'air pur, aux perspectives pareilles à de vastes pensées.

Au-delà des forêts d'ouest, les pentes reprennent plus hardiment ; la terre est couverte de mamelons. Une déesse allobroge et ses dix grosses filles sont couchées par-ci par-là et tournent vers le ciel leurs croupes et leurs seins. Elles gardent les abords de la longue terrasse qui va du Nivolet au Revard. Quand on les a toutes escaladées, on se trouve devant le vide. On domine les vallées de Chambéry et d'Aix-les-Bains. Voici le lac du Bourget enchâssé dans le sol comme une turquoise de légende tibétaine.

De l'autre côté du lac, en face de nous, une longue montagne s'étend parallèle à la nôtre. Sa ligne, uniforme et ennuyeuse sur une interminable étendue, se creuse profondément vers sa fin et donne fort généreusement passage à un col. Au-delà du col, c'est tout de suite les pays d'Ain.

A gauche, du côté de Nivolet et derrière Chambéry, il y a un beau massif circulaire qui comprend la Grande Chartreuse ; sept ou huit monts dressent là de nobles fronts presque égaux et semblent tenir conseil.

A droite, du côté du Revard et d'Aix-les-Bains, les hauteurs s'abaissent lentement vers les plaines ; les lointains s'étirent dans une brume bleue pareille à la bonne espérance.

On ne se lasse point de rester devant ces espaces, qui n'ont rien d'effrayant, qui donnent à l'âme de vives éclaircies et l'inclinent vers de faciles renoncements. Ces villes, à nos pieds, ne sont plus que des formes géométriques, des lignes groupées au hasard. Le signe de la vie est un petit v renversé, autant qu'il y a de toits. Les routes sont des veines de lait. La nature vue d'un peu haut, de pas très haut, ignore les hommes, comme nous ignorons le monde organique de notre corps.

... Cependant, d'un village magique, invisible, projeté dans une sorte d'espace intérieur, s'élève un son de cloche, le chant d'un coq et l'aboiement d'un chien auquel ne répond nul autre aboiement de chien.

ADRIENNE MONNIER

LONDRES (fin)

Prenez le bateau à Westminster jusqu'à Greenwich. Une heure et demie d'un spectacle étonnant.

Leur Tamise est une piste liquide commercialisée, encadrée de bâtiments qui crachent sans arrêt des marchandises. C'est fixe et dur, couleur sang coagulé, un mélange de château-fort et de bastion militaire. Ce sont les entrepôts. Ils sortent de

l'eau directement, pas de quais ; ils s'élèvent sombres et gris ; des trous d'où toujours il sort quelque chose.

Entre ces murailles moyenâgeuses des éléments de bois, de fer, des voiles, des mâts s'agitent, tanguent doucement, des cheminées se balancent ; tout cela danse, porté par l'eau mobile ; quelques voiles latines élégantes, rouge sombre, se dandinent comme un voyou de Barcelone.

Cette valse gigantesque des navires est orchestrée par tous les bruits du monde. Depuis le choc mat du ballot qui tombe, jusqu'au cri des chaînes et au bêlement des moutons, les interpellations des hommes minuscules qui circulent dans ces architectures transparentes et métalliques, — c'est carré, rond pointu, — un cheval qui monte, pattes dans le vide, cherchant le sol. Perspectives de grues en mouvement qui règlent le jeu. Vous êtes dans les Docks. Vous traversez les Docks... Town Bridge... Quittez le bateau, prenez le pont, à droite un escalier à pic, une pancarte : « Entrance for business only ». (Quelque chose comme cela). On ne s'en occupe pas. Descendez. Vous êtes dans la ménagerie. Au royaume des tonnes, des chiffres, des multiplications. Plus de ciel, plus d'eau. C'est sec, fermé, gluant. L'Enfer moderne. L'homme s'y absorbe, y disparaît; Ça sent la sueur et le métal.

Activité sourde, organisée. On ne voit d'abord rien. Puis les éléments se précisent. Comme de l'autre côté les carrés noirs continuent à cracher des marchandises. Ça tombe dans les camions caoutchoutés, interminablement. Ils s'en vont ! d'autres reviennent. Jamais vu tant de camions, de caisses. Les odeurs vous guident ; un aveugle s'y reconnaîtrait. Des cadenas, ça ne sent pas comme des harengs. Tout est par zones, par départements, par provinces... La zone du poivre, 200 mètres de poivre à traverser la gorge à vif. Des hommes travaillent toute la journée là-dedans. Des chaînes, des casseroles, multiplications, séries, chiffres, — des kilomètres... en hauteur, en largeur. — Un poids sur les épaules, — on lève la tête ; c'est du fer. On avance lentement la tête dans les épaules, dans la bouche un drôle de goût ; on dirait qu'on mâche des clous.

Toutes les matières premières s'y frottent, s'y inscrivent en boîte, en sac, en caisse. Un peu plus loin on distingue quelque chose qui brille, qui reluit, c'est très entouré, le travail a l'air de s'être arrêté autour, — objet de luxe astiqué et pimpant, gracieux ; des roues en argent, des chevaux luisants... c'est un corbillard. En haut, perché dans les fleurs, dans les couronnes, un cocher si distingué. Dans cette atmosphère lourde

et géométrique une élégance joyeuse et fraîche se dégage de cet appareil funèbre. On se demande si le cocher ne va pas chanter. On pense à une noce. C'est l'enterrement d'un petit commerçant qui a son magasin enfoui sous les docks, à ras de terre. Il vendait des chaussons, des lacets, petit commerce pour ouvriers. Peut-être n'a-t-il jamais vu le soleil, la lumière. Une vie de cloporte. Il part définitivement, enveloppé de roses et de lilas !

. . . .

Main-d'œuvre pour éléphants. Dans ces perspectives plombées le soleil n'entre jamais. Gueules d'hommes grises et graves, qui ne rient pas, ne causent pas. Le silence anglais. Pas une casquette sur l'oreille. Pas une blague qui déchaîne le rire. Pas ce mot vache et juste qui marque un ridicule et qui vous tombe dessus en banlieue parisienne. L'esprit, libéré, qui se sauve et qui fleurit le boulot. Ici rien. Du plomb gris-bleu, des kilomètres dans le plomb, — et ça continue...

Les saucissons, les tonneaux ; tout aura passé là. Je regarde mon chapeau. Lui aussi sans doute...

A gauche de vieux cimetières abandonnés, rongés, réduits... pas le temps de s'en occuper.

Pour en sortir, prendre à gauche (à droite, c'est la Tamise) une rue décolorée. Vous êtes dans Whitechapel. — Sentiment de calme et de repos. Rien ne s'y passe, c'est abandonné ; ils sont probablement tous dans les Docks. Des gosses, des chiens, des chats. Tout est pareil ; même hauteur, largeur, épaisseur. Des rues comme un accordéon qui ne se replie jamais. C'est petit : minimum pour pauvres.

On arrive à un square pelé mais propre. Des bancs garnis de figures lumineuses, très lumineuses. Le reste des corps se perd dans le gris des bancs, des murs, du sol. Rien que des figures attentives au moindre mouvement : une feuille qui tombe ? Toutes les figures regardent et suivent la feuille. Quel silence... envie de marcher sur la pointe des pieds. Un recueillement. Tout ce pauvre monde se déplace, — ça bouge par moments, — comme des fantômes. Quel âge ? Impossible... Quel métier ?... Les mains elles-mêmes n'indiquent plus le métier, plus de traces : ils attendent. Quoi ? Les Docks les ont rejetés. Ils restent là.

Interminables quartiers. Les longueurs, la fatigue. Ça ne finit jamais.

Une avenue, des lumières. Avant cela, à l'angle d'une rue, un magasin de fourrures, des étiquettes : 2 schillings, 4 schillings.

Morceaux de fourrures lavés, déteints, reteints, recousus avec tant de soin, présentés sur fond gris, fourrures blanches et noires. La marchande est derrière, l'œil aigu. Elle a soigné sa vitrine tant qu'elle a pu ; patiente, elle attend, comme une araignée derrière sa toile, une passante qui fera une folie, une folie de luxe, — pas autre chose. Sa marchandise ne prétend pas tenir chaud. Il n'y a plus rien, le poil est usé, rongé... magasin de luxe, fourrures de luxe.

Tout ce pauvre monde, si sympathique, qui défile, résigné, sans méchanceté, un peu somnambule, titubant et cassé...

Allez au cinéma, courez-y. Il est là à deux pas. Ils y courent. Trois cents, quatre cents. Trois heures d'illusions, et à la porte, un chasseur, une ouvreuse. Pour une fois dans leur vie ils auront des domestiques. Et à l'intérieur, quel beau spectacle.

Les beaux garçons, les belles filles, les belles voitures, tout ce qu'ils ont désiré, voulu. L'Amour et la Fortune défilent bras dessus, bras dessous.

Comment chanter les louanges du cinéma de quartier. Oasis des déshérités, ce sont les nouveaux « Poètes populaires » qui versent l'illusion et la joie pendant quelques heures. L'écran éclatant dans la salle sombre s'orne de gros plans dont l'œil ne perd aucun détail : Le cinéma a réalisé cette chose étonnante de faire vivre les fragments. On pourrait les prendre, les toucher, C'est presque à vous.

Braves gens aux figures radieuses, victimes d'une époque impitoyable et dure, laissez-vous envelopper par l'illusion magique.

La Belle Image vous accompagnera en sortant.

. . . .

Quand on a vu Londres dessus et dessous, en dehors et en dedans, son rythme, son opulence et sa misère, on a tout de même envie que cela change.

Détruire toutes ces architectures prétentieuses et inutiles. Par-dessus, construire la ville transparente et lumineuse où l'homme gagne sa vie en souriant. Marcher vers une aisance, vers d'autres chiffres, d'autres calculs... peut-être les mêmes, mais dans l'autre sens...

F. LÉGER

« *MILANESE* »

Nous ne pensons pas que la mort ait apporté à Stendhal des biens qu'il enviait réellement. S'il a un jour songé à une gloire

posthume, c'est quand la vie a commencé de lui retirer un à un les plaisirs du cœur, alors qu'il approchait de la cinquantaine et bedonnait légèrement. La littérature était pour lui la seule façon d'alimenter sans ridicule des passions qu'il ne pouvait plus inspirer, mais qu'il continuait à ressentir. C'est pourquoi son ombre ne cesse de hanter la terre, mais trouve si difficilement sa place dans le ciel. (Ses héros n'agissent pas autrement que lui).

Il semble qu'il hésite toujours à regagner ce paradis des artistes où les plus grands d'entre eux peuvent enfin goûter le repos, à l'ombre des statues officielles et des commentaires académiques.

Nous avons retrouvé ces temps-ci Stendhal à Milan, où nous sommes arrivés par hasard, le jour même où on inaugurait son buste au théâtre de la Scala. Il était arrivé lui-même dans cette ville à dix-sept ans, un jour de mai, au moment où l'armée d'Italie transformait en écurie le réfectoire de Sainte-Marie-des-Grâces ; il venait de franchir le Saint-Bernard, deux jours après Bonaparte, en compagnie d'un capitaine qui l'avait remarqué sur un quai de Genève à cause de sa jeunesse, de son grand sabre, et de son cheval si fringant que Stendhal ne pouvait le maîtriser.

Cet adolescent est assez proche de Fabrice, mais bien loin de l'unique visage de Stendhal que nous connaissons, empâté sous son toupet de faux cheveux et fier de son habit de consul.

La place que Milan lui a donnée est très modeste, mais il est juste de le rencontrer dans un couloir de ce théâtre qui a fort peu changé depuis deux siècles et où il passait la plupart de ses soirées. Il y connut Byron et versa des larmes en entendant le *Matrimonio Segreto* de Cimarosa ; Mozart le faisait également pleurer.

Le sculpteur, qui est officiel, l'a vêtu d'une cape romantique et lui a donné un regard absent qu'on ne trouve guère sur ses portraits, où il a toujours des yeux ronds comme ceux d'un oiseau, forts perçants et peu accoutumés à la rêverie.

Sur le socle, on peut lire :

STENDHAL
HENRY BEYLE
QUI AIMA A SE DIRE
« MILANESE »

Cette inscription nous a paru pleine de réticence et d'ironie. Le « qui aima à se dire *Milanese* », outre l'hiatus, semble seule-

ment flatter une innocente manie. Ce désir que Stendhal avait de devenir Milanais dans l'*autre monde* méritait plus de déférence. Voilà près d'un siècle que son épitaphe qu'on peut lire au cimetière de Montmartre ne souffre plus de restriction à ce sujet.

Son tombeau ne se distingue guère des autres que par son inscription italienne. Il est situé sous le pont de fer de la rue Caulaincourt, grâce auquel tous les bruits de la ville parviennent facilement jusqu'à lui ; les jours de pluie, l'eau qui s'égoutte du pont tombe sur la pierre. La tombe voisine est complètement abandonnée et porte un nom à demi effacé : Elisabeth de Chandler. Il est naturel que Stendhal repose auprès d'une femme dont on ne sait si elle est l'héroïne d'un roman qu'il n'écrira plus, ou l'objet d'un de ces amours sans espoir comme il en a connus sur terre.

A la Scala de Milan, malgré le concours des autorités italiennes, Stendhal nous parut moins présent qu'au cimetière de Montmartre. Tout au plus pouvait-il chercher dans la foule, comme nous-mêmes, quelque visage de femme qui lui rappelât une des Milanaises qu'il avait aimées : Méthilde ou Angela Pietragrua.

Il était cependant touchant de voir honorer à Milan cet homme admirable qui plaçait par dessus tout les plaisirs du cœur et qui fut expulsé de la ville comme espion parce qu'il y avait vécu pendant sept ans dans une oisiveté suspecte.

PIERRE MAROIS

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

L'IMPROMPTU DU MÉTRO

— Avez-vous oublié votre sotte manie de vouloir entendre toujours l'heure exacte, et fût-ce aux pages des poètes ? demanda Mme Baramel.

M. Polyphème Durand nous avait conviés dans sa petite maison béarnaise qui sourit entre cave et girouette et où je vous ai peut-être dit qu'on ne saurait rencontrer aucune pendule ni montre. Loin de Paris et pendant les vacances, M. Durand ne veut lire l'heure qu'à son cadran solaire, et comme l'après-midi était toute couverte de nuages, Mme Baramel se disposait à se moquer de notre ami, quand il lui dit :
— J'ai pour les mauvais jours quelques belles clepsydres ! et

il est vrai qu'il en fit apporter aussitôt six, qui furent placées sur la table qui nous réunissait au jardin. Je ne sais ce qu'eussent pu dire ces savants qui entendent l'étymologie, en contemplant des clepsydres qui ne contenaient aucune goutte d'eau. Ne pensez point qu'elles étaient vides ; mais le liquide qui les emplissait, et dont nous voyions le niveau descendre à chaque battement des deux ailes du temps, était dans l'une du curaçao, dans l'autre du vin de Jurançon. Quant aux dernières horloges, elles répandaient des parfums d'armagnac, d'anisette, de blanc de blanc et de bourgogne empourpré ; et ces liqueurs, fuyant le réservoir de cristal où leur surface à chaque instant indiquait l'heure, rencontraient au bas des clepsydres un robinet qui les confiait à nos verres.

— Ce ne serait que par quelque lyrique illusion, dit M. Polyphème Durand, que nous pourrions penser, devant ces machines, qu'au moment que tant de gens, sur les routes de l'été, dévorent l'espace, nous sommes en possession, dans ce repos heureux, de boire le temps ; mais je répondrai, Madame, à la question dont vous avez rêvé tout à l'heure de m'embarrasser, et si, comme vous ne l'ignorez guère, trois millions huit cent mille personnes, à Paris et pendant la dernière année, ont demandé l'heure à l'Observatoire, ce n'est point donner en quelque extravagance, ou qui serait assez répandue, que de s'enquérir de la minute où nous vivons ; et si la poésie est, comme on parle, une certaine image de la vie, pourquoi, je vous le demande, n'exigerions-nous point d'elle qu'elle nous déclarât exactement la seconde ou du moins le quart d'heure où se déroule ou se noue l'événement qu'elle chante ? — Vous n'êtes qu'un fol et le paraissez mieux encore au milieu de vos clepsydres où vous faites injure aux meilleurs vins ! — Il ne me déplairait point, par exemple, qu'un poète imprimât ces deux vers :

Le jeune homme qui boit un café sur le zinc
Attend sa bien-aimée à neuf heures moins cinq ;

et j'entends bien, et m'en excuse, qu'en ce qui touche à la rime, ce distique est sans surprise, car le mot de *zinc* ne manque jamais d'appeler le nombre *cinq*, lequel accourt à perdre haleine, ainsi que vous l'avez déjà vu dans Verlaine : « *La lune plaquait ses teintes de zinc — Par angles obtus. — Des bouts de fumée en forme de cinq — Sortaient drus et noirs des hauts toits pointus...* « » Ne pourrait-on dire, fit Mme Baramel : — *La lune plaquait ses teintes d'albâtre... — Des bouts de fumée en*

forme de quatre ?... — Vous rêvez, Madame ; mais la fumée ne vous suit point. — Il me souvient, dit M. Durand, de quelques petits vers que j'avais, comme on dit, jetés sur le papier, il y a trois semaines à Paris : — *L'amour n'est qu'une atrocité ! — Soyez demain métro Cité, — A quatre heures quarante-quatre — (Une minute avant cinq heures moins le quart). — Si vous n'êtes pas en retard, — Votre cœur cessera de battre...* Notez, pour ce temps de loisir, que l'on peut adapter ce poème fugitif à toutes les stations du métro : — *L'amour est de roses fleuri ! — Soyez demain métro Lancry... — Homme perfide, homo duplex — Soyez demain métro Dupleix... — Pour que soit tout doute éclairci — ... Passy...* (ou *Bercy*)... — *Disciple de Machiavel, — ...* Javel... — *Homme placide, triste bœuf, — ... Marbeuf...* Usez, s'il le faut, du *t* euphonique : — *Vous toujours qu'Amour enflamma, — Soyez demain métro — t — Alma.* N'ayez garde, le cas échéant, de ne vous point servir de la crase, et comme Jules Lemaître écrivait *Eugène des Essarts* pour *Eugène Manuel et Emmanuel des Essarts*, dites : — *Toute musique gonfle un même accordéon : — Soyez demain Métrodéon...* C'est un genre d'ailleurs fort dangereux, conclut M. Polyphème Durand, car ayant envoyé, sans le signer, dont j'ai honte, à l'un de mes amis, le sizain que je vous ai d'abord dit, et c'était à seule fin de me divertir, vous pensez que je me trouvai à l'heure exacte au métro Cité. Il y était aussi. Il fut comme ivre de courroux en me voyant et l'est encore, car loin de deviner que j'étais l'auteur de ces vers, et malgré mes protestations, il m'accusa d'attendre en ces lieux souterrains celle dont les regards étaient ses souverains et remercia le sort d'avoir été prévenu de ma perfidie. Vous en pourrez faite un petit roman.

TRISTAN DERÈME

RASSEMBLEMENTS AILÉS

Chez beaucoup d'espèces sociables, les oiseaux sentent à présent le besoin de resserrer entre eux les liens de solidarité. Pour les uns, comme ces hirondelles qui aiment à se percher sur les fils télégraphiques en longues brochettes de poitrines blanches et de dos noirs ou bruns, la réunion en fortes troupes est le prélude du voyage vers l'Afrique. D'autres, moins vagabonds, éprouvent aussi une impression de joie à se trouver en bandes. Dans les haies, l'entrain des friquets s'exalte de leurs piailleries bruyantes et du ronflement de mille petites ailes lorsqu'ils s'envolent tous ensemble. Les bruyants proyers ont

des gloussements heureux quand ils glissent, par groupes, au ras des chaumes.

Dans ces agglomérations d'oiseaux, la vie de l'individu s'enrichit d'une âme collective. Sans communication extérieure par cris ou par gestes, la nuée des étourneaux réagit comme un seul être aux impulsions qui la portent vers le terrain de pâture ou le gîte nocturne ; la multitude qui la compose ressent au même moment la menace de l'épervier qui va choisir sa victime, mais le danger semble moins redoutable quand les risques sont répartis sur de si nombreuses têtes.

L'esprit de troupe agit d'abord sur les jeunes. Tandis que les parents sont occupés par l'éducation de leurs couvées tardives, les oiseaux des premières nichées commencent à s'assembler : chardonnerets dont aucun ne porte encore, bien marqué autour de son bec, le beau disque rouge des adultes, et qui font voler, le long des chemins, la graine duveteuse des laitues sauvages ; lavandières grises posées sur les grèves caillouteuses qu'elles parcourent en hochant la queue, dans leur livrée de cendre ; mouettes revêtues de leur plumage juvénile délavé de brun et que leurs premiers vols amènent de la Baltique et de la Mer du Nord sur nos côtes de l'Océan.

En fin de mois, l'avant garde des légions de palombes, précédée des pigeons colombins, passe aux cols des Pyrénées. La foule bigarrée des habitants des rivages, pluviers, bécasseaux, chevaliers et courlis vient se mêler sur les vases des estuaires, car il n'est pas nécessaire qu'ils appartiennent à la même espèce pour éprouver la satisfaction du voisinage. L'instinct de se réunir devient si fort en cette saison que les oiseaux hostiles au groupement sentent eux aussi le besoin de se tenir en contact avec leurs congénères. Ainsi, certains jours de septembre, au flanc des montagnes basques, les bec-figues ou les rouges-queues s'appellent partout sur les arbousiers ; des bouscarles se répondent dans les tamaris et les touffes du grand seneçon à bouquet blanc ; des traquets motteux s'arrêtent par dizaines sur le sable des plages, avant de traverser la poche du golfe de Gascogne. Au-dessus des gaves béarnais, des buses se suivent à longs intervalles et s'unissent parfois, dans la sensation joyeuse d'évolutions combinées, en larges cercles de vol qui glissent doucement vers l'Espagne.

JACQUES DELAMAIN

ALMANACH DES CHAMPS

SEPTEMBRE. — En septembre, on continuera les travaux du mois précédent. Si le temps l'a permis et que tu aies bien travaillé, ce sera un mois de vacances, tout au moins de cueillettes. Mais ne l'espère pas : celui qui a un jardin y voit toujours à faire, et il n'aura de vacances que dans le jardin retrouvé.

Semer encore ce qui pourra être recueilli avant les gelées : raves et radis, salades et même haricots, si l'on a des châssis pour les protéger des froids. Continuer à empailler les cardons et bien les buter de terre, si l'on a peur que les vents de l'équinoxe ne les rompent. Butter aussi les poirées, les céleris, et l'on peut couper les bouts pour que le pied profite davantage. Arroser les choux-fleurs sans plaindre l'eau, et couvrir les têtes de ceux qui commencent à pommer en rabattant les feuilles les unes sur les autres. Le matin, des gouttes roulent sur ces grandes feuilles d'un vert bleu, gras et froid ; elles craquent et cassent, couvrant la petite tête mamelonnée, couleur d'ossement. Il fait frais ; il y a une odeur de céleri et de fanes de pommes de terre dans l'air ; des fils de la Vierge flottent avec lenteur et se prennent aux pommiers en cordons.

On fera bien aussi de fouler aux pieds les feuilles des betteraves, des panais, des carottes, pour que la sève restant dans la racine leur donne plus de croît.

Si on ne l'a fait en août, on plante les jeunes fraisiers en bordures ou en planches. On doit continuer d'avoir des fraises des quatre saisons et récolter des remontants à gros fruits. C'est la seconde floraison des roses. Il y a des dalhias, des fuchsias, des cannas, mais aussi des fleurs plus fines, mieux en clef avec notre flore : la véronique, l'héliotrope, le glaïeul, la sauge, la gaillarde, tant d'autres. Si l'on a des changements à faire dans les massifs, remuer la terre dès à présent pour qu'elle soit affaissée et reposée lorsqu'on y plantera. Semer toutes les fleurs qui passent l'hiver sans abri : la corbeille d'argent, qui fait si bien en bordure, comme une épaisse passementerie verte et blanche, près des puits, des thuyas, des vieilles tonnelles en treillis de lattes, la pâquerette, toute rouge, et grosse et serrée, la primevère des jardins, l'anémone, la campanule miroir de Vénus et le muflier gueule de loup.

Il fait bon préparer cela par ces grands soirs si assoupis qu'il semble n'y avoir plus d'heure. Une femme assise garde ses trois vaches dans son pré retondu et les feuillages assombris des

noisetiers, balançant à peine, penchent vers l'herbe courte, où l'on voit encore deux scabieuses. De longues rayées de gris bleuté ou d'argent faiblement doré passant à travers la nuée, et traînant avec lenteur se déplacent vers le large de la plaine.

Si tu n'as pas de vendanges à faire, pas même de noix à gauler, le verger ne te donnera pas beaucoup d'ouvrage. Il n'y a qu'à récolter pêches, prunes, poires, noisettes ; le chasselas aussi, qu'on défend des guêpes en enfermant les grappes dans des sacs de gaze transparente. Alors, pousse la barrière. C'est vraiment le temps des vacances, le temps des chaumes et des friches. Tu iras d'une pente de mousse sèche, semée de genièvres, à une lande de fougères jalonnée de bouleaux ; d'un creux plein de joncs dans les pacages à une place sèche où les clochettes bleues tremblent entre les mottes de serpolet ; tu ramasseras ces champignons qu'on nomme des rosés, les jeunes en boule luisante, les vieux, hâlés et plats, laissant voir leurs feuillets noirs ; tu t'assoieras sur le gazon rapé, au pied d'un gros petit chêne têtard ; tu suivras la haie où les cenelles commencent de rougir, ayant devant toi toute l'après-midi, pleine de choses bonnes et sauvages, sans vent, sans cris d'oiseaux, dans le grand calme d'achèvement qui s'étend jusqu'à ces cantons si lointains qu'ils ne sont plus qu'une autre couleur de bleu, avec leurs boqueteaux, leurs clochers, leurs traînées de villages comme des signes minuscules.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.